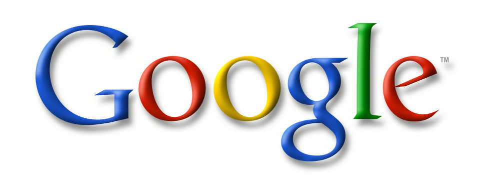





FERME ET DROIT

LES SAISONS,

POËME.

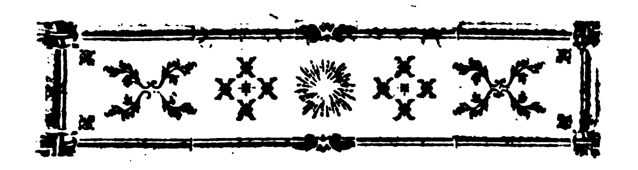
Puiſſent mes chants être agréables à l'homme vertueux & champêtre, & lui rappeller quelquefois ſes devoirs & ſes plaiſirs.

WIELAND.



A AMSTERDAM.

1769.



DISCOURS
PRELIMINAIRE.

JE présente au jugement du Public un ouvrage d'un genre dans lequel les François ne se sont pas encore essayés. Plusieurs hommes de lettres & de goût ont pensé que les détails de la Nature & de la vie champêtre ne pouvoient être rendus en vers françois ; mais j'avois peu fait de réflexions quand je commençai mon Poëme ; j'étois jeune, & ce que ces hommes éclairés jugeoient impossible, ne me parut pas même difficile.

Elevé à la campagne, dans un pays peuplé d'heureux cultivateurs, je n'ai vu dans mon enfance que des objets champêtres, & des hommes contents de leur état : j'ai vu de bonne heure les révolutions, les phénomenes, les beautés, les bienfaits de la Nature, & je ne les ai point vus avec indifférence. Ovide, Virgile, Lucrece, Horace, me charmoient par les tableaux de la campagne qu'ils ont répandus dans leurs ouvrages ; j'essayai de les imiter ; les couleurs d'un beau soir, l'éclat & la fraîcheur du matin,

le moment d'une récolte abondante, devinrent les sujets de mes vers; j'étois dans l'âge où on chante ce qu'on aime; j'avois un plaisir à peindre les objets qui avoient frappé mes sens; j'avois la passion de peindre: si j'ai pris ma passion pour du talent, c'est un malheur que je partage avec plus d'un artiste, & qui mérite de l'indulgence.

Faire des vers ou en écouter, est un plaisir pour tous les hommes, tant qu'ils restent sensibles. Il y a peu de jeunes gens qui n'aient fait des vers; il n'y a pas de peuplades de Sauvages en Amérique & en Afrique, de peuples barbares en Asie, & de nation policée en Europe, qui n'ait sa Poésie & ses Poëtes.

Les habitants d'une contrée féconde, sous un climat tempéré, cultiverent les premiers la Poésie champêtre: Daphnis & Théocrite étoient de Sicile.

Chez ces peuples heureux, dont les occupations étoient douces & tranquilles, les hommes qui étoient nés avec le talent de la Poésie, célébrerent leur bonheur & leur tranquillité, en chantant leurs plaisirs, ils parlerent de la Nature, à qui seule ils les devoient; contens de leur état, ils en rappellerent les circonstances; toutes les intéressoient, & il n'y eut aucun détail de leur vie pastorale qu'ils jugerent indigne de leurs chants; ils n'imaginoient pas une autre Nature que celle de ces campagnes qui suffi-

ſoient à leurs beſoins ; ils n'imaginoient pas d'autres caracteres & d'autres mœurs que celles de ces parents, de ces amis, de ces voiſins qui leur étoient chers : leurs peintures étoient naïves comme leurs mœurs ; elles avoient de la vérité, mais de la ruſticité ; ils peignoient avec exactitude, avec grace, mais ils peignoient pour eux : leurs Poëmes, qui devoient charmer de ſimples paſteurs, devoient moins plaire à des peuples polis.

Lorſque pluſieurs petites nations ſont englouties par une ſeule ; quand les guerres & le luxe ont ſuccédé au calme & à la ſimplicité de la vie champêtre ; auſſi-tôt que les habitans de la campagne ont été opprimés, & que les agriculteurs n'ont été que des eſclaves, leur vie & leurs mœurs ont ceſſé d'être les objets de la Poéſie.

Dans ces beaux ſiecles, où le génie féconde les arts, polit le luxe, embellit les villes & la ſociété, la campagne eſt oubliée : ceux qui la chantent ne ſont pas écoutés ; trop peu d'hommes s'occupent de la Nature, pour que les Poëtes ſoient tentés de la peindre.

Mais dans les ſiecles de diſcuſſion & de raiſon, qui doivent ſuccéder à ceux du génie, quand les plaiſirs du luxe ſont réduits à leur juſte valeur, lorſqu'ils inſpirent moins d'enthouſiaſme parce qu'ils ſont mieux connus, on ſent davantage le prix de la vie champêtre ; on ſait mieux ce qu'on doit à

l'agriculture ; ses occupations sont honorées ; la paix, l'innocence qui les accompagnent sont regrettées.

Des Sybarites ennuyés de leurs vices & de leurs intrigues, aiment à voir l'homme simple & sans artifice, découvrant sa maniere de sentir & de penser. Ils aimeroient les tableaux de la campagne, quand ils n'auroient que le mérite de présenter des objets nouveaux.

C'est dans un temps à-peu-près semblable à celui dont je parle, que Virgile a fait ses Eglogues & ses Géorgiques ; la Poésie champêtre est donc cultivée avant que les sociétés se forment en grands peuples, & lorsque ces peuples ont presque usé les plaisirs communs dans les grandes sociétés.

Je sais que l'Italie n'étoit pas dans l'une ou l'autre de ces situations lorsqu'elle a donné l'Aminte, la Philis de Sciro, le Pastor Fido ; mais ces Poëmes n'ont de champêtre que le nom ; on n'y trouve ni les tableaux de la campagne, ni les mœurs de ses habitants. Dans les Eglogues de Racan, de Segrais & de Fontenelle, on voit que leurs Auteurs ont imité les Anciens & les Italiens, & non pas la Nature.

Dans ce siecle, le simple, l'élégant, l'harmonieux Métastase & l'Abbé Frugoni, ont fait de petits ouvrages remplis de tableaux de la campagne, les plus riants & les plus vrais ; en Angleterre, Thomson & Philips on re-

levé la Poésie champêtre ; en Allemagne, MM. Haller & Gessner lui donnent un éclat qu'elle n'avoit pas eu depuis Virgile.

Elle n'a plus la rusticité qu'elle avoit autrefois ; elle n'a pas l'affectation, le précieux, l'esprit faux qu'elle a eu dans les deux siecles précédents. Elle peint la Nature & des mœurs vraies, mais embellies ; les Poëtes que je viens de nommer, ne fardent pas leurs personnages, mais ils les choisissent ; ils ne les déguisent point, mais ils les présentent du côté qui doit plaire. Ils ont fait pour leurs laboureurs & leurs bergers, ce que Racine & M. de Voltaire ont fait pour leurs héros ; nous trouvons dans les uns & les autres notre espece ennoblie, & jamais exagérée ; ce sont des hommes qu'on n'a point vus, mais qu'on peut se flatter de rencontrer ; ils sont tels qu'on les demande, tels qu'ils devroient être, & qu'on les espere.

La Poésie champêtre s'est enrichie dans ce siecle d'un genre qui a été inconnu aux Anciens.

La Philosophie a pour ainsi dire agrandi & embelli l'univers ; on peut le regarder avec plus d'enthousiasme que dans les siecles d'ignorance. Le progrès des sciences comprises sous le nom de Physique, l'Astronomie, la Chymie, l'Histoire Naturelle, &c. ont fait connoître le palais du monde, & les hommes qui l'habitent. Depuis que l'homme a trouvé dans la Nature des richesses nouvelles, il a soup-

çonné qu'il en pouvoit découvrir encore, & il a obſervé tous les êtres avec une attention curieuſe. Des Philoſophes éloquents ont rendu la Phyſique une ſcience agréable ; ils en ont répandu les idées, elles ſont devenues populaires. Le langage de la Philoſophie reçu dans le monde, a pu l'être dans la Poëſie ; on a pu entreprendre des Poëmes qui demandent une connoiſſance variée de la Nature, & leurs Auteurs ont pu eſpérer des Lecteurs. Les Anglois & les Allemands ont créé le genre de la Poéſie deſcriptive ; les Anciens aimoient & chantoient la campagne ; nous admirons & nous chantons la Nature.

Ce genre nouveau a ſa poëtique qui n'eſt pas fort étendue ; il a ſans doute ſes regles, ſes principes ; je ne prétends pas les donner, mais qu'il me ſoit permis de faire quelques réflexions.

Ce genre de Poéſie doit, comme tous les autres, ſe propoſer d'émouvoir & de graver dans le cœur & la mémoire des hommes, des vérités & des ſentiments utiles ou agréables.

Le ſpectacle de la Nature peut donner différentes émotions.

Elle eſt ſublime dans l'immenſité des cieux & des mers, dans les vaſtes déſerts, dans l'eſpaçe, dans les ténebres, dans ſa force & ſa fécondité ſans bornes, & dans la multitude infinie des êtres. Elle eſt ſublime dans les grands phénomenes, comme les tremblements

de terre, les volcans, les débordements, les tempêtes. Elle eſt ſublime, dès qu'elle peut donner des ſenſations qui excitent en nous l'étonnement & la crainte.

Elle eſt grande & belle, lorſqu'elle nous préſente un eſpace étendu, mais que l'imagination peut terminer, de riches plaines, de belles montagnes, un pays varié, cultivé, peuplé, qui nous promet des biens, la ſécurité & le bonheur. Elle eſt grande & belle, lorſqu'elle nous donne des ſenſations qui excitent l'admiration & l'amour.

Elle eſt aimable & riante dans un eſpace fertile & borné, dans un vallon frais & orné de fleurs, ſur un côteau parſemé de différentes ſortes de verdure, dans un jardin que le luxe n'a point trop paré ; enfin, dans les lieux où elle nous promet du plaiſir, & nous donne d'abord des ſenſations agréables.

Elle eſt triſte & mélancolique, lorſqu'elle excite en nous peu de ſenſations & nous donne peu d'idées ; lorſqu'elle nous importune de bruits monotones ; lorſqu'elle eſt peu variée ; lorſqu'elle nous laiſſe trop à nous-mêmes ; lorſqu'elle eſt moins un déſert qu'une ſolitude ; lorſqu'elle ne nous promet ni richeſſes ni plaiſirs.

D'après ces obſervations, le Poëte peut connoître comment ſes deſcriptions peuvent émouvoir, & quelles émotions elles peuvent donner.

Il sera moins des descriptions que des tableaux, & il faut que ces tableaux n'aient qu'un seul caractere. Dans le moment où le Poëte veut peindre, il doit se pénétrer d'un seul sentiment, & composer de maniere que toutes les parties & la couleur de son tableau concourent à exciter ce sentiment. Il ne parlera pas du Geai & de la Pie, dans la peinture des concerts agréables du Printemps. Il oubliera les querelles grossieres des Paysans, lorsqu'il peint les plaisirs d'une moisson.

Il faut faire pour la Nature physique, que nous avons sous nos yeux, ce qu'Homere, le Tasse, nos Poëtes dramatiques ont fait pour la Nature morale; il faut l'agrandir, l'embellir, la rendre intéressante.

Vous agrandirez la Nature, si vous la montrez de temps en temps dans le moment où elle est sublime; & si votre plan ne vous permet pas de la saisir souvent dans ces moments, jettez à travers vos paysages les idées de l'espace, de l'ordre général, de l'infini, du mouvement ou du silence universel.

Vous embellirez la Nature, si vous rassemblez dans un espace étendu, mais limité, ses beautés & ses richesses : c'est ce qu'Ovide a fait dans sa description de la vallée de Tempé, Homere dans les jardins d'Alcinoüs, l'Arioste dans l'isle d'Alcine; le Tasse dans l'isle d'Armide, Milton mieux qu'eux tous, dans la description du jardin d'Eden.

Vous rendrez la Nature intéressante, si vous la peignez toujours dans ses rapports avec les êtres sensibles; vous la rendrez intéressante, si dans vos descriptions vous répandez quelques vérités de physique & de morale, quelques idées qui éclairent les hommes, des principes d'économie, des sentiments honnêtes: vous la rendrez intéressante, si vous la peignez jamais sans être rempli vous même du sentiment qu'elle doit inspirer comme sublime, grande, triste, pauvre, riche, agréable, ou belle.

Il faut ménager des contrastes; ils feront un plaisir extrême s'ils sont bien placés. Peignez des eaux, une forêt fraîche & sombre, après avoir peint l'excès de la chaleur; le Lecteur vous suivra volontiers sous vos ombrages; il sera charmé de se dérober avec vous au feu du soleil brûlant & à l'aridité de la terre. Vos contrastes plairont lorsqu'ils donneront au Lecteur un sentiment nouveau, une sensation nouvelle, dans le moment où il les demandoit.

Les contrastes du riant au beau, du grand à l'agréable, de l'agréable au mélancolique, ne donnent pas de vives émotions; mais ils plaisent, parce qu'ils répandent de la variété, & il faut en répandre beaucoup dans votre ouvrage.

Le contraste qui fera le plus d'impression, c'est celui du sublime & du terrible, avec le

riant & le beau ; mais il faut rarement en faire usage ; 1°. parce que ce contraste est rare dans la Nature ; 2°. parce que l'habitude du sublime en détruit l'effet.

Il ne faut employer ce genre de beautés que pour réveiller de temps en temps la sensibilité du Lecteur ; après avoir éprouvé de la crainte, une sorte de peine, de l'étonnement, il se trouvera plus sensible, il recevra plus vivement les impressions agréables.

Je crois qu'au milieu des descriptions, on peut placer quelquefois, mais rarement, des tableaux qui rassembleroient une foule d'images voluptueuses & terribles, qui agiteroient l'ame en sens contraires, & la feroient passer rapidement du plaisir à la douleur : tel seroit le tableau d'une bataille, livrée dans le printemps & au milieu d'une plaine enrichie & parée de tous les présents de cette saison.

Une suite de descriptions champêtres lasseroit l'attention du Lecteur le plus amoureux de la campagne ; après avoir parcouru votre galerie de paysages, il demandera des tableaux d'histoire ; il s'ennuira de vous suivre dans vos solitudes ; il voudra voir l'homme, & quelquefois le voir en action.

Il faut donc placer dans les paysages & dans les intervalles, l'homme champêtre, ses mœurs, ses travaux, ses peines & ses plaisirs.

Il n'y faut pas placer de malheureux paysans ; ils n'intéressent que par leurs malheurs ; ils

n'ont pas plus de sentiments que d'idées; leurs mœurs ne sont pas pures; la nécessité les force à tromper: ils ont cette fourberie, cette finesse outrée, que la nature donne aux animaux foibles, & qu'elle a pourvus de foibles armes; parlez d'eux, mais ne les mettez que rarement en action, & sur-tout parlez pour eux.

Il y a dans les campagnes de riches laboureurs, des paysans aisés; ceux-là ont des mœurs. Ce sont, dit Cicéron, des Philosophes auxquels il ne manque que la théorie; la peinture de leur état & de leurs sentiments doit plaire à l'homme de goût, c'est-à-dire, à l'honnête homme éclairé & sensible.

Il y a un ordre d'hommes dont les Poëtes champêtres n'ont jamais parlé: ce sont les Nobles, dont les uns vivent dans les châteaux, & régissent une Terre, & dont les autres habitent de petites maisons commodes, & cultivent quelques champs. Je suis étonné qu'on ne les ait point mis à la place de ces bergers d'Arcadie, de Sicile, des bords du Lignon; personnages fantastiques, aussi loin de nous que les Sylphes & les Salamandres. M. de Fontenelle, en choisissant les acteurs de ses Eglogues dans la Noblesse, auroit pu leur donner sa délicatesse & son esprit, sans blesser la vraisemblance; ils auroient pu être galants sans être ridicules. Ils seroient intéressants pour les Lecteurs, parce qu'ils sont des hommes plus près d'eux & de leur état.

On peut aujourd'hui donner des vertus & des lumieres aux Nobles de la campagne ; ils s'éclairent de jour en jour, & n'en sont que plus heureux ; le tableau du bonheur dont jouissent ceux d'entr'eux qui ont l'esprit sage, pourroit charmer les ames honnêtes, que blesse dans les villes le spectacle des succès du vice. Combien d'hommes, & même dans les premieres classes, n'ont-ils pas senti que les jouissances de la vanité & des plaisirs frivoles retranchoient à leur liberté, à leur repos, & quelquefois à leur vertu ? Combien d'habitants des villes, s'ils voyoient le tableau du Gentilhomme champêtre, ne se diroient-ils pas, je ne suis pas aussi heureux que lui, & je pourrois l'être?

On doit assortir les épisodes aux paysages.

Il y a de l'analogie entre nos situations, les états de notre ame, & les Sites, les phénomenes, les états de la Nature.

Placez un malheureux dans un pays hérissé de rochers, dans de sombres forêts, auprès des torrents, &c ; ces horreurs feront une impression qui se confondra dans celle de la pitié.

Placez de jeunes gens amoureux sous de riants berceaux, sur des fleurs, dans un pays heureux, sous un ciel pur & serein, &c. les charmes de la Nature ajouteront au sentiment voluptueux qu'inspirent les tableaux de l'amour.

Il y a d'autres analogies ; mais elles se présenteront à tout le monde, & il suffit d'indiquer cette source négligée de beautés nouvelles.

Vous pouvez quelquefois faire contraster la situation du personnage & le lieu de la scène, placer le plaisir au milieu des horreurs, la tristesse dans le jardin des délices, & vous ferez alors de ces tableaux qui agitent l'ame en sens contraire, qui la touchent & la font rêver.

Si la Poésie descriptive doit émouvoir, elle doit instruire.

Il ne suffit pas de répandre dans un Poëme des sentiments honnêtes & des maximes vertueuses.

Il faut lui donner un but moral ; c'est lui donner, à la fois un mérite & une beauté de plus. Il en aura plus d'unité dans le tout & dans ses parties.

Je n'ai point perdu de vue le dessein d'inspirer à la Noblesse & aux Citoyens riches, l'amour de la campagne & le respect pour la vie champêtre. Aucune de mes digréssions, aucun de mes tableaux, ne feront oublier ce but aux Lecteurs.

J'ai fait des Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes, & non pour ceux qui les cultivent : ce n'est point aux Agriculteurs que j'ai parlé, ils ne m'auroient pas entendu. Les charmantes Géorgiques de

Virgile, & les Géorgiques plus détaillées de Vanieres, ne peuvent être d'aucun usage aux Paysans. Donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers sur leur métier, est un travail inutile; mais il sera utile à jamais d'inspirer à ceux que les loix élevent au dessus des cultivateurs, la bienveillance & les égards qu'ils doivent à des citoyens estimables.

Il est utile, sur-tout dans ce moment, d'inspirer aux premieres classes des citoyens le goût de la vie champêtre.

Le luxe, les arts des villes, une multitude d'emplois n'enlevent que trop d'habitants aux campagnes.

La Noblesse ne sent plus assez le prix de la vie libre & innocente des châteaux; on veut des charges, des emplois; *il faut être quelque chose*, disent des hommes qui par eux-mêmes ne feroient rien.

Le Ministre éclairé, qui, en changeant la forme de notre Militaire, a diminué le nombre des Officiers, a rendu un grand service; il a renvoyé dans les campagnes des hommes qui leur seront utiles.

Peut-être la Noblesse pensera-t-elle enfin, que dans les moments où elle n'est pas nécessaire à nos Armées, elle peut employer son temps à éclairer ses vassaux, à perfectionner l'Agriculture, & à s'enrichir par des moyens qui enrichissent l'Etat.

Le seul choix de mon sujet a divisé mon Poëme;

Poëme ; il y a quatre Saisons, j'ai dû faire quatre Chants. La Nature, au commencement du Printemps, est sombre & majestueuse ; bientôt elle est aimable & riante. Elle est grande, belle & touchante en Eté ; mélancolique en Automne ; sublime & terrible en Hiver.

J'ai voulu ne donner à chacun de mes Chants, que le caractere de la Saison que j'avois à peindre ; c'étoit m'imposer de ne choisir que des fleurs d'une seule espece. J'ai cherché quels sentiments la suite des phénomenes inspiroit à l'homme dans les divers moments de l'Année ; & j'ai exprimé ces sentiments.

Thomson, dans chacun de ses Chants, voit la Nature sublime & grande ; il aime mieux la peindre étonnante qu'aimable, peut-être cela est-il plus aisé. Quand on peint les grands phénomenes & la Nature sublime, tous les mots sont poëtiques, & il ne s'en présente pas d'autres. Quand le tableau ne seroit pas achevé, il auroit encore de l'effet. Il est plus difficile d'ennoblir les objets communs, que de peindre les grands objets ; & d'animer un paysage, que de décrire de belles horreurs.

Tomson n'étoit pas obligé de ramener souvent son Lecteur au but moral que je me suis proposé ; il chantoit la Nature chez un peuple qui la connoît & qui l'aime, & je l'ai chantée chez une Nation qui l'ignore, ou la regarde avec indifférence. Thomson parle à

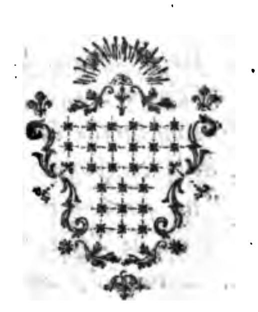
des amants de leur maîtresse ; il est sûr de leur plaire. Je veux inspirer de l'amour pour une belle femme qu'on n'a pas vue, & je montre son portrait. Tomson veut qu'on admire la Nature, & je voudrois la faire aimer.

Je me suis imposé de ne peindre que les campagnes de nos climats ; si j'avois peint celles des climats étrangers, il auroit fallu enchasser des descriptions dans des descriptions. J'ai préféré pour épisodes les tableaux des mœurs & quelques actions susceptibles d'intérêt ; souvent j'ai fondu mes descriptions dans ces épisodes, de maniere qu'elles en sont une partie essentielle. Souvent je les ai abrégées pour donner place à quelques-uns de ces vers simples qu'on aime à répéter dans les différentes circonstances de la vie.

J'ai regretté de ne pouvoir faire passer dans mon ouvrage, les beautés que Tomson a prodiguées dans le sien. Les desseins de nos Poëmes n'étoient pas les mêmes, & la différence du plan doit entraîner celle des détails. Lorsque nous avons peint les mêmes objets, ce n'est pas dans les mêmes proportions ; & lorsque nos tableaux se ressemblent par le dessein, ils ne peuvent avoir la même couleur.

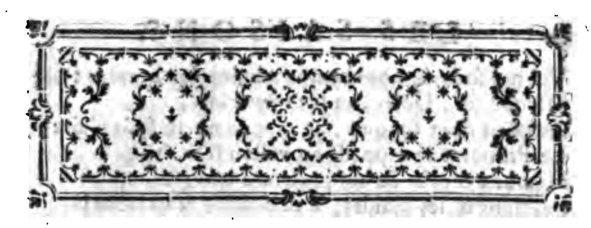
Il y a cinq ou six ans que j'ai achevé cet ouvrage, & je l'aurois donné plutôt, si j'en avois été content. Depuis que je me suis déterminé à le rendre public, je l'ai retouché avec beaucoup de soin ; & je le retoucherois

peut-être encore si j'étois plus sûr qu'il y a de véritables beautés. C'est au Public à me l'apprendre ; c'est de lui que j'apprendrai les corrections que je dois faire. Je recevrai les critiques avec reconnoissance ; si l'ouvrage n'est que médiocre, elles me seront inutiles ; mais si l'ouvrage est bon, elles serviront à le rendre meilleur.



ARGUMENT.

Exposition du Poëme. Invocation. Dédicace du Printemps. Tableau de cette Saison dans les premiers moments. Retour des Oiseaux. Commencement & progrès de la verdure qui s'étend du Tropique au Pôle. L'activité que le Printemps rend à nos ames. Premiers effets du Printemps sur les animaux. Les fleurs. Foule de sensations délicieuses ; elles suffiroient dans ce moment au bonheur de l'homme. Pluie de Mai. Tableau de la campagne après cette pluie. L'espérance est un sentiment attaché au retour du Printemps ; on ne l'éprouve pas dans les Jardins parés. La variété, attribut du Printemps, qu'on ne lui trouve pas dans les Jardins symétriques. Jardin, à la fois utile & agréable. Le Printemps rend la santé. Tableau d'une belle matinée vue dans la convalescence. Le Printemps dans sa perfection L'empire de l'Amour sur les animaux & sur l'homme. Plusieurs des productions de la terre approchent de leur maturité.



LES SAISONS.

LE PRINTEMS.

JE chante les Saiſons & la marche féconde
Du globe lumineux qui les diſpenſe au monde ;
Du Dieu qui le conduit j'annonce la bonté ;
Il prépare au Printems les tréſors de l'Eté ;
L'Automne les enleve aux campagnes fertiles ;
Et l'Hiver en tribut les reçoit dans nos villes.
O Toi, qui de l'eſpace as peuplé les déſerts,
Et de ſoleils ſans nombre éclairas l'Univers,
Qui diriges la courſe éternelle & rapide
Des mondes emportés dans les plaines du vuide ;
Arbitre des deſtins, maître des élémens,
Toi dont la volonté créa l'ordre & le tems,
Tu prodiguas tes dons ſur ce globe d'argile,
Et ta bonté pour nous décora notre aſyle :
Mais l'homme a négligé les préſents de tes mains ;
Je viens de leur richeſſe avertir les humains,
Des plaiſirs faits pour eux, leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connoître, à ſentir la nature.
O Dieu de l'univers, Dieu que j'oſe implorer,
Accepte mon hommage, & daigne m'éclairer.
Et toi, qui m'as choiſi pour embellir ma vie,
Doux repos de mon cœur, aimable & tendre amie,

Toi qui ſçais de nos champs admirer les beautés ;
Dérobe-toi, Doris, au luxe des cités,
Aux arts dont tu jouis, au monde où tu ſçais plaire ;
Le Printems te rappelle au vallon ſolitaire ;
Heureux ſi près de toi je chante à ſon retour
Ses dons & ſes plaiſirs, la campagne & l'amour !
  L'homme s'éveille encor à la voix des tempêtes,
mais ce ſombre ouragan qui mugit ſur nos têtes
Traverſa du midi les ſables & les mers ;
Les feux & les vapeurs qu'il répand dans les airs,
S'aſſemblent dans leur courſe, & forment ces nuages
Dont les flots tempérés inondent nos rivages ;
Sur les côteaux blanchis, & ſur les champs glacés
Ils fondent, en tombant, les frimats entaſſés.
J'entends déja des monts les neiges écoulées
En torrents orageux rouler dans les vallées.
Les fleuves déchaînés ſortent de leurs canaux,
Ils briſent les glaçons qui flottent ſur leurs eaux.
Neptune a ſoulevé ſes plaines turbulentes,
La Mer tombe & bondit ſur ſes rives tremblantes ;
Elle remonte & gronde, & ſes coups redoublés
Font retentir l'abyme & les monts ébranlés.
Sous un ciel ténébreux Borée & le Zéphyre
Des airs qu'ils ont troublés ſe diſputoient l'empire ;
Et des champs dévaſtés les triſtes habitans,
Les yeux levés au ciel, demandoient le Printems.
Mais les ſombres vapeurs qui retardent l'Aurore
S'entrouvrent aux rayons du ſoleil qui les dore ;
L'aſtre victorieux perce le voile obſcur
Qui nous cachoit ſon diſque & le céleſte azur ;
Il ſe peint ſur les mers, il enflamme les nues ;
Les groupes variés de ces eaux ſuſpendues,
Diſperſés par les vents, entaſſés dans les cieux,
Y forment au haſard un cahos radieux.
  A peine ce beau jour ſuccede à l'ombre humide,
Le berger vigilant, l'agriculteur avide
De la nature oiſive obſervent le réveil,
Et loin de leurs foyers vont jouir du Soleil.

L'un voit en souriant ces prés, ce pâturage,
Où bondiront encor les troupeaux du village ;
L'autre s'arrête, & pense auprès de ces guérets
Où sa main déposa les trésors de Cérès.
Déja Progné revient, & cherche à reconnoître
Le toît qu'elle habita, les murs qui l'ont vu naitre;
Le peuple ailé des bois s'essayant dans les airs
D'un vol timide encor rase les champs déserts ;
Il s'anime, il s'égaie, & d'une aile hardie
Il s'élance, en chantant, vers l'astre de la vie.
Et toi, brillant Soleil, de climats en climats
Tu poursuis vers le nord la nuit & les frimats :
Tu répands devant toi l'émail de la verdure :
En précédant ta route il couvre la nature,
Et des bords du Niger, des monts audacieux
Où le Nil a caché sa source dans les cieux,
Tu l'entends par degrés de contrée en contrée
Jusqu'aux autres voisins de l'onde hyperborée.
En tapis d'émeraude, il borde les ruisseaux,
Il monte des vallons au sommet des côteaux.
Cet émail qui rassemble & la lumiere & l'ombre,
Paroît à son retour plus profond & plus sombre ;
Il charme les regards, il repose les yeux
Que fatigue au Printems l'éclat nouveau des cieux.
Soleil, dans nos forêts ta chaleur plus active
Redonne un libre cours à la seve captive ;
Ce rapide torrent, gêné dans ses canaux,
Ouvre, pour s'échapper, l'écorce des rameaux ;
Du bouton déployé fait sortir le feuillage,
L'éleve & le répand sur l'arbre qu'il ombrage.
Le chevreuil plus tranquille est caché dans les bois :
Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.
O forêts, ô vallons, champs heureux & fertiles,
Quels charmes le Printems va rendre à vos asyles !
O de quel mouvement je me sens agité,
Quand je reviens à vous du sein de la cité !
Je crois rentrer au port après un long orage,
Et suis prêt quelquefois d'embrasser le rivage ;

Vous chassez mes ennuis, vous charmez la langueur
Dont la ville & l'Hiver ont accablé mon cœur.
Je sens renaître en moi la joie & l'espérance,
Et ce doux sentiment d'une heureuse existence
Que ce monde frivole où j'étois entraîné,
Et son luxe & ses arts ne m'avoient point donné.
Tout me rit, tout me plaît dans ce séjour champêtre;
C'est-là qu'on est heureux sans trop penser à l'être.
Je n'y jouis pas seul; le retour du Printems
Vient d'inspirer la joie aux citoyens des champs;
Les entends-tu, Doris, bénir leur destinée,
Et saluer en chœur l'aurore de l'année?
Vois-tu l'activité, l'espoir de son bonheur,
Eclater dans les yeux du jeune agriculteur?
Content de voir finir les jours de l'indolence,
Il veut par le travail mériter l'abondance;
Il se plaît dans sa peine, il craint la pauvreté,
Mais il craint plus encor la triste oisiveté.
Tandis que sous un dais la mollesse assoupie
Traîne les longs momens d'une inutile vie,
Il dompte, en se jouant, ce taureau menaçant
Qui résiste avec crainte, & cede en mugissant;
Et le soc enfoncé dans un terrein docile,
Sous ses robustes mains ouvre un sillon facile.
Le chant gai de l'oiseau qui monte au haut des airs
Pour donner aux oiseaux le signal des concerts,
Dès que le jour naissant dans l'ombre s'insinue,
L'avertit que Cérès l'appelle à sa charrue;
Il va semer ces grains si chers aux animaux,
Compagnons éternels de ses nobles travaux;
La herse, en les couvrant sous la glebe amollie,
Assure le dépôt qu'à la terre il confie.
Ce soleil qui s'éleve & prolonge le jour,
Va réveiller les sens & ramener l'amour.
Il donne aux animaux plus d'ame & d'énergie;
Il ajoute à l'instinct, il augmente la vie.
Déja le Rossignol chante au peuple des bois;
Il fait précipiter & rallentir sa voix;

Ses accens variés sont suivis d'un silence
Qu'interrompt avec grace une juste cadence ;
Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé,
Souvent j'écoute encor quand le chant a cessé.
Le côteau se parfume, & la brebis charmée
Goûte du serpolet la seve ranimée ;
Les sucs spiritueux du nouvel aliment
Lui rendent la gaieté, l'ame & le mouvement :
Je la vois qui bondit sous la garde fidelle
Du chien qui la rassure en grondant autour d'elle.
La naïve bergere assise au coin d'un bois,
Et roulant le fuseau qui tourne sous ses doigts,
Porte souvent les yeux sur sa brebis chérie
Qu'un bélier obstiné poursuit dans la prairie.
Mais le Printems, Doris, de moment en moment
Apporte à la nature un nouvel ornement ;
Tandis que tes regards erroient sur ces campagnes ;
Le pampre a reverdi sur le front des montagnes.
Tu vantois la fraîcheur, & l'éclat des gazons ;
Et le bled qui s'éleve a caché les sillons.
Hélas ! ce beau Printems, ces sillons si fertiles
Ont prodigué la seve aux végétaux stériles !
O Cérès, ce froment dont ta main couronna
Les bords de l'Aréthuse & les vallons d'Enna,
Prêt d'être enséveli sous la plante étrangere,
Demande au laboureur un secours nécessaire ;
Il voudroit délivrer le froment opprimé,
Et par d'autres emplois son tems est consumé ;
Il consulte au matin sa compagne fidelle,
Elle assemble aussi-tôt ses enfants auprès d'elle ;
L'aîné le fer en main va devant ses pas,
Le plus jeune sourit emporté dans ses bras,
Ils partent pleins de joie, ils vont loin du village
Retrancher aux sillons leur inutile herbage.
L'enfant laborieux, mais novice en son art,
Suit sa mere en aveugle, & l'imite au hasard ;
Et le fer que conduit sa main mal assurée,
Blesse la jeune plante à Cérès consacrée ;

Il voit autour de lui ses freres empressés
Rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
Chacun dans ce moment croit sortir de l'enfance,
Chacun de son travail releve l'importance ;
La mere d'un souris flatte leur vanité,
Applaudit à leur zele, excite leur gaieté.
Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
S'agiter, se jouer, croître avec la nature.
Ô vertueuse mere ! & vous jeunes enfants !
Suspendez vos travaux & vos jeux innocents ;
Voyez ces prés, ces champs, l'astre de la lumiere
Qui sur un monde heureux prolonge sa carriere ?
Des tapis de verdure il fait sortir les fleurs,
Il fait monter au ciel des nuages d'odeur ;
Déja sur le rempart qui défend la prairie
La rose est en bouton, l'aube-épine est fleurie.
La simple marguerite étale ses beautés,
Son cercle émaillé d'or, ses rayons argentés :
L'odorant primevere éleve sur la plaine
Ses grappes d'un or pâle, & sa tige incertaine.
Heureux ! cent fois heureux l'habitant des hameaux,
Qui dort, s'éveille & chante à l'ombre des berceaux !
Et suspend les baisers qu'il donne à sa compagne
Pour lui faire admirer l'éclat de la campagne !
Il ne franchira point le vaste sein des mers
Pour chercher le bonheur dans un autre univers ;
Partez, allez braver l'élément infidelle,
Vous, qu'aux portes du jour le commerce rappelle ;
L'océan solitaire attendoit vos vaisseaux,
Des flots moins élevés retombent sur les flots,
Le soleil du Printems calme les vents & l'onde :
Voyez des champs d'Olinde aux rives de Golconde ;
Cueillez dans l'Yemen ce fruit délicieux
Dont les sels irritants, les sucs spiritueux,
Des chaînes du sommeil délivrent la pensée :
Du brûlant équateur à la zone glacée,
Chez le Negre indolent, au Sauvage Iroquois ;
Allez porter nos arts, notre esprit & nos loix.

Ah ! ne leur portez plus la mort ou l'esclavage ;
Policez le Barbare, éclairez le Sauvage,
Et que l'heureux lien des besoins mutuels
D'un hémisphere à l'autre unisse les mortels.
Moi, tranquille & content, sous un dais de verdure
Je jouis des beaux jours, & chante la nature.
Fleurs naissez sous mes yeux dans ces vastes guérets;
Couronnez les vergers, égayez les forêts;
Réjouissez les sens, & parez la jeunesse,
En donnant la beauté, promettez la richesse ;
Que l'émail des côteaux, des vallons, des jardins
Annonce au laboureur ou les fruits ou les grains.
Champs azurés des airs dans vos plaines liquides
Recevez les vents frais, & les vapeurs humides :
Tempere, astre du jour, le feu de tes rayons,
Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds ;
Sans dissiper leurs eaux échauffe les nuages,
Et que la douce ondée arrose nos rivages.
Ah ! Doris, c'est alors qu'il faut voir le Printems !
Hâtons-nous, quittons tout ; les vieillards, les enfants,
Pour voir tomber des cieux la vapeur printaniere,
Sont déja rassemblés au seuil de leur chaumiere.
Hélas ! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs
Ne consumât les fruits desséchés sous les fleurs,
Ne flétrît dans les prés l'herbe qui vient de naître,
Et ne retînt caché l'épi qui va paroître.
Mais, enfin, ils ont vu le disque du soleil
Sortir moins radieux de l'orient vermeil ;
Il étoit ombragé d'une vapeur légere
Qui, sans troubler les airs, a voilé l'hémisphere.
Le feuillage du saule est à peine agité,
Les êtres animés conservent leur gaieté ;
Ce nuage qui monte & s'étend sur nos têtes,
Ne leur fait point prévoir la foudre & les tempêtes.
Les troupeaux sans effroi, s'écartent des hameaux.
Les oiseaux voltigeants de rameaux en rameaux,
D'une huile impénétrable humectant leur plumage,
A peine ont suspendu leur vol & leur ramage.

Le fermier inquiet, tantôt porte les yeux
Sur les côteaux jaunis, & tantôt vers les cieux.
La nue enfin s'abaisse, & sur les champs paisibles
Le fluide s'écoule en gouttes insensibles;
On ne voit point les flots de sa chûte ébranlés,
Ni leur sein sillonné de cercles redoublés;
A peine l'entend-on dans le bois solitaire
Tomber de feuille en feuille, & couler sur la terre.
Au sein des végétaux la fertile vapeur
Dépose jusqu'au soir la seve & la fraîcheur.
Alors, l'astre du jour s'entrouvrant des passages
Seme de pourpre & d'or le contour des nuages;
La campagne étincelle, un cercle radieux
Tracé dans l'air humide unit la terre aux cieux.
Ces nuages légers où brilloit la lumiere
Suivent le globe ardent qui finit sa carriere.
La nuit, qui sur son char s'éleve au firmament,
Amene le repos, suspend le mouvement;
Et le bruit foible & doux du zéphyr & de l'onde
Se fait entendre seul dans ce calme du monde.
Ce murmure assoupit les sens du laboureur;
Les spectacles du jour ont réjoui son cœur;
Il a vu sur ses champs descendre l'abondance.
Aimable illusion, songes de l'espérance,
Rendez-lui les plaisirs qu'interrompt son sommeil,
Il est sûr d'en jouir au moment du réveil.
Quel éclat! quels parfums! quels changements rapides!
L'épi s'est élancé de ses tuyaux humides!
Le verger est en fleurs, & ses arbres féconds
Opposent leur émail à l'émail des gazons,
Leurs cimes à travers la blancheur la plus pure
Laissent de leur feuillage échapper la verdure.
O que l'homme est heureux! qu'il doit être content
Des beautés qu'il découvre & des biens qu'il attend!
Le fermier étonné parcoure le paysage,
Des trésors qu'il prévoit il médite l'usage,
Et possesseur des biens qu'il espere obtenir,
Enchanté du présent, il hâte l'avenir.

L'espérance, ô Doris, descend sur ces campagnes,
Entre dans ces vergers, vole sur ces montagnes,
L'espérance revient aux beaux jours du Printems,
Intéresser notre ame au spectacle des champs;
De raisins & d'épis sa tête est couronnée,
Elle montre de loin les bienfaits de l'année,
Promet à tout mortel le prix de ses travaux,
Le plaisir au jeune homme, au vieillard le repos.
O soutien de la vie! ô charme de notre être!
Je viens vous retrouver dans ce vallon champêtre:
En vain je vous cherchois dans ces tristes jardins
Où de vases brillants on chargea cent gradins,
Où languit enchaîné dans sa prison de verre
Le stérile habitant d'une rive étrangere.
Qu'attendre, qu'espérer d'un théatre de fleurs?
La tulippe orgueilleuse étalant ses couleurs,
Le narcisse courbé sur sa tige flottante
Et qui semble chercher son image inconstante;
L'hyacinthe azuré qui ne vit qu'un moment,
Des regrets d'Apollon fragile monument,
Ne valent pas pour moi les fleurs d'un champ fertile;
Le beau ne plaît qu'un jour, si le beau n'est utile.
Aux pieds de ces tilleuls, sous ces vastes ormeaux,
Dont jamais aucun fruit n'a chargé les rameaux,
J'ai regretté souvent ces vergers où Pomone
M'annonçoit au Printems les bienfaits de l'Automne;
J'ai regretté la treille, & les pampres touffus
Dont la fleur me promet le nectar de Bacchus.
Le dirai-je, Doris, dans ces longues allées,
Semblables l'une à l'autre, exactement sablées,
Dans ces murs, ces lambris dont j'étois entouré,
Mon esprit inquiet se trouvoit resserré:
Ils bornent à la fois l'espérance & la vue;
J'y regrette des champs la sauvage étendue;
Je m'y sens un besoin d'errer en liberté,
Il me faut plus d'espace & de variété.
La nature au Printems, belle, riche, féconde,
Varie à chaque instant le théatre du monde,

Et nous, dans nos enclos stérilement ornés,
Nous la bornons sans cesse à nos desseins bornés;
Là, j'admire un moment l'ordre & la symmétrie,
Et ce plaisir d'un jour est l'ennui de la vie.
Oh! que j'aime bien mieux ce modeste jardin,
Où l'art en se cachant fécondoit le terrein,
Où, parmi tous les biens, le luxe & la parure
Sembloient un don de plus, un jeu de la nature.
Deux tertres opposés y formoient un vallon
Où mûrissoit la figue à côté du melon;
De leurs humbles sommets sortoit l'eau pure & vive
Qui baignoit les jardins, conduite & non captive:
Elle alloit en ruisseau rafraîchir le verger,
Et s'étendre en bassin au fond du potager.
Là, sur des arbres nains, la pomme & la groseille
Couronnoient la laitue, ou tomboient sur l'oseille;
La pêche & le muscat tapissoient les côteaux;
Les regards du soleil, les abris & les eaux
Fécondoient à l'envi ce lieu simple & champêtre;
Sa richesse étonnoit l'œil même de son maître;
Raymond y recevoit le tribut des cités;
Et ses mets abondants n'étoient point achetés.
Mais le fils de Raymond, Lindor aime Glicere;
Lindor seme de fleurs le jardin de son pere;
Il éleve en lambris la rose & le muguet:
On voit sur les gazons la jonquille & l'œillet.
Il va porter des fleurs à la beauté qu'il aime;
Bientôt chez son amant elle en cueille elle-même;
Il donne à son jardin mille ornements nouveaux.
Il fait monter, tomber & serpenter les eaux;
Il oppose un verd sombre à la tendre verdure;
Lindor plaît à Glicere, un baiser l'en assure,
Tous deux craignent alors des témoins indiscrets;
Il fallut des berceaux, des asyles secrets;
Là, des arbres voisins unissent leur branchage;
Ici, le pampre verd étendit son feuillage:
Une isle s'éleva du centre du bassin,
Un bosquet d'arbrisseaux environna son sein;

Le souple coudrier, & le jasmin flexible
Y formoient de concert une alcove paisible,
Raymond, loin de blâmer cet heureux changement,
Dans son jardin plus gai, travailloit plus gaiement;
Glicere y vient sans cesse, elle y conduit son pere:
Les vieillards sourioient à Lindor, à Glicere;
Souvent sous des berceaux ils trouvoient leurs enfants:
Ce spectacle agréable égayoit leurs vieux ans,
Et leur sang rallumé dans leurs veines glacées
Leur rendoit l'espérance, & de jeunes pensées.
La nature au Printems prodigue à nos jardins
Des végétaux sans nombre, aliments des humains;
Chez Cérès & Bacchus, il faut l'attendre encore;
Mais l'homme environné des dons brillants de Flore,
Du concert des oiseaux, de parfums ravissants,
Livre son ame heureuse aux voluptés des sens.
Respectez son bonheur, ô maitres de la terre,
Hélas! j'ai vu souvent le démon de la guerre
S'élancer des enfers, quand Flore & les zéphyrs,
Et les chantres ailés, rappelloient les plaisirs;
Le monstre, l'œil ardent & l'aile ensanglantée,
Parcouroit en criant la terre épouvantée;
Aux accens répétés de son horrible voix
Cessent les doux concerts des vergers & des bois:
Ses esclaves cruels, ministres de sa rage,
Couvrent les champs en fleurs de sang & de carnage;
Dans les riants séjours des plaisirs les plus doux
Ils lancent le tonnerre, & tombe sous ses coups;
Un tourbillon de feu, de fleches enflammées
Vole, s'éleve, roule, & voile les armées.
Le plaisir de détruire enivre les vainqueurs;
Au cri de la nature il a fermé les cœurs;
Sur les toits des hameaux qu'il embrase avec joie,
L'un suit d'un œil content le feu qui se déploie,
L'autre au sein de leur mere égorge des enfants
Qui la pressent encor de leurs bras expirants.....
O féroces humains! ô honte! ô barbarie!.....
Mais le Dieu des mortels a calmé leur furie;

Des peuples éclairés & polis par les arts
Ne vont plus s'immoler sous les drapeaux de Mars ;
Les clairons, les tambours, n'éveillent plus l'Aurore ;
Le sang n'inonde plus la fleur qui vient d'éclore,
Et des champs respectés les heureux habitants,
Y jouissent en paix des charmes du Printems.
Cette aimable saison, ses feux, sa force active
Rappellent dans nos seins la santé fugitive ;
Jadis j'ai vu mes jours s'avancer vers leur fin,
Un art souvent funeste, & toujours incertain,
Alloit détruire en moi la nature affoiblie ;
Le retour du Printems me rendit à la vie ;
Je me sentis renaître, & bientôt sans effort,
Soulevé sur ce lit d'où s'écartoit la mort,
Je regardai ce ciel, dont la douce influence
Ranimoit mes ressorts & mon intelligence.
Soleil, tu me rendis la pensée & les sens ;
Tu semblois pour moi seul ramener le Printems ;
Les oiseaux, les zéphyrs, la campagne embellie,
Tout me félicitoit du retour à la vie;
Il sembloit qu'à la mort j'arrachois ces objets
Que j'avois crains long-tems de perdre pour jamais.
O que l'ame jouit dans la convalescence !
Je ne pouvois rien voir avec indifférence ;
Mes yeux étoient frappés d'un papillon nouveau ;
Ainsi que moi, disois-je, il sort de son tombeau ;
De sa cendre féconde il tire un nouvel être ;
La nature à tous deux nous permit de renaître.
Sur la fleur du tilleul, sur la rose ou le thim,
Si je voyois l'abeille enlever son butin ;
Elle revient, disois-je, errer sur ce rivage,
Après avoir langui dans un long esclavage ;
Et moi, je viens m'unir à tant d'être divers,
Et reprendre ma place en ce vaste univers.
J'allois me pénétrer des rayons de l'Aurore ;
J'allois jouir du jour avant qu'il pût éclore ;
J'étois pressé de voir, pressé de me livrer
Au plaisir de sentir, de vivre & d'admirer.

Je tressailloit, Doris, au moment où ma vue,
Pénétrant par degrés dans la sombre étendue,
Démêloit les couleurs, & distinguoit les lieux :
Les objets confondus s'arrangeoient sous mes yeux ;
D'abord des monts altiers la surface éclairée
Se présentoit de loin de vapeurs entourée ;
Un faisceau de rayons détaché du soleil
Couloit rapidement sur l'horison vermeil,
Et l'astre lumineux s'élançoit des montagnes,
Jettoit ses rézeaux d'or sur les vertes campagnes :
Je voyois s'élever ces nuages légers
Qui couvrent les vallons sous leurs flots passagers ;
Le soleil les changer en vapeur insensible,
Et remplir de splendeur un ciel pur & paisible.
J'admirois l'émail frais, l'éclat brillant des fleurs,
La rosée & l'aurore animoient leurs couleurs ;
Les rayons se jouoient dans ces perles liquides
Que rassemble la nuit sur les gazons humides ;
Les vents qui murmuroient dans les arbres voisins ;
M'apportoient les parfums des champs & des jardins ;
Ils enchantent les sens, & l'ame en est ravie,
On croit sentir la seve & respirer la vie.
J'entendis tout-à-coup un mélange de voix
Résonner dans la plaine, éclater dans les bois ;
Les êtres pour jouir reprenoient l'existence ;
Pour célébrer leur joie ils sortoient du silence ;
Le jeune agriculteur chantoit, le soc en main,
Sa maîtresse & son Dieu, les beautés du matin,
Le berger reprenoit les chalumeaux antiques ;
La pauvreté contente entonnoit des cantiques ;
La bélante brebis, le taureau mugissant,
Vers les monts émaillés couroient en bondissant ;
Les oiseaux deux à deux, errants dans les bocages,
Remplissoient de chants gais les voûtes des ombrages ;
Et sur les jeunes fleurs qu'agitoit le zéphyr,
L'insecte en bourdonnant murmuroit son plaisir.
O combien ces concerts de la saison nouvelle,
Ce tumulte, ces cris, la joie universelle,

Embellissoient pour moi l'Aurore & le Printems!
J'associois mon cœur à tous les cœurs contents;
Je m'egalois, Doris, à cet Etre suprême,
Heureux par le bonheur de tant d'êtres qu'il aime;
Il jouit dans nos cœurs, c'est-là sa volupté;
Il jette dans l'espace un regard de bonté,
Et parcourt d'un coup d'œil ces campagnes profondes,
Pour y voir le plaisir animer tous les mondes.
Ah! c'est ici, Doris, qu'il doit fixer les yeux.
Vois, admire, jouis..... ô jours délicieux!
Le Printems dans sa gloire embellit tous les êtres;
Animaux, végétaux, tout dans ces lieux champêtres
Arrive en ce moment au jour de sa beauté.
L'éclat de l'univers ne peut être augmenté.
Ce ciel tranquille & pur qu'argente la lumiere
Réfléchit sa clarté sur la nature entiere;
Tu la vois ondoyer sur le poil des taureaux,
Donner un nouveau lustre à l'émail des oiseaux,
Se mouvoir dans les airs dont le crystal vacille,
Et jetter sur les champs une splendeur mobile.
Regarde ces côteaux l'un à l'autre enchaînés,
Et ces riches vallons de pampres couronnés;
Vois dans ces champs, ces bois la nature affranchie
Se livrer librement à sa noble énergie,
Sémer autour de toi ses bienfaits au hasard,
Et son luxe échapper aux entraves de l'art.
Regarde cette plaine, & riante & féconde,
Qui semble un autre Eden & le jardin du monde.
Là, Bacchus a cédé la campagne à Cérès,
Et Vertumne & Pomone ombragent ses guérets,
Vois ces arbres en fleurs, de leur cime agitée
Verser sur les sillons une pluie argentée,
Les rubis du pavot qu'emportent les zéphyrs;
Et le bluet flottant inclinant ses saphyrs:
Vois-tu ces églantiers, ils dessinent la route
Du ruisseau qui serpente égaré sous leur voûte?
Vois le flambeau des cieux, les champs & les côteaux
Prendre du mouvement, & trembler dans les eaux.

Que ces eaux, ce vent frais, ce soleil sans nuage,
Donnent de vie & d'ame à ce beau paysage!
Quel contraste charmant du verd de ces gazons
Au verd de la forêt, à celui des moissons!
Qu'il est doux d'admirer les détails & l'ensemble
Des biens & des beautés que le Printems rassemble!
Amour, c'est pour toi seul qu'il ornoit l'univers;
Viens remplir de tes feux l'air, la terre & les mers.
Principe de la vie, ame & ressort du monde,
Des graces, des plaisirs source aimable & féconde!
Toi, qui dans tous nos sens répand la volupté,
Dès que la force en nous s'unit à la beauté,
Toi qui subjugues tout, toi qui rends tout sensible;
Puissance universelle, ou charmante ou terrible,
Vainqueur des foibles loix, & des dogmes trompeurs
Que les vains préjugés t'opposent dans nos cœurs!
Toi qui seul rempli l'ame, & fais sentir la vie,
Consolateur des maux dont elle est poursuivie,
Rends heureux l'univers qu'il aime, & c'est assez.
Enflamme, réunis les êtres dispersés,
Par l'excès des plaisirs fais sentir ta puissance;
La nature est enfin digne de ta présence.
Jeune, riante & belle, elle attend tes faveurs,
Ton trône est préparé sous des berceaux de fleurs;
Des chants multipliés dans les airs se confondent,
Et volent des côteaux aux vallons qui répondent:
Je vois les animaux l'un vers l'autre accourir,
S'approcher, s'éviter, se combattre & s'unir,
Ils semblent inspirés par une ame nouvelle,
Et le feu du plaisir dans leurs yeux étincelle.
Le coursier indocile, inquiet, agité,
Echappe en bondissant au frein qui l'a dompté;
Du haut de la colline il porte au loin la vue,
Il cherche un seul objet dans la vaste étendue.
La genisse mugit de vallons en vallons,
Et le taureau fougueux suit ses pas vagabonds.
Par les sons étouffés d'un lugubre murmure
Il révele aux échos le tourment qu'il endure.

La bergere effrayée entend les loups cruels
Annoncer en hurlant leurs plaisirs mutuels.
Amour, tu sçais dompter l'instinct le plus sauvage ;
Le tyran des déserts entouré de carnage,
Dans les sables brûlans, au fond des antres sourds,
Exprimer en rugissant ses féroces amours.
A ses horribles feux sa compagne sensible,
Lui répond par un cri lamentable & terrible ;
Leur long rugissement retentit dans les airs,
Et trouble dans la nuit le calme des déserts.
Enfin le couple affreux s'unit dans l'ombre obscure ;
Et semble en jouissant menacer la nature.
Le tigre à tes faveurs a long-tems résisté,
Il sembloit à regret sentir la volupté ;
Au plus doux des plaisirs mêlant sa barbarie,
Il caresse en grondant son amant en furie.
Pleins de rage & d'amour ces monstres forcenés
Calment sans s'adoucir leurs besoins effrénés.
Mais pourquoi nous tracer ces funestes images ?
Tandis que sous nos yeux, au fond de ces bocages ;
Sur ces dômes d'azur, au bord de ces ruisseaux,
Des sentiments si doux animoient ces oiseaux.
Voyez-les s'empresser autour de leurs amantes,
Et les yeux enflammés, les ailes frémissantes,
Par des soins, par des chants, demander du retour,
Inspirer le plaisir, & mériter l'amour.
Voyez sur ce donjon la colombe amoureuse
A son amant aimé se montrer dédaigneuse ;
Il cherche à se parer des couleurs de son sein,
Et change en s'agitant leur émail incertain :
Le dédain l'éloignoit, un coup d'œil le rappelle,
D'un air timide & tendre il revient auprès d'elle ;
Mais l'accueil qu'il reçoit le rend audacieux ;
Le plaisir & l'amour éclatent dans leurs yeux ;
Et le bec entr'ouvert, les ailes étendues,
Ils confondent enfin leurs ames éperdues.
Le moineau plus ardent ; & moins voluptueux
Vole avec confiance à l'objet de ses feux ;

Avide

Avide, impatient, il presse, il sollicite,
D'un moment de rigueur il s'indigne, il s'irrite;
Le délai le consume, & l'instant des plaisirs
N'est pour lui qu'un passage à de nouveaux désirs.
Le cygne en déployant ses ailes argentées,
Et pressant de ses pieds les ondes agitées,
Aux yeux de son amant étalant sa beauté,
Navige avec orgueuil, flotte avec majesté.
Voyez sous ces rameaux ces tendres tourterelles
Nourrir de cent baisers leurs ardeurs mutuelles,
Et par des sons touchants, un murmure enflammé,
Exhaler le plaisir d'aimer & d'être aimé.
Se voir est leur bonheur, & l'amour est leur vie.
Des chants de son amant Philomele ravie,
L'écoute, s'attendrit, & cede à ses désirs;
Il a chanté pour plaire, il chante ses plaisirs.
Dans l'ombre de la nuit sa voix harmonieuse
Fait retentir des bois la voûte ténébreuse;
Tout l'écoute, & tout aime, & chaque être amoureux
Croit entendre chanter le bonheur de ses feux.
Sur la feuille naissante un insecte invisible
Poursuit avec ardeur un être imperceptible;
Les atomes vivants s'unissent dans les airs,
Tandis que la baleine & les monstres des mers
Bondissent pesamment sous leurs voûtes profondes,
Et de longs mouvements troublent le sein des ondes.
Tout s'enflamme & s'unit, & cherche à s'enflammer,
Tout désire & jouit; l'homme seul sçait aimer.
S'il est souvent des sens l'esclave involontaire,
Aimer est à son cœur un plaisir nécessaire:
Il veut jouir d'un cœur, il veut remplir le sien.
Plaisir du sentiment, cher & tendre lien,
Vous êtes des mortels la volupté suprême,
Et le plus grand bienfait de ce Dieu qui nous aime.
L'amour dans ces oiseaux meurt avec le Printems;
Chez l'homme plus heureux, il vit dans tous les tems.
Notre ame en est sans cesse amusée ou ravie;
Il embellit l'aurore & le soir de la vie.

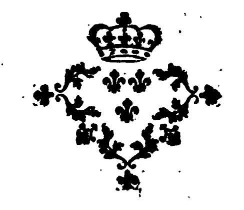
D'un sentiment confus dès l'enfance agité,
L'homme a connu l'amour même avant la beauté.
Du vieillard la beauté reçoit encor l'hommage,
Il vient, en rougissant, vanter son esclavage,
Et des ans auprès d'elle oubliant le fardeau,
Semer de quelques fleurs les bords de son tombeau.
Mais c'est dans les beaux jours de l'ardente jeunesse,
Que l'amour fait sentir sa fougue & son ivresse,
Sur-tout dans ces moments où les feux du Printems
Secondent ceux de l'âge & la force des sens:
Et lorsque par ses chants, ses cris ou son murmure,
Tout annonce le Dieu qu'attendoit la nature;
Le besoin du plaisir est alors un tourment;
Les sens n'ont qu'un objet, le cœur qu'un sentiment;
Des charmes les plus doux l'image retracée,
Revient à chaque instant occuper la pensée,
Et par ces tableaux vrais les sens plus irrités
Nous ramenent sans cesse aux mêmes voluptés.
Amour, charmant amour, la campagne est ton temple:
Là, les feux d'un ciel pur, le penchant & l'exemple,
Le doux esprit des fleurs, le souffle du zéphyr,
Les concerts amoureux, tout dispose au plaisir;
Tout le chante, le sent, l'inspire & le partage.
Les vergers, les hameaux, le chaume & le treillage,
Les bosquets détournés, les vallons ténébreux,
Tout devient un asyle où l'amour est heureux.
Ici, dans leur enfance, au fond de la feuillée,
Et sur la mousse fraîche & mollement enflée,
En se baisant sans cesse, Hylas & Licoris
Attendent que l'amour éclaire leurs esprits.
L'abeille au fond des fleurs goûte moins de délices
A pomper le nectar qu'enferment leurs calices,
Et dans son vol léger l'amoureux papillon
Donne moins de baisers aux roses du canton.
Là, dans un bois fleuri, Chloë timide & tendre
Au seul plaisir d'aimer prétend borner Sylvandre.

Mais ces oiseaux unis qui courbent ces rameaux,
Ces signes du plaisir dans tous les animaux,
Cette molle douceur dans les airs répandue,
porte la volupté dans son ame éperdue :
L'incarnat de son sein, ses regards languissants
De l'amoureux Sylvandre ont égaré les sens;
Il demande avec crainte, il tente avec audace;
Un rien le rend coupable, un crime obtient sa grace;
Et tous deux entraînés, vaincus sans liberté,
Cedent à la nature, à la nécessité.

Dans les époux heureux, dans les couples fidelles;
L'amour prêt à languir prend des forces nouvelles,
Ils retrouvent leurs goûts, leurs erreurs, leurs désirs,
Leur premier sentiment, & de nouveaux plaisirs.
De leur chaîne éternelle ils se vantent les charmes;
Un doux ravissement leur fait verser des larmes;
Ils passent tour à tour du trouble à la langueur,
Du tumulte des sens aux voluptés du cœur.
Chacun demande au ciel un cœur plus tendre encore;
Chacun dans les regards de l'objet qu'il adore
Voit les plaisirs qu'il donne en exprimant les siens:
Leurs baisers, leurs soupirs, leurs pleurs, leurs entretiens,
Tout révele, tout peint, ces transports, ce délire,
Ce feu puissant & doux que chaque être respire.

Cependant ces fureurs, ce tourment des désirs,
Qu'alluma le Printems, que calment les plaisirs,
Cette fougue des sens, ces ardeurs mutuelles,
Vont donner la naissance à des races nouvelles.
J'ai vu dans la forêt les couples des oiseaux,
A leur postérité préparer des berceaux.
Sur les germes naissants la mere est établie,
Et le feu de son sein les dispose à la vie:
Ils vont briser leurs fers: ils vont jouir du jour;
Ce moment à la terre annonce un autre amour,
Il a ses voluptés, ses transports, son ivresse:
Sentiment vif & pur, généreuse tendresse,

Protégez, conservez les êtres animés ;
Nés pour aimer un jour, qu'ils soient d'abord aimés ;
Le plus grand des plaisirs leur donna la naissance ;
Qu'un souvenir si doux attache à leur enfance.
D'un être foible encor qu'un autre soit l'appui ;
Qu'il prodigue les soins qu'on prodigua pour lui.
A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.
O Jeunesse des bois, sortez de vos berceaux ;
Mêlez vous dans les airs au peuple des oiseaux ;
Parcourez la campagne, errez sous la verdure,
Jouissez de vos biens, possédez la nature,
Tous ces fruits sont à vous ; le flambeau de l'Eté
Avance le moment de leur maturité,
Et deja le trésor des richesses champêtres
Offre des aliments à la foule des êtres.



NOTES.

Page 1.

Je viens de leur richesse avertir les humains,
Des plaisirs faits pour eux, leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connoître, à sentir la nature.

C'est dans cet esprit que ce Poëme est composé, on y fait sentir par-tout le prix des plaisirs simples, purs, faciles & trop négligés. Pour jouir de ces plaisirs, la plûpart des hommes manquent de lumiere, d'attention ou de liberté. Auroit-il été indigne des Moralistes d'entrer dans quelques détails sur les sensations & les sentimens agréables dont la suite fait le charme de la vie ? Mais peut-être n'a-t-on pu encore s'occuper assez des vérités d'usage ? Le genre-humain vient de passer à travers quinze siecles de ténebres ; quand il a commencé à en sortir, il a plus cultivé le raisonnement que la raison. De puissants génies ont employé leurs forces à donner de nouveaux fondements aux opinions reçues, que de puissants génies se bornent à renverser. Le temps d'édifier n'est peut-être pas arrivé. Il me semble que ce n'est guere encore qu'en combattant des erreurs qu'on établit des vérités, & que les meilleurs livres n'éclairent que parce qu'ils détrompent.

2 Sous un ciel ténébreux Borée & le Zéphyr,
Des airs qu'ils ont troublés se disputoient l'empire.

Le Zéphyr est ici le vent du midi, le vent qui

porte la vie, *Zeo-phiros*. Ce vent est quelquefois très-violent. Voyez Iliade, Liv. 4. *Comme lorsqu'un pasteur, assis sur un cap élevé, voit les nuages s'avancer des extrêmités de l'Océan, & traverser la plaine liquide, emporté par les coups du violent zéphyr*, &c. Les zéphyrs signifient toujours des vents frais & doux : on donne quelquefois le même sens au singulier, zéphyr.

3 Et toi, brillant soleil de climats en climats,
Tu poursuis vers le nord la nuit & les frimats.

On a suivi dans ce Poëme le systême de Ptolemée, non qu'il ait encore des partisans ; mais parce qu'il est le systême que persuade la vue. Or, ce n'est qu'en parlant aux sens qu'on frappe l'imagination, ce qui est l'objet de tout Poëme ; de plus, le systême de Ptolemée est encore d'usage dans la sphere armillaire où l'on place la Terre dans le centre du Monde, quoiqu'on soit bien sûr qu'elle décrit une ellipse autour du Soleil.

3 Cet émail qui rassemble & la lumiere & l'ombre.

Thomson dit, en parlant de la verdure :

Unitet light and shade.

3 L'éleve & le répand sur l'arbre qu'il ombrage.

Sed trudit gemmas, & frondes explicat omnes.

Virg. Georg.

3 Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.

And the birds sing un coucealed.

Thomson.

3 Le chant gai de l'oiseau qui monte au haut des airs.

Le chant de l'alouette est très-varié, étant composé de transitions subites d'un ton à l'autre, & de son aigus qui se succedent avec rapidité; il a plus le caractere de la gaieté que le chant des autres oiseaux.

4 Il ajoute à l'instinct, il augmente la vie.

Les animaux & l'homme éprouvent autant que les arbres & les plantes, les effets de ce moment où le Soleil nous lançant des rayons moins obliques, rend la chaleur à nos climats, & ranime ces esprits & ces liqueurs qui font la seve des végétaux sensibles, comme il anime la seve de la luzerne & du chêne. Les temps humides & sans chaleurs de la fin de l'Automne & de l'Hiver, affoiblissent dans les hommes la vivacité des perceptions, la rapidité des idées, l'activité de l'ame & des sens. Les hommes sentent moins vivement leur existence, & par cette raison, ils ont moins de gaieté, d'espérance, de résolution, de sentimens énergiques. Le retour de la chaleur nous donne une activité physique, une tendance au mouvement, plus de force & de vie, & le besoin de faire usage de nos facultés.

6 Heureux! cent fois heureux l'habitant des hameaux.

» Je ne souhaite point de posséder les riches-
» ses de Pélops, ni de courir plus vîte que les
» vents; mais je chanterai sous cette roche, te
» pressant entre mes bras, & regardant en mê-
» me temps la mer de Sicile.» *Théocrite Idyle XV.*

7 Réjouissez les sens, & parez la jeunesse.

L'odorat nous donne des sensations plus intimes, un plaisir plus immédiat, plus indépendant de l'esprit que le sens de la vue : nous jouissons profondément d'une odeur agréable, au premier instant de son impression ; le plaisir de la vue tient plus aux réflexions, aux desirs qu'excitent les objets apperçus, aux espérances qu'ils font naître, &c. Il y a pourtant un plaisir attaché à l'exercice de ce sens : c'est celui que nous donnent les couleurs douces, ou plusieurs couleurs vives qui s'adoucissent par leur mêlange. Les surfaces rondes & polies, celles des corps dont les formes diminuent ou augmentent par des gradations insensibles, sont aussi très-agréables à la vue ; mais c'est uniquement par le plaisir qu'elles promettent au sens du tact.

7 D'une huile impénétrable humectant leur plumage.

The plumy people streak their wings with oil.

Thomson.

9 L'espérance, ô Doris, descend sur ces campagnes.

Le Printems est la saison des promesses de la nature. L'espérance que nous donnent ces promesses, n'est point accompagnée d'impatience ; 1°. parce qu'elle est vague & qu'elle se porte sur une multitude d'objets, 2°. parce que nous avons alors plusieurs jouissances nouvelles, les odeurs, la beauté des fleurs, le chant des oiseaux, & par-tout le spectacle du plaisir. Cette espérance n'est point accompagnée d'inquiétude ;

quiétude ; 1°. parce qu'elle se porte, comme je viens de le dire, sur plusieurs objets ; 2°. parce qu'elle est fondée, & que la nature nous trompe rarement. Enfin, cette espérance est souvent un sentiment vif & délicieux, parce que nous avons au Printems plus de sensibilité & de gaieté.

Là, j'admire un moment l'ordre & la symmétrie ;
Et ce plaisir d'un jour est l'ennui de la vie.

La vue d'un grand & beau Jardin, comme celui de Versailles, par exemple, nous donne un plaisir assez semblable à celui que nous donne la vue d'un bâtiment vaste & régulier ; dans l'un & dans l'autre nous admirons les proportions & la symmétrie qui nous facilitent le moyen d'enregistrer dans notre mémoire cette collection d'idées que nous venons d'acquérir ; le beau Jardin nous plaît encore par des masses de verdure, couleur toujours agréable au sens de la vue, qui nous rappelle les promesses du Printemps, & qui dans le temps des chaleurs nous annonce de la fraîcheur & de l'ombre. Ce Jardin nous donne aussi une idée avantageuse de l'homme, qui a su disposer à son gré de la nature ; mais il nous la donne moins que l'Architecture, même la plus imparfaite. La masse des bâtiments est d'abord ce qui excite notre admiration ; elle tient la vue dans une forte tension, & la sensation se fortifie parce qu'elle est continuée sans mélange d'autres sensations. Les Pyramides d'Egypte arrêtent les yeux du Voyageur, étonnent ses sens & lui inspirent une for-

te de respect religieux. Après les avoir long-temps observées sans un sentiment distinct, il se dit : « Voilà pourtant ce que l'homme a fait. » Il ne tarde pas à ajouter : « Voilà ce qui durera toujours. » Les bâtiments gothiques imposent par leur masse & par leur légéreté, unie à la plus grande hardiesse. Ils jettent dans l'esprit des idées sombres, mais qui plaisent. La multitude de leurs ornements & de leurs proportions donnent plutôt une suite de sensations, qu'une sensation continuée, & par-là nuit à la force de l'impression. L'Architecture réguliere d'un bâtiment nous frappe d'abord par l'étendue, par une suite d'ornements du même genre, par une sorte d'uniformité qui multiplie dans l'œil la même vibration. Elle rappelle la puissance & sur-tout le génie de l'homme ; elle ré unit, comme l'Architecture gothique, la légéreté & la hardiesse ; elle présente des surfaces polies, des rondeurs ; elle place les angles, de maniere à rappeller la Pyramide à laquelle tient l'idée de la solidité ; elle rapelle aussi les idées d'utilité, de commodité ; & de plus, sa symmétrie nous donne l'espérance de conserver une image fidelle de tout ce que nous venons d'admirer.

Je reviens aux Jardins symmétriques, & je dis que la symmétrie même empêche qu'ils ne nous fassent long-temps u n plaisir vif, puisquelle les a gravés dans notre mémoire ; bientôt ils n'ont plus rien de neuf à nous montrer, & les plaisirs indépendants de la symmétrie qu'ils nous ont donnés, n'étant assez grands, ni en assez grand nombre pour ne pas user en peu

de temps, nous n'éprouvons plus que l'ennui dans ces lieux où le premier coup d'œil nous a transportés.

10 Et ses mets abondants n'étoient point achetés.

Et dapibus mensas onerabat inemptis.

Virgile.

13 Et remplir de splendeur un ciel pur & paisible.

Lucrece dit :

Placatumque nitet diffuso lumine cælum.

14 J'associois mon cœur à tous les cœurs contents.

Nous sommes organisés pour vivre en société, comme les perdrix pour vivre en compagnie. Un des phénomenes qui me prouve le plus cette vérité, qui n'a jamais été contestée que dans ce siecle ; c'est cette disposition que nous avons tous à partager le sentiment des autres. Quand les hommes sont rassemblés, la joie, la tristesse, l'audace, la crainte, une sorte d'enthousiasme passe rapidement d'un individu à l'autre. Il passe dans des hommes dont la situation, les caracteres, les opinions ne sont pas les mêmes, alors le Philosophe le plus ferme est du plus au moins comme cet homme sensé qui rougissoit de mêler ses larmes à celles d'un Auditoire que faisoit pleurer un mauvais Prédicateur ; il répétoit souvent : *il ne sait ce qu'il dit, il ne sait ce qu'il dit* ; & n'en pleuroit pas moins. Les signes forts & énergiques des passions tyrannisent nos organes, ils entraînent cet-

te espece d'imagination passive, que les sens subjuguent souvent, & qui subjugue la raison même. Ces impressions générales ont le principe d'un grand nombre de nos actions, dirigent nos opinions, changent nos sentiments. Les moralistes me semblent avoir fait peu d'attention à cette disposition de nos ames.

14 Il jouit dans nos cœurs, c'est-là sa volupté.

Puisque l'Etre suprême a fait de l'amour du plaisir, & de la crainte de la douleur, les ressorts qui meuvent les êtres, il est digne de sa bonte de leur donner plus de moyens de jouir que d'occasions de souffrir, d'autant que le sentiment de la douleur physique est plus vif en nous que celui du plaisir physique. Il me semble que souvent l'homme seul empêche l'homme de jouir; les mauvaises loix, les usages absurdes, les fausses opinions, certaines erreurs qui semblent attachées à notre espece, font plus de malheureux que la nature. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'idée consolante d'un Dieu bon, d'un Dieu qui se plaît au spectacle de nos plaisirs, doit nous rendre bons; parce qu'il est de la constitution de l'homme d'imiter ce qu'il respecte, ce qu'il admire, ce qu'il adore.

14 Se mouvoir dans les airs dont le crystal vacille;
Et jetter sur les champs une splendeur mobile.

Ces vers expriment un certain tremblement de l'Athmosphere qui donne un mouvement d'oscillation à tous les objets; les vues foibles

ou courtes n'aperçoivent point ce phénomene.

15 Des graces, des plaisirs source aimable & féconde.

Lucrece dit :

Nec sine te quicquam Dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, neque amabile quicquam.

15 La nature est enfin digne de ta présence.

La seve en action & surabondante dans les végétaux, leur a fait pousser ces fleurs qui doivent les reproduire. Une surabondance d'esprits, un superflu de vie, un excès de sensibilité active, sollicitent en même-temps les animaux aux plaisirs de l'amour : on peut suivre les gradations par lesquelles les hommes passent de l'engourdissement & de la tristesse, dans laquelle ils se trouvoient vers la fin de l'Automne & vers la fin de l'Hiver, à cet état de vie & de joie où ils se trouvent lorsque le Soleil entre du signe du Bélier dans celui du Taureau. Nous avons commencé par avoir un nouveau sentiment de nos forces & plus d'activité. Nous avons reçu une multitude de sensations nouvelles, qui ont exercé agréablement nos facultés. Bientôt l'espérance ajoute en nous, & peut-être dans la plûpart des animaux, à la vivacité des sentiments & des sensations ; enfin, le sixieme sens se déclare dans ce moment où les êtres animés sont dans une joie vive qui s'augmente

dans chacun d'eux par le sentiment de la joie universelle.

25 Des chants multipliés dans les airs se confondent,
Et volent des côteaux aux vallons qui répondent.

Le plaisir que nous fait le chant des oiseaux, n'est pas précisément de la même sorte que celui que nous fait une belle Musique : le chant des oiseaux n'a que de la mélodie sans mesure, sans accord, sans harmonie; mais cette mélodie, sur-tout dans le rossignol & la fauvette, est très-touchante, & porte à l'ame une impression voluptueuse. Le mêlange du chant de tous les oiseaux est agréable, c'est le cri de la joie & de l'amour; il en rappelle l'idée, & toute idée d'un sentiment le réveille en nous plus ou moins vivement, selon notre situation, notre âge, notre caractere.

27. Tout désire & jouit; l'homme seul sait aimer.

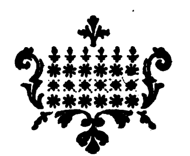
La pudeur est naturelle à la femme, puisque par la résistance elle excite les desirs, & qu'elle ajoute un prix aux faveurs qu'elle doit accorder; ce sentiment, joint à la durée que doit avoir entre l'homme & la femme l'association que commence l'amour, & que prolonge l'éducation des enfants, fait entrer nécessairement dans l'amour de l'homme plus de moral que dans l'amour des animaux. Quand le jeune homme, plein de forces & d'espérances, se découvre une puissance nouvelle, une faculté de plus, un nouveau moyen de jouir, s'il n'est point contrarié sur les desirs que son nouveau sens fait

naître, il est au moment le plus heureux de sa vie ; la confiance, la franchise, le courage, la bonté, l'amitié, toutes les passions qui d'ordinaire tiennent au contentement se manifestent en lui ; elles brillent dans ses yeux, elles s'expriment par des manieres douces & vives, par des plaisanteries, par des jeux. Le moral de l'amour ajoute encore à ses plaisirs ; l'amour d'une femme estimable le rassure contre la défiance de lui-même ; il jouit de l'admiration qu'il a pour elle, & du bonheur de posséder ce qu'il admire ; son amour est une sorte d'enthousiasme, qui donne à son ame de l'énergie & de l'étendue. Cet amour inspire à la jeunesse le desir & les moyens de plaire ; il lui fait sentir le prix de l'opinion, il plie l'humeur, il contient l'amour-propre, il le dirige, il le rend généreux ; enfin, il donne, augmente ou rend plus aimables des vertus qui font le charme de la société. C'est un de ces remedes que la nature ne se lasse point d'oposer à tant d'institutions, de loix, de coutumes, d'usages, d'opinions qui nous rendent tristes & barbares.

A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.

Dans toutes les especes l'amour de la mere pour les enfants est beaucoup plus tendre & plus énergique que celui du pere : cet amour est accompagné dans les femmes d'une activité inquiete, souvent de l'abandon de soi-même, & presque toujours des plus étranges illusions : la

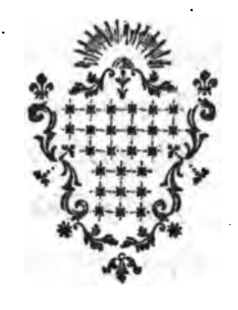
mere plus foible, voit dans ses enfants un nouvel appui ; lassée d'obéir, elle voit des êtres auxquels elle va commander ; elle voit des êtres tendres dont elle va recevoir les premieres caresses : de plus, les femmes sont plus sensibles que nous à la pitié qui donne une sorte d'amour pour l'être foible & souffrant qu'on peut soulager. Enfin il est fort probable qu'elles ont encore pour leurs enfants un sentiment non raisonné, effet de l'instinct & de l'organisation ; cet instinct, cet amour s'apperçoivent moins dans les sociétés polies que chez les sauvages, que la superstition ou quelqu'opinion absurde n'ont pas dénaturés. On voit chez eux des meres désolées de la perte d'un enfant de quelques jours. Elles vont se rendre, plusieurs mois après sa mort, aux lieux où il est inhumé ; elles y poussent des cris ; elles s'y pressent le sein, & arrosent le tombeau de leur lait & de leurs larmes.

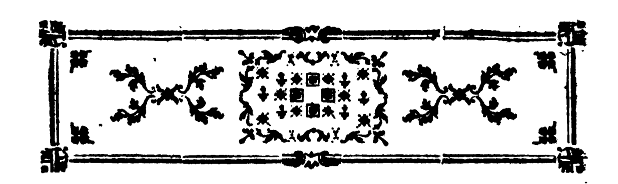


ARGUMENT.

LE Soleil & la chaleur font éclorre une multitude d'êtres nouveaux qui animent, pour ainsi dire, les éléments. Caractere de grandeur & d'opulence que l'Eté donne à la nature. Elle est moins variée qu'au Printems, elle ne doit être vue qu'en grand. Riche & vaste paysage fait pour être vu pendant l'Eté ; ses effets sur l'ame. Eloge de l'Agriculture. Combien il est facile de rendre heureux les Laboureurs ; leurs mœurs. L'Eté dans sa force. Paysages tels qu'on les desire pendant la chaleur, & leurs effets sur les sens & sur l'ame. Tondaison. Fenaison, & gaieté des travaux champêtres. Maturité des bleds. Corvée. Orage. Grêle.

Vue d'un pays après un orage qui n'a point fait de dégât. Moisson. Action de graces. Nôce de village dans le tems de la moisson.





LES SAISONS.

L'ÉTÉ.

O Toi dont l'Eternel a tracé la carriere,
Toi, qui fais végéter & sentir la matiere,
Qui mesures le tems, & dispenses le jour,
Roi des mondes errants qui composent ta cour,
Du Dieu qui te conduit noble & brillante image,
Les Saisons, leurs présents, nos biens sont ton ouvrage;
Tu disposas la terre à la fécondité,
Quand tu la revêtis de grace & de beauté.
Tu t'élevas bientôt sur la céleste voûte.
Et des traits plus ardents ont embrasé ta route.
De l'Equateur au Pôle ils pénétrent les airs,
Le centre de la terre & l'abyme des mers;
A des êtres sans nombre ils donnent la naissance;
Tout se meut, s'organise, & sent son existence;
La matiere est vivante, & des champs enflammés
Le sable & le limon semblent s'être animés.
Les germes des oiseaux, des poissons, des reptiles,
S'élancent à la fois de leurs prisons fragiles.
Ici, le faon léger se joue avec l'agneau;
Là, le jeune coursier bondit près du chevreau;
Sur les bords opposés de ces feuilles légeres,
Résident des tribus l'une à l'autre étrangeres;
Les calices des fleurs, les fruits sont habités;
Dans les humbles gazons s'élevent des cités;

Et des eaux de la nue une goutte insensible
Renferme un peuple atôme, une foule invisible.
Comme un flot disparoît sous le flot qui le suit;
Un être est remplacé par l'être qu'il produit.
Ils naissent, Dieu puissant, lorsque ta voix féconde
Les appelle à leur tour sur la scène du monde:
Dévorés l'un par l'autre, ou détruits par le tems,
Ils ont à tes desseins servi quelques instants.
Mais si l'été brûlant a prodigué la vie
A tant d'êtres nouveaux dont la terre est remplie,
Il augmente, il acheve, il mûrit les trésors
Qu'un air plus tempéré fit naître sur nos bords.
Quel aspect imposant il donne à la nature!
Il ne la flétrit pas, il change sa parure;
Sans doute, elle a perdu de sa variété;
Mais simple avec grandeur, belle avec majesté,
Elle a pour ornemens sa superbe opulence;
Nos biens sont sa beauté, sa grace est l'abondance.
Déja l'œil dans nos champs compte moins de couleurs;
L'Eté dans le parterre a rélégué les fleurs.
Je n'irai plus chercher au bord de la prairie
Ces émaux, ces détails, que le Printems varie.
Je porte mes regards sur d'immenses guérets;
Je parcours d'un coup d'œil, les champs & les forêts;
Un Océan de bleds, une mer de verdure;
Et ce n'est plus qu'en grand qu'il faut voir la nature.
Loin des riants jardins & des plants cultivés,
J'irai sur l'Apennin, sur ces monts élevés,
D'où j'ai vu d'autres monts formant leur vaste chaîne,
De degrés en degrés s'abaisser sur la plaine.
Un fleuve y serpentoit, & ses flots divisés
Baignoient, dans cent canaux, les champs fertilisés.
Je le voyois briller à travers des campagnes,
Se noircir quelquefois de l'ombre des montagnes,
S'approcher, s'éloigner, & d'un cours incertain
Se perdre & s'enfoncer dans un sombre lointain.
Mes regards étonnés de ces riches spectacles,
Commandoient à l'espace, & voloient sans obstacles

Jusqu'aux fonds azurés, où la voûte des airs
S'unit, en se courbant, au vaste sein des mers.
Je voyois les moissons du soleil éclairées,
Ondoyer mollement sur les plaines dorées;
Des forêts se courber sur les monts écartés;
Des arbres couronner les bourgs & les cités;
Des prés déja blanchis, & des pampres fertiles;
Du peuple des hameaux entourer les asyles.
Le globe des saisons dans les flots radieux,
Précipitoit ses traits lancés du haut des cieux.
Le fleuve étincelant, & la mer argentée,
Renvoyoient sur les monts leur lumiere empruntée:
On étoit au moment où l'excès des chaleurs
Sous leurs paisibles toîts retient les laboureurs.
Il sembloit qu'à moi seul la nature en silence,
Etalât sa richesse & sa magnificence.
Les trésors rassemblés sur ces vastes cantons,
Ces monts & ces forêts, ces mers, ces champs féconds;
De ce tout varié la confuse harmonie,
Ce spectacle si grand des vrais biens de la vie,
Occupoient ma pensée, & portoient dans mon cœur
Un plaisir noble & pur, le calme & le bonheur.
La pompe de l'Eté, son faste & sa richesse,
M'inspiroient du respect, des transports sans ivresse.
Au réveil de l'Amour, de Flore & du Zéphyr,
Quand chacun de nos sens nous apporte un plaisir,
On jouit au hasard, & la joie insensée
A notre ame en tumulte interdit la pensée;
Mais ici mon bonheur me laissoit réfléchir,
Et même la raison m'invitoit à jouir.
J'admirois tes bienfaits, divine agriculture,
Tu sçais multiplier les dons de la nature;
Toi seule à l'enrichir forces les éléments:
Elle doit à tes soins ses plus beaux ornements.
Sans toi, ces végétaux que tu sçais reproduire
Périssent en naissant, ou naissent pour se nuire.
Etouffés l'un par l'autre, ils sement leurs débris
Sur le terrein fangeux dont ils furent nourris;

Ou sur des monts brûlants, jettés de place en place,
Ils ombragent à peine une aride surface.
Tu tiras les humains du centre des forêts,
Fixés auprès des champs qu'ils cultivoient en paix,
Ils purent prononcer le saint nom de patrie,
Et connoître les mœurs, ornement de la vie.
Bientôt les animaux vaincus dans les déserts,
Esclaves des humains, se plurent dans nos fers.
L'homme ravit la laine à la brebis paisible;
Le taureau lui soumit son front large & terrible;
La génisse apporta son nectar argenté,
Aliment pur & doux, source de la santé.
L'Agriculture, alors nourrit un peuple immense,
Et des champs aux cités fit passer l'abondance:
La victoire, les arts, la liberté, l'honneur,
Fut le partage heureux du peuple agriculteur;
Et lui seul enrichi des trésors nécessaires,
Reçut de l'étranger les tributs volontaires.
Sénat d'un Peuple-Roi qui mit le monde aux fers,
Conseil de demi-Dieux qu'adora l'univers,
Cérès avec Bellone a formé ton génie.
Des hameaux dispersés sur les monts d'Ausonie,
Des vallons consacrés par les pas des Catons,
Du champ des Regulus, du toît des Scipions,
S'élançoit au Printems ton aigle déchaînée,
Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.
Au retour des combats tes vertueux guerriers,
Au Temple de Cérès appendoient leurs lauriers.
Les arbres émondés par le fer des Emiles,
Les champs sollicités par les mains des Camilles,
De leurs dons à l'envi combloient leurs possesseurs;
Et ces fruits du travail n'altéroient point les mœurs.
Peuple qui des rochers de la Scandinavie,
Descendis en vainqueur sur l'Europe asservie;
Tu maintiens sur tes bords les vertus des héros,
Mais tu fais respecter l'habitant des hameaux;
Et du vil publicain, du noble tyrannique,
Il n'a point à nourrir le faste Asiatique;

Il prend place au Conſeil près du trône des Rois,
Sait penſer, obéir, ſuivre & donner des loix.
Hélas ! le malheureux qui rend nos champs fertiles,
Eſt immolé ſans ceſſe aux habitants des villes.
Le luxe honore ici les talents ſuperflus,
On dédaigne ſon art, ſon état, ſes vertus.
O mon concitoyen, mon compagnon, mon frere!
O toi, par qui fleurit l'art le plus neceſſaire,
Ami de l'innocence, honnête agriculteur,
Qu'il eſt facile & doux de faire ton bonheur!
Quand il n'a point à craindre une injuſte puiſſance,
Un tyran ſubalterne, ou l'avare finance;
Quand la loi le protége, il eſt heureux ſans frais,
Si près de la nature, il ſent tous ſes bienfaits.
Le luxe ne vient point lui montrer ſes miſeres,
Et le faire rougir de l'état de ſes peres;
La compagne des mœurs, la médiocrité,
La paix & le travail conſervent ſa gaieté.
L'ordre ſeul des Saiſons change ſes eſpérances;
Ses deſirs, ſes projets naiſſent des circonſtances:
Il peut aimer demain ce qu'il aime aujourd'hui,
Et la paix de ſon cœur n'eſt jamais de l'ennui.
Vous le rendez heureux, volupté douce & pure,
Attachée à l'Hymen, aux nœuds de la nature;
L'épouſe qu'il choiſit partage ſes travaux,
De l'ami de ſon cœur elle adoucit les maux.
Ses enfants ſont ſa joie, ils feront ſa richeſſe;
Il verra leurs enfants entourer ſa vieilleſſe;
Et ſur ſon front ridé, rappellant la gaieté,
Prêter encore un charme à ſa caducité.
Lorſque l'aſtre du jour a fini ſa carriere,
Qu'il revient avec joie à ſon humble chaumiere!
Qu'il trouve de ſaveur aux mets ſimples & ſains,
Du repas que ſa fille apprêta de ſes mains!
La paix, la complaiſance & le doux badinage,
Aimables compagnons de ſon heureux ménage,
Entourent avec lui la table du feſtin:
Reveillé par l'amour, inſpiré par le vin,

A sa douce gaieté souvent il s'abandonne ;
Il chante ses plaisirs, & le Dieu qui les donne.
Son épouse l'écoute, & s'unit à son chant,
Son fils, entre ses bras, s'endort en souriant.
O cabanes du pauvre ! asyles respectables
Des plaisirs sans remords, des vertus véritables ;
Loin des vices polis & de l'ami trompeur,
C'est chez vous que le cœur peut rencontrer un cœur.
C'est-là que l'équité, la candeur de nos peres,
Les biens de l'âge d'or, ne sont pas des chimères.
Mais voici le moment où l'astre des Saisons
Fait gémir nos climats brûlés de ses rayons.
Il descend du Cancer au monstre de Némée,
Il revêt de splendeur la nature enflamée.
Son orbe étincelant roule sous un ciel pur,
Des campagnes de l'air il argente l'azur,
Et sur le vaste champ de sa longue carriere,
Il verse de son sein des torrents de lumiere :
Le fleuve se resserre, & le peuple des eaux
Cherche l'abri d'un antre, ou l'ombre des roseaux.
Du sommet des rochers, sur les arides plaines
Déja n'arrive plus le tribut des fontaines :
Le ruisseau qui languit imploroit leurs secours,
Son onde a suspendu son murmure & son cours.
Par des feux dévorants la seve consumée,
Déja ne soutient plus la plante inanimée ;
Et le grain détaché de l'herbe qui pâlit,
Dans le limon poudreux tombe & s'ensevelit.
Le coursier sans vigueur, & la tête penchée,
Jette un triste regard sur l'herbe dessechée.
Le pasteur écarté sous des arbres touffus,
La tête sur la mousse, & les bras étendus,
S'endort environné de ses brebis fidelles,
Et des chiens hâletans, qui veillent autour d'elles.
La chaleur a vaincu les esprits & les corps.
L'ame est sans volonté, les muscles sans ressorts.
L'homme & les animaux, la campagne embrasée,
Vainement à la nuit demandent la rosée.

Sous un ciel ſans nuages on voit de longs éclairs
Serpenter ſur les monts, & ſillonner les airs.
La nuit marche à grands pas, & de ſon char d'ébene
Jette un voile léger que l'œil perce ſans peine :
Son empire eſt douteux, ſon regne eſt d'un moment ;
L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament.
Des feux du jour paſſé l'horiſon brille encore,
Les vents & la fraîcheur n'annoncent plus l'aurore ;
Les premiers traits du jour à peine rallumé,
Portent un feu nouveau dans l'eſpace enflammé ;
Du rivage & des monts l'aridité brûlante,
Afflige les regards, flétrit l'ame indolente :
La chaleur qui s'étend ſur un monde en repos,
A ſuſpendu les jeux, les chants & les travaux :
Tout eſt morne, brûlant, tranquille ; & la lumiere
Eſt ſeule en mouvement dans la nature entiere.
  O que ne puis-je errer dans ces ſentiers profonds !
Où j'ai vu des torrents tomber du haut des monts,
Et ſe précipiter dans la vallée obſcure,
A travers les rochers & la ſombre verdure !
Que ne ſuis-je ombragé du voile nébuleux
Qu'éleve juſqu'au ciel ce fleuve impétueux,
Qui des monts Abyſſins dans d'immenſes vallées ;
Epanche, en rugiſſant, ſes ondes raſſemblées !
Que j'aimerois à voir ces flots d'un cryſtal pur,
Etendre dans leur chûte une nappe d'azur,
Le fleuve s'engloutir dans des plaines profondes,
Bouillonner, reparoître, & relevant ſes ondes
Oppoſer au ſoleil un nuage argenté,
Et ſur les monts brûlants porter l'humidité !
Le bruit, l'aſpect des eaux, leur écume élancée,
Rafraîchiroient de loin mes ſens & ma penſée ;
Et là, couronné d'ombre, entouré de fraîcheur,
Je braverois en paix les feux de l'Equateur.
  Et vous, forêt immenſe, eſpaces frais & ſombres,
Séjour majeſtueux du ſilence & des ombres,
Temples où le Druïde égaroit nos aïeux,
Sanctuaire où Dodone alloit chercher ſes Dieux ;

Qu'il m'eſt doux d'échapper, ſous vos vaſtes ombrages,
A la Zône de feu qui brûle ces rivages !
Vous m'inſpirez d'abord une douce terreur,
Du reſpect, du plaiſir, une agréable horreur.
Je ne ſais quoi de grand s'imprime à mes penſées ;
Ce dôme ténébreux, ces ombres entaſſées ;
Ce tranquille déſert, ce calme univerſel ;
Leur donne un caractere, & grave & ſolemnel.
Tout ſemble autour de moi plein de l'Etre ſuprême ;
Là, je viens ſous ſes yeux m'interroger moi-même ;
Et contre les erreurs d'un monde corrompu
Je munis ma raiſon, j'affermis ma vertu.
Je t'adreſſe mes vœux, ô bienfaiteur des mondes ;
Viens parler à mon cœur ſous ces voûtes profondes ;
Augmente dans ce cœur l'amour de l'équité,
Le reſpect pour tes loix, & ſur-tout la bonté.
Puiſſai-je loin des cours, des dévots, des orages,
Aimer, faire le bien, & chanter tes ouvrages ;
Et libre, exempt d'erreurs, & du monde oublié,
Cultiver les beaux arts, les champs & l'amitié.
  Mais ſouvent le zéphyr ébranle la verdure,
Le feuillage frémit, ſe ſouleve & murmure ;
Je crois voir s'animer les chênes, les ormeaux :
Ces arbres ſont pour moi des compagnons nouveaux.
Je crois rentrer alors dans le monde ſenſible,
Le déſert impoſant n'a plus rien de terrible.
Il n'eſt qu'une retraite, un paiſible ſéjour,
Où ne pénétrent point le tumulte & le jour.
  Si je veux habiter de plus riants aſyles,
J'irai dans ces vergers, peuplés d'arbres fertiles ;
Le long de ce côteau qui dérobe un vallon
Au ſouffle de Borée, au vol de l'Aquilon :
Une eau calme & limpide y deſcend des collines,
Et des plants de Pomone abreuve les racines ;
Ce vent foible & léger qui vole ſur les eaux,
Et qui ſuit dans les bois la courſe des ruiſſeaux,
Me frappe à l'inſtant même où j'entre ſous l'ombrage,
Et m'apporte le frais & l'odeur du feuillage.

La groseille pendante en grappes d'incarnat,
S'y présente à mes yeux, charmés de son éclat;
Ces rubis émaillés qu'arrondit la nature,
Sur ces arbres touffus sortent de la verdure:
La fraîcheur de ses fruits, la douce humidité,
Tempérent par degrés mon sang trop agité.
Là, le bélier docile à la voix qui le guide,
Se plonge en frissonnant dans le cryſtal liquide:
Au signal du berger le dogue ménaçant,
Ramene sur le bord le troupeau frémissant.
Cependant le fermier, les filles du village,
En riant, en chantant, s'assemblent sous l'ombrage.
Le groupe en demi-cercle assis sur le gazon,
Bientôt à la brebis va ravir sa toison:
Elle arrive auprès d'eux, & semble être alarmée
A l'aspect des ciseaux dont la troupe est armée.
La Bergere en flattant l'animal simple & doux,
Dissipe sa frayeur, le prend sur ses genoux;
Et la brebis rendue à sa douceur timide,
Livre sans murmurer sa laine encor humide.
On médit, en riant, des Seigneurs du canton,
De l'histoire du jour on passe aux Fils-Aimon.
Les enfans du fermier folâtrent dans la plaine;
L'un monte le bélier délivré de sa laine;
L'autre veut effrayer, caché dans les roseaux,
Ses jeunes compagnons qui jouoient dans les eaux;
Leurs cris, la cornemuse & le chant des bergeres,
Vont apprendre leur joie aux échos solitaires.
Un jour, sous les berceaux d'un verger écarté,
Contemplant ces pasteurs, partageant leur gaieté,
J'abordai le fermier, qui de l'ombre d'un hêtre,
Observoit, comme moi, cette scène champêtre.
Qu'il est dans votre état d'agréables moments,
Lui dis-je; & tous nos arts, nos vains amusemens
Valent-ils ces travaux que la joie accompagne,
Et la simplicité des jeux de la campagne?
Non, dit-il, j'ai connu vos plaisirs si vantés,
Et vos ennuis réels, & vos fausses gaietés;

Je leur ai comparé les plaisirs du village,
J'y vis, je suis content, & bénis mon partage;
Jeune, & né d'un sang noble, à la guerre entraîné;
Je n'y démentis pas le sang dont j'étois né.
Mais mes fonds dissipés, mes fermes consumées,
Par ce luxe sans frein qui corrompt nos armées,
Quand la paix couronna les succès de mon Roi,
Je me vis sans fortune, ainsi que sans emploi.
Le besoin n'avilit que les cœurs sans courage:
Moi, plein du sentiment des forces de mon âge,
Des grands, des importans redoutant les hauteurs,
Dédaignant leurs secours, & respectant les mœurs,
Détestant ces larcins, ces parts dans les subsides,
Qu'arrachent aux traitans des intrigants avides,
Honteux d'un vil repos, pénétré de mépris
Pour ces nobles sans nom qui peuplent Sybaris;
J'allai dans un château, retraite vénérée
D'un guerrier vertueux l'honneur de la contrée:
Je l'abordai sans crainte, & parlant sans détour,
J'eus des fermiers, lui dis-je, & viens l'être à mon tour;
Je viens redemander au travail, à la terre
Mes biens qu'ont dissipés ma folie & la guerre,
Je vous demande à vivre, & veux le mériter;
Si parmi vos fermiers vous daignez me compter,
Peut-être vos bienfaits pourront vous être utiles,
Et vos champs par mes soins deviendront plus fertiles.
Le vieillard étonné me baigna de ses pleurs,
M'embrassa, m'applaudit, mit fin à mes malheurs;
Et depuis ce moment, la joie & l'abondance
Ont habité ma ferme, & font ma récompense.
Ici, coulent en paix mes jours indépendants:
J'éleve avec honneur mes robustes enfants;
Je sçais leur inspirer le mépris des richesses,
L'orgueil qui sied au pauvre, & l'horreur des bassesses;
Je transmets dans leurs cœurs mon zele pour nos Rois,
De Saxe & de Cogny je leur dis les exploits.
Aimé de mes voisins, l'amitié véritable
Allume dans nos cœurs son feu pur & durable;

Satisfaits de nous voir, heureux de nous parler,
Le plus rude travail ne peut nous accabler :
Mais aussi ce travail n'est jamais solitaire ;
Dans les murs des cités l'artisan sédentaire,
Emprisonné dans l'ombre, & sans société,
A son triste attelier sent mourir sa gaieté ;
Il n'a point son ami, qui, par un doux sourire,
La ranime en son cœur au moment qu'elle expire.
Voyez-vous ces beautés au visage vermeil,
Et ces jeunes pasteurs brûlés par le soleil ?
Ces vieillards, ces enfans, que le travail rassemble,
Eh bien ! ils sont heureux du plaisir d'être ensemble.
Mais montez sur mes pas, au sommet du côteau,
Vous verrez dans nos prés un plus riant tableau.
Il ne me trompoit pas : sur la plaine brûlante
Des faneurs promenoient la faux étincelante ;
La sueur inondoit leurs membres palpitans,
Fatigués, harassés, ils paroissoient contents.
La fille du fermier, la bergere ingénue,
Sans corset, les pieds nuds, la gorge demi nue,
Et le trident en main retournant le gazon,
Au faneur égayé frédonnoient leur chanson.
Quand le feu du midi suspendit leur ouvrage,
Je les vis, en riant, se rendre sous l'ombrage.
Nous ne nous doutons pas des charmes d'un festin
Qu'ont seuls assaisonnés le travail & la faim.
Ciel ! avec quelle ardeur la troupe impatiente
Dévoroit tour à tour la framboise odorante,
La fraise, le lait frais, le cidre & le pain bis,
Placés sur le gazon qui servoit de tapis !
Le plaisir d'un repas n'est senti qu'au village ;
Quand on eut consumé les fruits & le laitage,
Le cidre pétillant réveilla les cerveaux,
Et fit naître les chants, le rire & les bons mots.
La folie & l'amour régnoient dans l'assemblée ;
Les jeux & les baisers voloient sur la feuillée,
Et par des traits piquants, mais sans malignité,
La raillerie encore augmentoit la gaieté.

Colinette en preſſant une mûre nouvelle,
Rougit le front d'Alain qui s'endort auprès d'elle ;
On en rit ; il s'éveille, & d'un air ingénu
Il cherche de ces ris le ſujet inconnu.
O mortels fortunés ! vos travaux ſont des fêtes ;
Mais l'aſtre bienfaiſant qui roule ſur vos têtes
A noirci les épis, courbés ſur les ſillons ;
La cigale a donné le ſignal des moiſſons.
O Dieu puiſſant & bon ! pere de la nature !
Acheve tes bienfaits ; que la nielle impure,
Les inſectes, l'orage, & les vents ennemis,
Reſpectent les préſents que tu nous a promis.
Gouverneurs, Intendants, Miniſtres de nos Maîtres,
Protégez, ſecondez les récoltes champêtres :
N'allez point au fermier ravir un ſeul moment,
Lorſque ſes champs dorés lui livrent le froment.
J'ai vu le Magiſtrat qui régit la province,
L'eſclave de la Cour & l'ennemi du Prince,
Commander la corvée à de triſtes cantons,
Où Cérès & la faim commandoient les moiſſons.
On avoit conſumé les grains de l'autre année ;
Et je crois voir encor la veuve infortunée,
Le débile orphelin, le vieillard épuiſé,
Se traîner, en pleurant, au travail impoſé.
Si quelques malheureux, languiſſants, hors d'haleine,
Cherchent un gazon frais, le bord de la fontaine ;
Un piqueur inhumain les ramene aux travaux,
Ou leur vend à prix d'or un moment de repos.
Il avoit arraché du ſein de ſon ménage,
D'un jeune agriculteur l'épouſe jeune & ſage ;
Mere inquiete & tendre, elle avoit apporté
Un gage malheureux de ſa fécondité,
Un enfant au berceau, qu'elle allaite elle-même,
Image de l'amour, & de l'époux qu'elle aime ;
Elle le vit bientôt abattu ſur ſon ſein,
Y porter, en pleurant, & la bouche & la main ;
Du lait qu'il demandoit la ſource étoit tarie ;
La mere, ainſi que lui, prête à perdre la vie,

Cherchoit par des baiſers à tromper leurs douleurs ;
Aux pleurs de ſon enfant elle mêloit ſes pleurs.
Elle l'emporte enfin dans un prochain bocage,
Et lui donne à ſucer un fruit âpre & ſauvage :
Le fruit eſt agréable à l'enfant affamé ;
Il ſourit à ſa mere & ſemble ranimé.
Elle entend du piqueur la voix triſte & cruelle;
Et retourne au travail où ce tyran l'appelle.
Mais peut-elle un moment reſter loin de ſon fils ?
Elle croit tout à-coup en entendre les cris.
Elle court au buiſſon qui lui ſervoit d'aſyle,
Elle l'y trouve, hélas ! pâle, froid, immobile,
Il n'eſt plus. Elle jette un cri long & perçant,
Prend ſon fils, le ſouleve, & tombe en l'embraſſant.
Le déſeſpoir, la mort ſont peints ſur ſon viſage,
De ſa voix, de ſes ſens, elle a perdu l'uſage,
Et ſa douleur s'exhale en ſanglots continus,
En ſons foibles, profonds, & non interrompus.
Sa bouche eſt entr'ouverte, & ſa tête eſt penchée ;
Sur le corps de ſon fils ſa vue eſt attachée ;
Mais levant vers le ciel & les mains & les yeux,
Et lançant des regards ménaçants, furieux :
C'eſt vous, tyrans, c'eſt vous ; c'eſt la faim, la miſere ;
C'eſt ce travail funeſte .... O Ciel ! venge une mere.
Elle retombe alors ſans voix, ſans ſentiment,
Et le corps agité par un long tremblement ;
Le peuple qui la voit, mais qui craint un orage,
La ſécourt en tumulte, & l'emporte au village.
On voit à l'horiſon de deux points oppoſés,
Des nuages monter dans les airs embraſés.
On les voit s'épaiſſir, s'élever & s'étendre ;
D'un tonnerre éloigné le bruit ſe fait entendre.
Les flots en ont frémi, l'air en eſt ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le ſon lent & ſourd attriſte la nature.
Il ſuccéde à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en ſilence attend dans la terreur.

Des monts & des rochers le vaste amphithéatre
Disparoît tout-à coup sous un voile grisâtre ;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;
Il pese sur les airs tranquilles & brûlants.
Des feux interrompus ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue,
Elle redouble, vole, éclate dans les airs ;
Leur nuit est plus profonde, & de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle & livide ;
Du couchant enflamé s'élance un vent rapide ;
Il tourne sur la plaine, & rasant les sillons,
Il roule un sable noir qu'il pousse en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussiere,
Dérobe à la campagne un reste de lumiere.
La peur, l'airain sonnant dans les temples sacrés,
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Ecrasent, en tombant, les épis renversés.
Le tonnerre & les vents déchirent les nuages ;
Les ruisseaux, en torrens, dévastent leurs rivages.
O récolte ! ô moisson ! tout périt sans retour :
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.
Il n'est plus de bonheur, l'espérance est perdue ;
Des femmes, des vieillards, les cris percent la nue.
Le hameau retentit d'horribles hurlements ;
Les vents à ces clameurs mêlent leurs sifflements ;
Les cris des animaux effrayés du tonnerre,
Ce fracas répété du ciel & de la terre,
Ces ravages, la nuit, la tempête en fureur,
Tout inspire à la fois l'épouvante & l'horreur.
Ah ! fuyons ces tableaux, & loin de ces rivages
Allons chercher des lieux, où le cours des orages,
Sans y lancer la foudre, ou noyer les moissons,
A rafraichi les airs, & baigné les sillons.
Un reste de nuage errant sur les campagnes,
Va s'y perdre en fumée au sommet des montagnes :

Sans ombre & sans limite un ciel tranquille & pur
Y couronne les champs du plus brillant azur.
De l'écharpe d'Iris l'éclatant météore
Y trace dans les airs les couleurs de l'aurore.
Un vent frais & léger y parcourt les guérets,
Et roule en vagues d'or les moissons de Cérès.
On y sent ce parfum, cette odeur végétale,
Que la terre échauffée après l'orage exhale.
Le berger au berger répete ses chansons;
L'heureux agriculteur, si près de ses moissons,
Content de son travail, de son intelligence,
Admire ses guérets, sourit à l'abondance,
S'estime, s'applaudit, ne se repent de rien,
Et se dit, comme un Dieu, ce que j'ai fait est bien.
Il veut que ses enfants demain avant l'aurore,
Coupent le tendre osier, le jeune sycomore,
Et forment les liens qui doivent enchaîner
Ces épis que Cérès s'apprête à lui donner.
Lise à ce doux travail, Lise au fond d'un bocage,
Avoit charmé Damon, le Seigneur du village:
A peine elle comptoit trois lustres & trois ans;
Ses grands yeux étoient noirs, modestes & perçans;
Sa taille, sa fraîcheur, ses graces naturelles,
Promettoient à Damon des voluptés nouvelles.
Comblé dans les cités des faveurs de l'amour,
L'idole de la mode, & le héros du jour,
Il avoit ces travers, que son rang & l'usage,
Et sur-tout les succès imposent à son âge;
Ni l'exemple des mœurs, qu'il doit à son canton,
Ni la peur d'affliger son fermier Polémon,
D'accabler une mere, une honnête famille,
Ni les pleurs qui suivront la faute de leur fille,
N'arrêtent un amant fougueux dans ses désirs,
Qui prend l'instinct pour guide & pour loi ses plaisirs.
A Lise, de sa part, des messagers fideles
Vont porter des rubans, des bouquets, des dentelles.
Il veut plaire où séduire, & croit de jour en jour
Rendre plus agréable, ou l'amant, ou l'amour;

Mais toujours entouré de surveillants séveres ;
Il maudit les parents, l'œil vigilant des meres.
Damon sçavant dans l'art d'écarter les soupçons,
A ses soins assidus fait trouver des raisons :
C'est Polémon qu'il aime ; il veut, dit-il, s'instruire,
Connoître son terrein, les grains qu'il peut produire ;
Il est agriculteur, & Polémon ravi,
Voit en lui son égal, son disciple, un ami.
Un jour dans un verger au fond d'une tonnelle,
Damon apperçoit Lise & Lucas auprès d'elle ;
Il s'approche, il observe, il voit l'heureux Lucas
Autour du sein de Lise étendre un de ses bras,
Saisir de l'autre main sa main qu'elle abandonne,
Et prendre en souriant un baiser qu'on lui donne.
Des troupeaux de Damon, ce jeune & beau pasteur,
D'une chaste beauté modeste adorateur,
Avoit plû par ses soins, ses mœurs & sa constance.
Ce spectacle à Damon n'ôte point l'espérance,
Ne le rend point jaloux ; il poursuit ses projets ;
Il cherche les moyens d'en hâter le succès ;
Et même il croit dès-lors sa victoire infaillible ;
Lise est à moi, dit-il, puisque Lise est sensible.
Bientôt il s'apperçoit que vers la fin du jour,
Au moment favorable aux larcins de l'amour,
Lise se rendoit seule au bord d'une onde claire
Qui coule autour d'un bois dans un pré solitaire ;
De jeunes aliziers recourbés en berceaux,
De verdure & d'ombrage y couronnoient les eaux.
O Lise ! en quel état Damon va vous surprendre !
O sagesse ! ô pudeur ! pourrez-vous la défendre ?
Lise part, Damon vole, & par d'étroits sentiers
Il arrive avant elle au berceau d'aliziers.
Là, sous des arbrisseaux, dans un lieu frais & sombre,
Il attend que la nuit ait répandu son ombre ;
Il voit enfin noircir le verd de la forêt :
Il est tems de quitter son asyle secret.
Il tremble qu'en sortant le bruit ne le découvre ;
Il soutient les rameaux du buisson qu'il entr'ouvre ;

Le corps demi-courbé, les genoux chancelants
Et l'oreille attentive, il avance à pas lents.
Près de lui, loin de lui, sa vue est occupée ;
D'un bruit sorti des eaux son oreille est frappée ;
Il se glisse en rampant sous ce berceau fatal
Où l'onde, en s'étendant, arrondit son canal ;
Et là d'un œil avide, il cherche ce qu'il aime.
Il voit ; ciel ! quel objet !.... c'étoit Lise elle-même ;
Le jour du crépuscule & du globe argenté
Sous le voile des eaux éclairoit sa beauté.
Tel est dans un parterre un lys qui vient d'éclore,
Quand il brille au matin sous les pleurs de l'aurore ;
Tantôt en se jouant dans les flots du bassin,
Elle étale à Damon les trésors de son sein ;
Le jais de ses cheveux, & l'eau sombre & verdâtre,
Opposés à sa gorge en relevent l'albâtre :
Tantôt une attitude, un geste, un mouvement
Appelle sous les eaux les yeux de son amant.
Bientôt Lise à l'abri d'un dôme de feuillage,
Va prendre ses habits posés sur le rivage ;
Les voiles dépliés vont couvrir ses appas :
Damon vole, s'élance, & Lise est dans ses bras.
O Lise ! il faut un prix à l'amour le plus tendre.
Ciel ? où suis-je ? ô Damon ! qu'osez-vous entreprendre ;
N'espérez rien de moi ; Damon, retirez-vous.
O ma mere ! ô Lucas !.... Damon à ses genoux
Prodigue les serments, les larmes, les caresses ;
Il cherche à la tenter par d'immenses promesses :
Elle résiste à tout ; les pleurs de ses beaux yeux,
Des cris tantôt plaintifs & tantôt furieux,
Des mots qui vont au cœur, sa pudeur & sa grace,
D'un amant effréné n'arrêtoient point l'audace ;
Lise tombe à ses pieds, en lui tendant la main,
Et relevant de l'autre un voile sur son sein,
La parole tremblante & la vue égarée :
O ciel ! est-il donc vrai que ma honte est jurée ?
Il n'en est point, dit-il, dans les plaisirs secrets.
Quel témoin craignez-vous au fond de ces forêts ?

Ici, tout est caché, l'ombre est universelle;
Qui sçaura mon bonheur? Je le sçaurai, dit-elle;
Tu le sçauras aussi: des soupirs, des sanglots,
Des cris demi-formés succèdent à ces mots.
Sur ses genoux tremblants elle reste penchée.
Damon la voit pâlir & son ame est touchée.
Quoiqu'infecté des mœurs d'un monde corrompu,
Damon pouvoit encore respecter la vertu.
Il en sentit l'empire, & lui rendit hommage.
J'ai pu vous offenser, c'est le tort de mon âge,
C'est celui de mes sens; je sçaurai l'expier,
Et peut-être qu'un jour vous pourrez l'oublier.
Ces mots rendent à Lise & la vie & ses charmes;
Mais sa pudeur encor n'étoit pas sans alarmes;
Et pour la rassurer Damon part à regret,
En fixant sur sa route un œil morne & distrait.

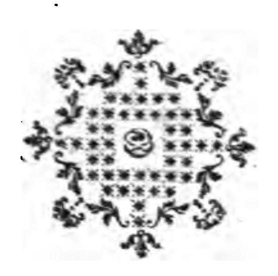
Les pleurs de la beauté, l'innocence offensée,
Des tableaux importuns poursuivoient sa pensée.
Damon dans son village, auprès des laboureurs,
Avoit pris, malgré lui, du respect pour les mœurs.
Il rentre en son château détestant sa foiblesse;
La solitude & l'ombre augmentoient sa tristesse.
Il ne put dans la nuit goûter quelque repos.
Le sommeil au matin lui versoit ses pavots;
Lorsqu'il entend des cris, une voix lamentable;
Il voit près de son lit un vieillard vénérable;
O Ciel! c'est Polémon, il ne peut respirer;
Il fait de vains efforts pour se plaindre & pleurer.
Mais ses larmes enfin coulent en abondance,
Et par des mots sans suite il sort de son silence.
Je suis vieux, je suis pauvre, & vous m'ôtez l'honneur,
Vous que nous respections, vous, un vil suborneur!
Et pour perdre ma fille, une fille si chere!
O si vous aviez vu les larmes de sa mere!
Damon, je vais hâter l'instant de ma moisson,
Et quitter pour jamais ce malheureux canton.
O Ferme, où mes travaux ont enrichi mon maître!
Jardins que j'ai plantés, arbres que j'ai vus naître!

Troupeaux que j'ai nourris ! recevez mes adieux ;
Ma fille, loin de vous, me fermera les yeux.
A ces mots, en pleurant, le vieillard se retire;
Damon le suit des yeux, les détourne, soupire,
Se trouve, en ce moment, le dernier des humains ;
Et le visage en pleurs appuyé sur ses mains,
Immobile, abattu, dans un calme terrible,
Fatigué de sentir, il paroît insensible.
Mais comment tout-à-coup sort-il de sa langueur ?
Quel nouveau sentiment est entré dans son cœur ?
Qui précipite ainsi sa démarche rapide ?
Pourquoi, dans quel dessein franchir ce mont aride,
Et descendre au vallon, où, pendant les beaux jours,
Lucas paît ses brebis, & chante ses amours ?
Lucas qui l'apperçoit s'épouvante à sa vue ;
Mais il voit sur son front la gaieté répandue ;
Damon lui prend la main, & Lucas étonné
Loin du vallon sauvage est d'abord entraîné.
Les voilà dans les champs que Polémon moissonne ;
Lucas est interdit & Polémon frissonne.
Lise qui voit de loin & Damon & Lucas,
En suivant son travail cache son embarras.
Sa mere dans ses mains sent trembler sa faucille ;
Et se place aussi-tôt à côté de sa fille.
Mais Damon les aborde : ô mon cher Polémon ;
Voyez dans ce berger le rival de Damon.
Lise brûle pour lui de l'amour le plus tendre ;
Il aime, il est aimé, qu'il soit donc votre gendre.
Lise, un berger sans bien n'est pas digne de vous :
Que Lucas soit donc riche, & qu'il soit votre époux.
Voyez sur ce côteau cette ferme nouvelle,
Cet herbage fécond qui s'étend autour d'elle,
Ces vergers, dont les fruits l'enrichiront un jour,
Et ce rang de noyers qui croissent à l'entour ;
Je les donne à Lucas. O vertueuse mere !
O sage Polémon ! si Lise vous est chere,
Il faut que dans deux jours ces amants soient unis ;
Qu'après vous mes fermiers, aujourd'hui mes amis ;

Contents de moi, de vous, & charmés l'un de l'autre;
Ils fassent à jamais leur bonheur & le vôtre.
Lise & l'heureux berger, la mere & Polémon,
Se regardoient l'un l'autre & regardoient Damon.
Lucas se précipite aux pieds de sa maîtresse,
Lise fait éclater sa joie & sa tendresse;
Les parents sont ravis, & Damon enchanté
Trouve dans tous les yeux le prix de sa bonté.
De nôces, de festins bientôt la douce image
Va porter la gaieté de village en village;
Et dès le lendemain, les cris & les chansons
Ont annoncé l'aurore & l'instant des moissons.
Il est donc arrivé ce moment d'abondance,
Où le travail des champs reçoit sa récompense.
De la riche Cérès les trésors vont s'ouvrir,
Et voici l'heureux jour où l'homme va jouir.
Déja des moissonneurs la troupe partagée
Attaque les sillons sur deux files rangée;
Un sentiment profond, pur & délicieux,
Regne dans tous les cœurs, brille dans tous les yeux.
Lise, auprès de Lucas plus ardente à l'ouvrage,
A bientôt devancé les filles du village;
Et nouveau laboureur dans ce noble métier,
Lucas aux yeux de Lise est fier de s'essayer.
Ici, Dolon sourit agacé par Thémire;
Là, Colin rit tout haut des bons mots qu'il va dire.
Polémon en secret ordonne aux moissonneurs
D'augmenter le tribut qu'on destine aux glaneurs.
Ces beaux jours ont banni l'envie & la misere;
Le pauvre donne au pauvre, & le riche est son frere.
Mais Lise & son amant ont vu naître le jour,
Où le ministre saint doit bénir leur amour;
Ils vont sanctifier la flamme la plus pure,
Et jurer de s'aimer sans craindre le parjure.
On leur dit les devoirs imposés aux époux,
Ils sont sûrs de les suivre, & de les aimer tous.
Eh! quel charme pour eux de s'entendre prescrire
Ces aimables vertus que l'amour leur inspire!

A peine ces amants par des vœux solemnels
Sont unis l'un à l'autre aux pieds de nos autels,
Que le sage Pasteur rappelle à l'assemblée
Ces dons multipliés dont le Ciel l'a comblée.
Grand Dieu! tu nous donnas les fruits & les moissons,
Et l'Amour & l'Hymen, les premiers de tes dons.
L'air, les feux & les eaux, à tes ordres dociles,
Ont rendu de concert nos campagnes fertiles.
Tu daignas féconder le travail de nos mains:
L'homme est cher à son Dieu; ce pere des humains
Nous admet les premiers à ces festins champêtres,
Où sa voix paternelle invite tous les êtres;
De sa vaste bonté tout ressent les effets;
Les bienfaits qu'il prodigue annoncent des bienfaits.
Jouir c'est l'honorer: jouissons, il l'ordonne;
Associons le pauvre aux trésors qu'il nous donne;
Et reprenons gaiement un travail vertueux,
Qui nous rendît toujours meilleurs & plus heureux.
Après des chants de joie & de reconnoissance,
Le peuple se recueille; & s'écoule en silence;
Il suit Lise & Lucas qui, se donnant la main,
Du logis paternel ont repris le chemin.
Un orme vénérable en protege l'entrée.
Polémon les attend sous son ombre sacrée:
Tous deux avec respect tombent à ses genoux;
Et lui levant les mains sur les jeunes époux,
L'œil humide de pleurs, d'une voix attendrie,
Bénit au nom du ciel, le saint nœud qui les lie.
Damon conduit la troupe au sallon du festin,
Placé dans un bocage, au fond de son jardin:
De convives pressés la table est entourée;
Chacun jette un regard sur la plaine dorée;
Et voit avec plaisir ses épis ramassés:
S'élever sur la plaine en gerbes entassés.
Le Ministre sacré, le Seigneur du village,
Imposoient à la joie, & la rendoient plus sage.
On lisoit dans les yeux une douce gaieté,
Un contentement pur, l'amour, la volupté.

Et dans ſon calme heureux la troupe recueillie
Jouiſſoit ſans tranſports, badinoit ſans folie.
Bacchus dont le nectar ranimoit les eſprits,
Ne fit point retentir le tumulte & les cris.
Mais du plaiſir d'aimer il augmenta les charmes;
Au bord de la paupiere on vit briller les larmes;
Et Damon tour à tour recevoit dans ſes bras
Polémon & ſa fille, & la mere & Lucas.
Environné, preſſé de ſes vaſſaux qu'il aime,
Il eſt content de tous, & ſur-tout de lui-même.



NOTES.

Page 35.

Tout se meut s'organise, & sent son existence.

Le commencement de l'Eté semble être le moment où la nature est dans sa plus grande force & dans sa perfection. Dans les plantes cependant la végétation est affoiblie, parce que la terre n'a plus la même humidité qu'elle avoit au Printemps; mais la végétation est prodigieuse dans les jeunes animaux, leur accroissement est sensible d'un jour à l'autre, du soir au matin. Dans les adultes, il y a moins de fermentation qu'il n'y en avoit au retour du soleil; nos liqueurs coulent dans leurs canaux avec plus de tranquillité; mais les muscles ont plus de souplesse, d'élasticité & de force. C'est le moment de l'année où l'homme jouit le plus de la santé.

36 Sans doute, elle a perdu de sa variété.

Il ne reste de verdure que celle des vergers, des vignes, des forêts, & ses nuances ne sont point tranchantes. Les prairies commencent à blanchir, les bleds à jaunir, & le nombre des couleurs diminue; la curiosité étoit très-agréablement occupée au Printemps par la multitude & la vivacité des couleurs, ainsi que par la variété des chants des oiseaux & par celle des odeurs; mais elle n'est pas également satisfaite pendant l'Eté.

Il y a des hommes dont l'ame n'a pas d'autre ressort que cet instinct de curiosité; les ames froides & foibles, les têtes vuides & frivoles occupent de mille manieres leurs oreilles & leurs yeux; c'est pour veiller à notre conservation, c'est pour éviter la douleur & trouver le plaisir que la curiosité nous fut donnée.

36 J'irai sur l'Apennin, sur ces monts élevés.

Ce n'est plus qu'en parcourant un grand espace que l'œil trouve de la variété, & la vue subite d'une grande étendue, comme de tout ce qui est grand & nouveau, nous cause dans les nerfs un ébranlement qui est suivi d'une forte tension; mais lorsque ce vaste espace est varié par des sites, des productions de différens genres, la sensation, qui n'est plus la même, s'affoibli, & les nerfs se relâchent; cet espace étendu ne jette point dans notre ame des idées de solitude, de privation, de danger, comme la vue de la mer; il n'y jette point des idées de destruction, de cahos, d'absence de vie, comme la vue des glacieres répandues sur les sommets des Alpes; alors l'admiration succede à notre étonnement: mais une admiration douce dans laquelle entrent l'amour, l'espérance & plusieurs sentimens qui la rendent délicieuse.

37 Et portoient dans mon cœur
Un plaisir noble & pur, le calme & le bonheur.

La force du soleil, la chaleur de ses rayons, ont épuré les liqueurs dans nos corps, facilité la circulation, & augmenté les esprits animaux;

ces particules ignées, ces particules végétales & vivantes qui circulent autour de nous, qui nous pénetrent & que nous respirons, nous ont donné plus de force; mais la chaleur qui continue détend les muscles, porte du relâchement dans le genre nerveux; & donne quelque tendance au repos; les inquiétudes vagues, la curiosité vive, l'activité sans objet diminuent; il leur succede un contentement doux & solide; on se trouve plus disposé aux réflexions, & l'on n'en est pas détourné, comme au Printemps, par une multitude de sensations nouvelles; ces réflexions ne sont point tristes, la santé dont on jouit, les biens dont on va jouir, la lumiere qui éclaire tous les objets, & qui ôte à la nuit même ses ténebres, tout dispose l'ame à une douce joie mais c'est sur-tout à l'impression de la chaleur que l'homme doit ce contentement, ce calme agréable dont il jouit.

La douleur, la crainte, la colere, les desirs violents, tous les sentimens, toutes les passions, qui sont des modes de la douleur, tendent les nerfs & les muscles. Le plaisir au contraire, la joie, l'espérance, la tendresse, l'amour du beau, tous les sentimens qui sont des modes du plaisir, relâchent modérément les nerfs & les muscles, &c.

La chaleur dans un corps bien constitué, & qui n'est point obligé à des efforts, donne aux nerfs & aux muscles le même relâchement modéré que le plaisir.

Après ces deux observations, j'en répéterai une que j'ai écrite ailleurs, (*Encyclop. Art.* MANIERES); il n'y a aucune affection de

l'ame qui n'agisse sur le corps: les peines les plaisirs, les desirs, la crainte, l'amour, l'aversion, quelque morale que soit leur cause, ont en nous des effets physiques qui se manifestent par des signes plus ou moins sensibles; toutes les passions se peignent sur le visage, lui donnent de l'expression, font ce qu'on appelle la physionomie, changent l'habitude du corps, donnent & ôtent la contenance, font faire certains gestes, certains mouvements; cela est d'une vérité qu'on ne conteste pas.

Mais ce qui est aussi vrai, quoiqu'on ne l'ait pas encore dit, c'est que les mouvements des muscles & des nerfs, qui sont d'ordinaire les effets d'une certaine passion, étant excités sans le secours de cette passion, en reproduisent en nous les sentimens.

Les effets de la musique sur nous sont une preuve sensible de cette vérité: l'impression des sons sur nos nerfs y excitent différents mouvements, dont plusieurs sont du genre des mouvements qu'y exciteroient une certaine passion; & bientôt si ces mouvements se succedent, si le Musicien continue de donner la même sorte d'ébranlement au genre nerveux, il fait passer dans l'ame telle ou telle passion, la joie, la tristesse, l'inquiétude, &c. Il s'ensuit de cette observation, dont tout homme doué de quelque délicatesse d'organe peut constater en soi la vérité, que si certaines passions donnent au corps certains mouvements, ces mouvements ramenent l'ame à ces passions.

La chaleur donnant aux nerfs & aux muscles le même relâchement modéré que le plai-

fir, fait éprouver à l'ame un état agréable, un bien-être qu'elle sent, & dont elle se rend compte; c'est alors que la simple existence est un bien, & qu'on pourroit se dire: Je suis bien, parce que je suis. C'est alors qu'à l'ombre des arbres, sur un gazon frais près des eaux qui temperent la chaleur sans empêcher de la sentir, l'esprit abandonné à la rêverie, le cœur content, les sens tranquilles, on jouit d'un repos délicieux & semblable à celui qui succede aux plus grands plaisirs.

17 Et même la raison m'invitoit à jouir.

Nos plaisirs dans le Printemps tiennent plus aux sensations, à l'imagination, aux illusions; ils sont plus dans l'Eté l'effet de la réflexion.

17 J'admirois tes bienfaits, divine agriculture.

Il y a des siecles que tout ce que la saine raison pouvoit dire à l'avantage de l'agriculture, a été dit; & on le répete trop aujourd'hui. Quand certaines vérités sont démontrées, il ne reste plus qu'à les faire sentir, & c'est ce que font les ouvrages d'imagination.

19 La compagne des mœurs, la médiocrité.

Ce vers & les deux ou trois qui suivent, sont ou imités ou traduits de M. Haller.

19 Et la paix de son cœur n'est jamais de l'ennui.

La plûpart des animaux & les hommes sont

destinés à se procurer leur subsistance par la chasse, ou par de certaines nourritures qu'ils ne trouvent pas facilement. Il faut pour se conserver qu'ils combattent, ou qu'ils fuient des ennemis ; il faut pour se perpétuer qu'ils suivent le sexe qui ne fuit pas, mais qui se fait suivre ; ils sont, enfin, constitués de maniere qu'une certaine mesure de mouvements leur est absolument nécessaire. Si les hommes sont dans un état où ils puissent aisément & sans peine trouver leurs aliments, assurer leur conservation, perpétuer leur espece, ils sentiront cette *unéasinesss*, dont parle Lock, une inquiétude vague, un besoin d'action. Ils seront comme ces serins que nous renfermons dans des cages, où ils ont leurs fémelles auprès d'eux, & des vivres en abondance, ils sautent continuellement d'un bâton à l'autre ; si vous leur ôtez ce mouvement, en les attachant par une petite chaîne, ils engraissent & meurent.

La nature nous ayant assez mal armés, soit pour prendre le gibier, soit pour repousser nos ennemis, nous ayant donné des enfants qu'il faut long-temps nourrir, conduire & défendre, nous a mis dans la nécessité d'inventer ; & jusqu'à un certain point, cet exercice est nécessaire à la santé. Le mot de Maître Guimond, *On meurt de bêtise*, renferme un grand sens. Il y a telles conditions où l'homme n'a pas plus à inventer qu'à courir, & où il n'est pas plus obligé au travail d'esprit qu'au mouvement. C'est, je crois, dans cette situation qu'on éprouve l'ennui. Ses effets sont terribles pour la santé & pour le bonheur. Les remedes qu'on cher-

che font la promenade, la vue des objets nouveaux, les plaisirs des arts, le jeu, les dissipations de la société; il y a une autre espece d'ennui, c'est cette langueur de l'ame qui succede aux passions qui ont cessé, aux goûts vifs qui se sont éteints: cet ennui est souvent incurable. Les habitans de la campagne par leur situation, leur fortune, leurs mœurs, &c. sont préservés de ces tristes affections de l'ame.

39 Le fermier ébloui de la clarté des cieux,
De leur voûte à la terre abaisse en vain les yeux.

In vain the sight dejected to the ground
Stoops for relief: thence hot ascending streams
And keen reflexion Pains.

Thomson.

40 Le coursier sans vigueur & la tête penchée,
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée.

Langue il corsier già si feroce, e l'erba
Che fu suo caro cibo, à shifo prende.

Le Tasse.

41 Son empire est douteux, son regne est d'un moment.

Short is d'oubtful empire of the night.

Thomson.

41 Que j'aimerois à voir ces flots d'un crystal pur,
Etendre dans leur chûte une nappe d'azur!

At first an azure sheet as prone it falls.

Thomson.

41 Sur des climats brûlants jetter l'humidité,
Et voiler le soleil d'un nuage argenté,

Dashed in a cloud of foam, it sends aloft
A hoary mist and forms a ceaseless shovs.

Thomson.

41 Sanctuaire où Dodone alloit chercher ses dieux.

Dans les forêts, l'obscurité, dont on ne voit point les bornes, & le silence qui fait sentir l'absence des êtres animés, inspirent une sorte de crainte qui devient facilement religieuse; presque tous les peuples ont placé dans les forêts quelques-unes des puissances invisibles qu'avoit créées leur imagination; mais s'ils ont souvent divinisé les chênes, les grands ormes, &c. ce n'est pas seulement un effet de la crainte.

L'homme sauvage sent qu'il se meut parce qu'il est animé, & il suppose animés tous les êtres dans lesquels il voit du mouvement; de-là les dieux des eaux, les puissances de l'air, les divinités des bois, &c. Dans un Poëme Anglois, intitulé l'*Hermite*, on fait descendre en Ecosse un habitant des Orcades, pays où il ne croît aucun arbre; l'Orcadien est fort étonné à la vue d'un grand poirier chargé de fruits, il l'admire, on lui fait goûter des fruits, il les trouve excellents; il s'éleve un vent qui agite les feuilles de l'arbre, l'Orcadien se prosterne devant lui & l'adore. Cette fiction est très-philosophique.

44 Je viens redemander au travail, à la terre,
Mes biens qu'ont dissipé ma folie & la guerre.

Un reste de préjugé gothique jette encore une sorte

sorte d'avilissement sur l'agriculture, & le métier de laboureur feroit encore rougir quelques descendants des Francs, des Normands, des anciens Barons, des Commis à la Barriere.

45 Eh bien ! ils sont heureux du plaisir d'être ensemble.

Dans tous les lieux, dans tous les temps où de fausses opinions, la rivalité & l'intérêt personnel ne divisent pas les hommes, ils ont du plaisir à se rencontrer, à vivre ensemble ; c'est ce sentiment que les Philosophes Anglois appellent instinct de bienveillance, & que nous nommons humanité. La bonté, la générosité sont les effets de ce sentiment, où plutôt ses modifications. Il y a un plaisir attaché à la bonté, à la générosité. Plaisir simple, indépendant de la réflexion & des retours sur soi-même ; sentiment vif & assez vif pour égarer & donner beaucoup d'illusions. J'ai vu des personnes de l'un & de l'autre sexe, maîtrisées par cet instinct de bienveillance, servir, & servir souvent avec plus de zele que de discernement & de justice, quiconque avoit besoin d'elles. J'en ai vu prendre les sentiments, épouser les intérêts des autres, entrer dans leur situation au point de perdre leurs propres sentiments, d'oublier leurs intérêts & leur situation. J'en ai vu se repentir d'avoir cédé à leur bonté, à leur générosité, & m'avouer qu'elles avoient été entraînées par une force irrésistible. Cette bienveillance, cette humanité tient plus au sentiment d'amour qu'elle n'est l'effet de la pitié, quoique la pitié lui donne une extrême activité.

46 La cigale a donné le signal des moissons,

Le Pere Vaniere, Œconomie rurale, dit :

Messores arguta vocat stridore cicada.

46 J'ai vu le Magistrat qui régit la Province.

Les beaux chemins sont un bien & un très-grand bien ; mais la corvée est un mal & un très-grand mal ; elle accable le malheureux ; elle lui fait sentir à l'excès le poids de la servitude ; elle l'oblige à donner à l'État, dont il ne tire ni secours ni protection, une partie de son travail qui est sa seule propriété. Ce travail ne pourroit-il pas lui être payé par les possesseurs des fonds ?

Ne pourroit-on pas tenter dans d'autres Généralités ce que vient d'exécuter un Intendant (*) connu par la supériorité de ses lumieres, & par son zele extrême pour le bien ? Ne pourroit-on pas employer les Troupes à la construction & la réparation des chemins, comme les Romains l'ont fait. Henri IV & Louis XIV leur ont fait construire des canaux.

47 Il succede à ce bruit un calme plein d'horreur
Et la terre en silence attend dans la terreur.

A boding silence reigns
Dread thro' the dun expanse.

Thomson.

(*) M. Turgot.

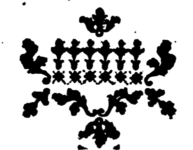
49 Sans ombre & sans limite, un ciel tranquille & pur
Y couronne les champs du plus brillant azur.

Th' interminable sky
Sublimer swells and o'er the world, expands
A purer azure.

Thomson.

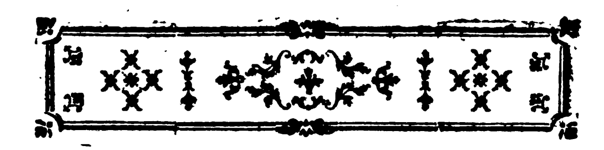
51 Jouir c'est l'honorer : jouissons, il l'ordonne.

On doit supposer que dans son prône, M. le Curé n'invite ses Paroissiens à jouir des biens qu'ils doivent à leur travail & à la nature, qu'autant que leurs jouissances ne seront point contraires à l'ordre, aux bonnes mœurs, à la justice, à leur santé, à leurs devoirs d'hommes, de citoyens, de cultivateurs. M. le Curé pense, comme Bernier, que « la privation » d'un plaisir innocent est un très-grand pé» ché. »



ARGUMENT.

Tableau général des présens de l'Automne, & des plaisirs qu'il promet. Invitation aux Magistrats & aux jeunes Ecoliers de se rendre à la campagne, & d'y passer le tems des vacances. Tableau du premier moment de l'Automne. Ses effets sur les animaux & sur l'homme. Les chasses. Vie heureuse d'un Gentilhomme de campagne. Second moment de l'Automne, & tableau de la Nature à ce moment; les Vendanges, les Vents, les Pluies, le commencement des Frimats. Les engrais des Terres, le dernier des travaux champêtres. Les engrais Anglois. Nécessité que le Gouvernement protege & soulage les Cultivateurs. Dernier moment de l'Automne; il attriste l'ame. Les vapeurs. Langueur de tous les êtres. Les Oiseaux se rassemblent. Leur départ. L'Homme se retire dans les Villes.



LES SAISONS.

L'AUTOMNE.

O Vous, qu'ont enrichis les trésors de Cérès,
Préparez-vous, Mortels, à de nouveaux bienfaits;
Redoublez vos présents, terre heureuse & féconde,
Récompensez encor la main qui vous seconde;
Et toi, riant Automne, accorde à nos desirs
Ce qu'on attend de toi, des biens & des plaisirs.
Il vient environné de paisibles nuages
Qui flottent dans les airs, sans former des orages;
Il voit, du haut des cieux, le pourpre des raisins,
Et l'ambre & l'incarnat des fruits de nos jardins:
De côteaux en côteaux la vendange annoncée
Réveille le tumulte & la joie insensée:
J'entends de loin les cris d'un peuple fortuné
Qui court, le thyrse en main, de pampres couronné.
Favoris de Bacchus, ministres de Pomones
Célebrez avec moi les bienfaits de l'Automne;
Quelles riches couleurs, quels fruits délicieux,
Ces champs & ces vergers présentent à vos yeux!
Voyez, par le zéphyr la pomme balancée
Echapper mollement à la branche affaissée;
Le poirier en buisson courbé sous son trésor,
Sur le gazon jauni rouler les globes d'or;
Et de ces lambris verds attachés au treillage,
La pêche succulente entraîner le branchage.
Les voilà donc ces fruits qu'ont annoncés les fleurs,
Et que l'Eté brûlant mûrit par ses chaleurs.

Jouissez, ô mortels, & par des cris de joie
Rendez graces au ciel des biens qu'il vous envoie;
Que la danse & les chants, les jeux & les amours,
Signalent à la fois les derniers des beaux jours.
Jouissez : mais déja la fanfare éclatante
Au peuple des forêts a porté l'épouvante;
Le cor fait retentir ses accens belliqueux;
Et Diane a donné le signal de ses jeux.
O qui peut, sans regret, s'enfermer dans les villes?
Malheureux, qui jamais n'habitez nos asyles,
Condamnés dès l'enfance à l'ombre des cités,
Laissez vos vains honneurs, vos tristes dignités;
Dérobez-vous aux soins, au luxe, à la mollesse;
Venez de ces moments partager l'alégresse;
Accourez, je voudrois rassembler dans les champs
Les mortels de tout âge, & ceux de tous les rangs.
Ministres de Thémis, ou plutôt ses victimes,
Vous voyez au barreau les malheurs & les crimes,
Et vous verrez ici la joie & les vertus.
Suspendez un moment vos travaux assidus;
Le repos vous attend à l'ombre de ces hêtres;
Venez vous occuper des récoltes champêtres;
Cueillir le raisin mûr au pampre des côteaux,
Ou du riche espalier dépouiller les rameaux.
Dès que l'astre du jour penché vers la Balance,
Arme d'un feu plus doux les rayons qu'il nous lance;
Quand l'Automne a fermé le temple de Thémis,
Mondor, loin du palais, suivi de ses amis,
Jouit de la campagne, & dans sa solitude,
De nos codes nombreux fait encor son étude;
Il voit d'injustes loix, qu'il faudroit abroger,
Des abus à punir, des formes à changer.
Il songe à réprimer la chicane intriguante
Qui dévore avec art la foiblesse indigente;
A défendre le pauvre au palais opprimé,
Par ce même pouvoir qu'il avoit reclamé.
Et vous de vos parents, jeune & chere espérance;
Vous à peine échappés aux périls de l'enfance,

Vous martyrs de l'école & de ses faux docteurs,
Quittez ces tristes bancs consacrés aux erreurs ;
Et venez dans nos champs, sans pédant & sans livre,
Connoître le plaisir, & commencer à vivre.
Ici, tout vous invite à des jeux innocens,
Ici, vous jouirez des plus beaux de vos ans ;
Venez y prendre part aux plaisirs de l'Automne,
Il calme, il rafraîchit l'air qui nous environne,
Il couvre de vapeurs le vaste firmament,
Et ce voile plombé reste sans mouvement.
Le soleil est caché, mais son disque invisible
Porte un jour tendre & doux sur le monde paisible.
L'homme respire enfin sous un ciel tempéré ;
Des feux d'un globe ardent il n'est plus dévoré ;
Il ne craint point encor les vents & la froidure ;
Et sans sentir les airs il parcourt la nature ;
Il y voit des trésors & la variété
Qui paroit le Printems, & qui manque à l'Eté.
De combien de couleurs l'Automne à son passage
Des vergers & des bois a semé le feuillage ?
Il laisse leur verdure aux cimes des ormeaux ;
De l'arbre de Pomone il dore les rameaux ;
L'arbre de Cérasonte aux gazons des prairies
Oppose l'incarnat de ses branches flétries.
Quel calme sur les eaux, dans les bois & les airs !
Quel silence étendu regne sur l'univers !
L'Alcion s'est fixé sur des roseaux tranquilles,
Ou raze, en se jouant, les ondes immobiles :
Le peuple des hameaux, des champs & des forêts ;
Moins ému, moins bruyant, semble jouir en paix.
Sa volupté moins vive est encor douce & pure ;
Moi, je partage ici la paix de la nature ;
Dans ces heureux vallons, sur ces riches côteaux ;
J'ai senti le plaisir, je jouis du repos.
Automne, ciel tranquille, agréables retraites,
Vous calmez de nos cœurs les ardeurs inquietes ;
Puisse à ce doux repos que je goûte aujourd'hui
Ne succéder jamais le tourment de l'ennui !

Ah ! nous étions heureux par la seule espérance ;
Puissions-nous l'être encore au sein de l'abondance !
L'homme a tout recueilli, n'a plus à desirer,
Et le cœur satisfait va cesser d'esperer.
Peut-être du soleil la lumiere affoiblie
Répandra moins ici l'action & la vie.
L'homme va moins sentir, & peut-être son cœur
Va-t-il de l'insolence éprouver la langueur.
Combattons-la du moins par un mâle exercice ;
A nos jeux, nos plaisirs, que le travail s'unisse ;
Opposons la fatigue à l'ennui du repos ;
Pénétrons les forêts, montons sur les côteaux ;
A leurs hôtes nombreux allons livrer la guerre.
Moi, nouveau Salmonée, armé de mon tonnerre,
Tantôt dans les taillis je vais au point du jour
Du lievre ou du chevreuil attendre le retour ;
Et tantôt parcourant les buissons des campagnes,
Je cherche la perdrix qu'appelloient ses compagnes.
Mon chien bondit, s'écarte, & suit avec ardeur
L'oiseau, dont les zéphyrs vont lui porter l'odeur ;
Il l'approche, il le voit ; transporté, mais docile
Il me regarde alors & demeure immobile ;
J'avance, l'oiseau part, le plomb que l'œil conduit
Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit ;
Il tourne, en expirant, sur ses ailes tremblantes,
Et le chaume est jonché de ses plumes sanglantes.
Souvent, quand le soleil dore le haut des monts,
Et que l'ombre allongée obscurcit les vallons ;
Je descends dans un pré, vers un golfe paisible
Qu'environne un ombrage au jour inaccessible ;
Là, je vois le Pêcheur, sur les flots ébranlés
Lancer d'un bras nerveux ses filets rassemblés ;
Ils couvrent d'un long cercle un peuple trop avide
Qu'attira vers la rive une amorce perfide ;
Les filets, en tombant, l'un de l'autre écartés
S'unissent lentement sous les flots argentés,
Ils ont enveloppé dans leurs grottes profondes,
Et ramenent vers moi les habitants des ondes.

Leur foule, en s'élançant de ces rets déploiés,
Frape le sable humide, & bondit à mes pieds.
Je les vois, je les compte, & vais dans mon asyle
Jouir de ma conquête, & d'un plaisir utile.
Cent fois, dans ma jeunesse, aux rives des ruisseaux,
J'ai semé les buissons d'innombrables résaux ;
Avec quel mouvement d'espérance & de joie,
Vers la fin d'un beau jour, j'allois chercher ma proie!
A présent même encor, sous les rameaux naissants,
De l'oiseau de la nuit j'imite les accents ;
Bientôt de la forêt j'entends la troupe ailée
S'avancer, voltiger, autour de ma feuillée ;
J'écoute, en palpitant, leur vol précipité ;
D'un transport vif & doux mon cœur est agité,
Quand je les vois tomber sur ces verges perfides
Qu'infecta de ses sucs l'arbrisseau des Druides.
O doux emploi des jours! agréables moments!...
Mais l'Automne offre encor d'autres amusements,
Des plaisirs, des succès qu'accompagne la gloire,
Où le courage & l'art menent à la victoire.
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs!
Et d'échos en échos roule dans les déserts?
La Discorde, Bellone, ou le Dieu de la guerre,
Par ces sons éclatants menacent-ils la terre?
De la vaste forêt l'espace en est rempli?
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli.
Au monarque des bois la guerre est déclarée ;
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,
Et des chiens dévorants en groupes dispersés,
De distance en distance autour de lui placés.
Là, le coursier fougueux, leve sa tête altiere ;
D'un œil impatient il parcourt la bruiere ;
Le chasseur fatigué de ses vains mouvements,
De la course tardive avance les moments,
Et sur les pas du cerf dont la terre est empreinte,
Il perce, au son du cor, le centre de l'enceinte.
Le timide animal s'épouvante & s'enfuit ;
Il voit dans chaque objet la mort qui le poursuit ;

Sa route ſur le ſable eſt à peine tracée,
Il devance, en courant, la vue & la penſée;
L'œil le ſuit & le cherche aux lieux qu'il a quittés.
Ses cruels ennemis par le cor excités
S'élevent ſur ſes pas au ſommet des montagnes,
Et ſur ſes pas encor fondent ſur les campagnes;
Effrayé des clameurs & des longs hurlements,
Sans ceſſe à ſon oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige ſa fuite:
Mais la troupe implacable ardente à ſa pourſuite
En ſaiſit mieux alors ſes eſprits vagabons;
Il écoute, il s'élance, il s'éleve par bonds;
Il voudroit ou confondre, ou dérober ſa trace,
Se détacher du ſable, & voler dans l'eſpace;
Il change plus ſouvent ſa route & ſes retours;
Dans le taillis obſcur il fait de longs détours;
Il revoit ces grands bois, théatre de ſa gloire,
Où jadis cent rivaux lui cédoient la victoire,
Où couvert de leur ſang, conſumé de deſirs,
Pour prix de ſon courage, il obtint les plaiſirs.
Il force un cerf plus jeune à courir dans la plaine
Pour préſenter ſa trace à la meute incertaine:
Mais le chaſſeur la guide & prévient ſon erreur;
Le cerf eſt abattu, tremblant, ſaiſi d'horreur,
Son armure l'accable, & ſa tête eſt penchée,
Sous ſon palais brûlant ſa langue eſt deſſéchée,
D'une ardente ſueur ſes flancs ſont arroſés,
Et d'eſprits agiſſants ſes nerfs ſont épuiſés;
Il s'arrête, il chancelle, il tombe, & les fanfares
Vont annoncer ſa chûte à ſes vainqueurs barbares.
Il entend de plus près des cris plus menaçants,
Il fait pour fuir encor des efforts impuiſſants,
Ses yeux appéſantis laiſſent tomber des larmes,
Il ſe leve en fureur, il ſe ſert de ſes armes;
L'excès du déſeſpoir le ſoutient un inſtant,
Et ſous l'acier funeſte il meurt en combattant:
Le chaſſeur en triomphe, & d'un œil plein de joie
A ſes pieds étendue il regarde ſa proie.

O vous, jeunes guerriers, noble sang des héros,
Venez fuir, dans nos bois, les dangers du repos;
Développez en vous la force & le courage;
Préludez aux combats dont nos jeux sont l'image;
Bravez la faim, la soif, l'inclémence des airs,
Combattez, foudroyez les tyrans des déserts:
Ils pourroient aux humains disputer la nature,
Et nos riches moissons deviendroient leur pâture;
Allez, par vos exploits, du champ qu'il a semé
Assurer la récolte au pauvre désarmé;
Lancez vos traits vengeurs sur ces monstres sauvages,
Dont le cultivateur éprouva les ravages;
Frappez ces loups cruels, de rage étincelants,
Emportants ces agneaux déchirés & sanglants;
Percez le sanglier qui court avant l'aurore
Renverser les sillons où le bled vient d'éclore;
Signalez par ces coups votre âge & vos loisirs,
Et servez la patrie en courant aux plaisirs.
N'imitez pas ces grands, ces nobles inutiles,
Qu'énervent la mollesse, & le luxe des villes;
Voyez-les s'avilir, & prétendre aux honneurs,
Esclaves des Phrinés dont ils ont pris les mœurs;
De frivoles devoirs, fatigués sans les suivre,
Accablez du soin d'être, & du travail de vivre.
O funeste loisir! ô poids affreux du tems!
Vous n'êtes point connus du citoyen des champs;
Il sçait du jour qui passe employer la durée;
A des devoirs aisés sa vie est consacrée;
Le repos n'est pour lui que le délassement;
La chasse ou le travail, les soins, le mouvement
Entretiennent en lui cette chaleur active
Que refuse l'Automne à la nature oisive.
Sans entraves, sans maître, & libre de choisir
Les moments du travail, du repos, du plaisir,
Il dispose à son gré tout le cours de sa vie.
Heureux! qui sans pouvoir au sein de sa patrie
N'impose qu'à lui seul d'en respecter les loix,
Et dérobant sa tête au fardeau des emplois,

Aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
Habite le donjon qu'habitoient ses ancêtres !
De l'amour des honneurs il n'est point dévoré,
Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré;
Aux vains dieux du public il laisse leurs statues,
Par l'envie & le tems si souvent abattues.
Pour juge il a son cœur, pour amis ses égaux,
La gloire ou l'intérêt n'en sont pas ses rivaux;
Il peut trouver au moins dans le cours de sa vie
Un cœur sans injustice, un ami sans envie.
Il ne s'égare point dans ces vastes projets
Qui tourmentent le cœur incertain du succès;
Il ne peut être en butte à ces revers funestes
Qui souvent de la vie empoisonnent les restes;
Elever ses troupeaux, embellir son jardin,
Plutôt que l'agrandir féconder son terrein,
Par sa seule industrie augmenter sa richesse,
Voilà tous les projets que forme sa sagesse;
Il ne veut qu'arriver au terme de ses jours,
Par un chemin facile, & qu'il suivra toujours.
La Chine & le Japon, l'aiguille & la peinture
N'ornent point ses lambris d'une vaine parure;
On y voit les portraits de ses sages aïeux;
Ils vécurent sans faste, il veut vivre comme eux;
Il regarde souvent ces images si cheres,
Qui parlent à son cœur des vertus de ses peres.
Peut-il avoir besoin que le luxe & les arts
De leur pompe frivole amusent ses regards?
N'a-t-il pas des ruisseaux, son verger, la prairie?
N'a-t-il pas des beautés que chaque instant varie?
L'opale & l'incarnat d'un matin radieux,
L'or, le pourpre, & l'azur du couchant nébuleux,
Où son œil cherche en vain la premiere nuance
De l'émail qui finit, de l'émail qui commence?
N'a-t-il pas des guerets par des bois terminés?
Un fleuve & des étangs de saules couronnés?
Il voit l'astre du jour y tracer son image,
Et l'habitant de l'air y marquer son passage.

Il a d'autres tableaux & plus intéressants ;
Il voit l'homme ingenu, ses plaisirs innocents ;
Le respect pour les Dieux, la vérité champêtre,
La douce égalité de l'esclave & du maître,
L'amour & l'amitié dans leur simplicité,
Le mêlange des mœurs & de la volupté.
Il voit le vrai bonheur, & le trouve en lui-même ;
Son cœur toujours content de l'épouse qu'il aime,
S'il a quelque chagrin, n'en peut être opprimé ;
Il oppose au destin le plaisir d'être aimé.
C'est aux champs que l'Hymen unit des cœurs sinceres,
Et n'est point profané par des feux adulteres ;
Là, l'époux accablé sous le fardeau des ans
Presse encor sa moitié dans ses bras languissants ;
Là, regnent la pudeur, la concorde, l'estime,
Et l'Amour entouré des vertus qu'il anime.
Eh ! quel plaisir encor pour ces époux heureux
D'élever dans leur sein les gages de leurs feux !
De voir à leur instinct succéder la pensée,
D'éclairer, de hâter leur raison commencée ;
De guider leurs penchants, d'épurer, de former
Ces cœurs que la nature instruit à les aimer !
L'épouse à ses enfants voit les traits de leur pere,
Et l'époux trouve en eux les charmes de leur mere.
Quelquefois entraîné dans leurs bras caressants
Il prend part, sans rougir, à leurs jeux innocents ;
La mere lui sourit, & le grouppe autour d'elle
La force d'épancher la pitié maternelle.
Avant que l'art de plaire eût remplacé les mœurs,
Quand l'utile & le grand conduisoient aux honneurs,
Vos aïeux, leur dit-on, au bien de la patrie
Immoloient leur repos, leur fortune & leur vie ;
Ils vivoient à la Cour, sans nuire, & sans flatter ;
Avant d'en obtenir, ils vouloient mériter ;
Sans s'abaisser alors à de vils artifices,
Ils nommoient des aïeux, & citoient des services.
On vante, en leur présence, un mortel généreux
Dont le cœur bienfaisant s'ouvrit aux malheureux ;

Le jeune enfant s'eſſaie aux vertus qu'il admire ;
Le pere s'applaudit des vertus qu'il inſpire.
Souvent, dans un ſallon propre & non faſtueux
Il admet à ſa table un ami vertueux ;
Son domaine a produit le feſtin qu'il ordonne,
Et ſans l'art de Comus le beſoin l'aſſaiſonne :
Le rapport des eſprits unit les conviés ;
L'épanchement des cœurs que l'eſtime a liés,
L'enjouement ſans folie, & l'amour ſans foibleſſe ;
De l'amour paternel la ſainte & douce ivreſſe,
Des ſerments de s'aimer que le cœur a dictés,
De ces ſobres feſtins voilà les voluptés.
O vous Lô mes amis, en qui j'ai vu renaître
Des mœurs de nos aïeux la majeſté champêtre,
Ch*** couple heureux, reſpectables époux,
J'ai chanté les vertus que j'admirois en vous.
Mais le ſombre horiſon ſe refuſe à l'aurore,
Et rend douteux long-tems le jour qui vient d'éclore.
Des nuages épais ſur les champs deſcendus
Entourent de la nuit les objets confondus ;
Immobiles ſur l'onde, & fixés ſur la plaine,
Ils dérobent l'eſpace à la vue incertaine ;
L'imprudent voyageur de ſa route égaré
Pourſuit, dans l'ombre humide, un ſentier ignoré.
L'aſtre du jour pâli répand des clartés ſombres,
Son diſque ſans rayons ſe montre dans les ombres ;
Ce voile nébuleux ajoute à ſa grandeur ;
Mais le ſoleil l'entrouvre, il reprend ſa ſplendeur ;
Il argente les cieux, dont les vapeurs légeres
Promenent ſur les champs leurs ombres paſſageres.
L'Aquilon les emporte au ſommet du Taurus,
Il en couvre l'Atlas, les Alpes, l'Immaüs ;
Sans ceſſe il entretient par des vapeurs nouvelles
De leurs ſommets glacés les neiges éternelles.
Fleuves majeſtueux, ce ſont-là vos berceaux,
Et l'urne intariſſable où vous puiſez les eaux.
Vous les verſez d'abord dans de ſombres vallées,
Vous frappez à grand bruit des rives déſolées...

Où le marbre ébranlé, se détachant des monts
Tombe, roule, & bondit dans vos flots vagabonds;
Plus paisibles enfin, dans une plaine immense
Vous portez la fraîcheur, la vie & l'abondance.
Des nuages légers, dans l'air moins élevés,
Vont heurter des côteaux les sommets cultivés;
Ils traversent le sable, & le limon fertile,
Ils percent les rochers, s'arrêtent sur l'argile;
Et s'échappant de l'autre où distilloient leurs eaux,
Ces vapeurs vont former les sources des ruisseaux;
Ils serpentent d'abord sur des plaines fécondes;
Ils vont confondre au loin leur murmure & leurs ondes,
S'ouvrir en s'unissant un plus vaste canal;
Et rouler sur l'arene un tranquille crystal.
Ainsi du sein des mers, une mer de nuages
S'exhale, se répand & part de leurs rivages;
Du liquide fécond pénetre l'univers,
Et par mille canaux retourne au sein des mers.
Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
L'azur qui la couronne, & l'astre qui l'éclaire,
Ces ombres, ces vapeurs, qui couvrent nos climats,
Préparent les Mortels au retour des frimats;
La nature, à grands pas, marche à sa décadence,
Et du feu qui l'anime, elle a senti l'absence.
Mais la feuille, en tombant du pampre dépouillé,
Découvre le raisin de rubis émaillé;
De l'ambre le plus pur la treille est colorée;
Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
Boisson digne des Dieux, jus brillant & vermeil,
Doux extrait de la seve, & des feux du soleil,
Source de nos plaisirs, délices de la terre,
Viens combattre l'ennui qui nous livre la guerre;
Dissipe notre esprit qui pensoit tristement,
Et donne-nous du moins le bonheur d'un moment.
Déja près de la vigne un grand peuple s'avance;
Il s'y déploie en ordre, & le travail commence;
Le vieillard que conduit l'espoir du vin nouveau
Arrive le premier au penchant du côteau;

Déja l'heureux Lindor & Lisette charmée
Tranchent au même sep la grappe parfumée ;
Ils chantent leurs amours, & le Dieu des raisins ;
Une troupe à ces chants répond des monts voisins ;
Le bruyant tambourin, le fifre & la trompette,
Font entendre des airs que le vallon répete.
Le rire, les concerts, les cris du vendangeur
Fixent sur le côteau, les regards du chasseur.
Mais le travail s'avance, & les grappes vermeilles
S'élevent en monceaux dans de vastes corbeilles ;
Colin, le corps penché sur ses genoux tremblants,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents ;
Une foule d'enfants autour de lui s'empresse,
Et l'annonce de loin par des cris d'alégresse.
Cependant le raisin sous la poutre est placé ;
Un jus brillant & pur dans la cuve est lancé ;
D'impatients buveurs y plongent la fougere,
Où monte en pétillant une mousse légere.
Mais je vois sur les monts tomber l'astre du jour ;
Le peuple vendangeur médite son retour :
Il arrive, ô Bacchus, en chantant tes louanges ;
Il danse autour du char qui porte les vendanges ;
Ce char est couronné de fleurs & de rameaux,
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
Les excès du plaisir, la joie immodérée,
Les chants, & les festins, terminent la soirée ;
Le rire à longs éclats est souvent répété,
Et le cri qui l'exprime ajoute à la gaieté ;
Bacchus a déchiré les voiles du mystere ;
Chacun d'eux au grand jour produit son caractere ;
Ils sont tous contents d'eux, du sort, & des humains ;
Là, des rivaux unis un verre arme les mains.
Tu suspends, ô Bacchus ! la haine & la vengeance,
Tu fais régner l'amour, tu répands l'indulgence.
Deux vieillards attendris se tiennent embrassés ;
Tout deux laissent tomber des mots embarrassés ;

Dans leurs yeux entr'ouverts brillent d'humides flammes ;
Ils font de vains efforts pour épancher leurs ames,
Et pleins des sentiments qu'ils voudroient exprimer,
Tous deux, en bégayant, se jurent de s'aimer.
Alain, jusqu'à ce jour, amant tendre & timide
Puise dans le nectar une audace intrépide ;
Alison qu'il poursuit lui résiste en fuyant ;
Elle hésite, s'arrête, & tombe en souriant.
Grégoire à Mathurine alloit porter son verre,
Sous ses pas incertains il sent trembler la terre ;
Il a vu les lambris & le toît s'ébranler ;
La table qu'il embrasse est prête à s'écrouler ;
Il tombe, il la renverse, & la cruche brisée
Se divise en éclats sur la terre arrosée.
On se leve en tumulte, on part, & les buveurs
Font retentir au loin leurs chants & leurs clameurs.
Ils n'ont point entendu le démon des tempêtes ;
Il vient de l'Occident ; il vole sur leurs têtes,
Il passe en rugissant de vallons en vallons ;
Tranquille en ce moment au bruit des Aquilons,
Le sage laboureur ne craint plus leurs ravages ;
Il a mis ses trésors à couvert des orages ;
Des gerbes de Cerès il chargea ses greniers ;
Les tonneaux de Bacchus vont remplir ses celliers ;
Il a fait plus : déja la glebe retournée
Cache sous le sillon l'espoir de l'autre année,
Et même sur les champs épuisés par leurs dons
Il a conduit l'engrais qui les rendra féconds.
Apprenez, ô Mortels, qu'un sol pauvre & stérile
Devient en un moment un sol riche & fertile,
Il est, il est un art de choisir les engrais,
Qu'au vertueux Towsend a révélé Cérès.
Triptoleme nouveau, je viens te rendre hommage,
Le bien qu'on fait au monde ajoute à mon partage ;
Ami du bienfaiteur, sans pouvoir l'imiter,
J'aspire à ses vertus, & j'aime à les chanter.

Dans les champs d'Albion, sur un sable infertile,
C'est toi qui le premier fis répandre l'argile,
Fécondas l'un par l'autre, & du mélange heureux
Vis naître les moissons sur un fonds sablonneux.
Au sol qu'une huile épaisse humecte, & rend solide
C'est toi qui le premier mêlas le sable aride,
Par ses angles tranchants le limon divisé,
Laissa sortir le bled du champ fertilisé.
C'est toi qui le premier instruisis ta patrie
A revêtir les monts des dons de la prairie;
A contraindre les champs depuis peu moissonnés,
D'offrir une herbe tendre aux troupeaux étonnés.
L'agriculteur Anglois, que l'Etat encourage,
Bientôt de tes leçons apprit à faire usage.
Dans de plus beaux climats, le peuple des hameaux,
Rendu stupide enfin, par l'excès de ses maux,
Ne sçait point par son art seconder la nature;
L'habitude & l'instinct dirigent sa culture.
Il n'invente jamais, il tremble d'imiter,
Pour cesser d'être pauvre il n'ose rien tenter,
Et traînant à regret sa vie infortunée,
Il pense qu'aux douleurs les Dieux l'ont condamnée.
Allez, peuples des champs, faire entendre vos voix,
Jusque dans cet asyle où résident vos Rois;
Allez au pied du trône exposer vos miseres;
Des enfants malheureux se plaignent à leurs peres.
Opprimés, diroit-il, dans tes vastes Etats,
O Roi! nous gémissons, nous ne murmurons pas:
Ton peuple est accablé sous un joug qu'il adore,
Et sçait dans ses malheurs que son Roi les ignore.
En traçant ces sillons qu'arrosent nos sueurs,
Nous aimons la patrie, & formons ses vengeurs;
Ils iront de leur sang t'acheter la victoire,
Et mourir inconnus pour augmenter ta gloire.
Citoyens oubliés, dans la poudre abattus,
Nous avons conservé le dépôt des vertus;
Et le ciel qui nous livre à l'horrible indigence,
Pour nous en consoler, nous laissa l'innocence.

Nos devoirs sont encor nos plaisirs les plus doux ;
Ces noms si saints, si chers, & de pere, & d'époux,
Ne sont point au hameau des titres, mais des chaînes ;
Hélas ! ces doux liens qui seuls charmoient nos peines,
Ne font plus aujourd'hui qu'augmenter nos douleurs ;
A nos tristes enfants nous léguons nos malheurs ;
Tourmentés de leur sort, fatigués de notre être,
Nous pleurons, auprès d'eux, de les avoir fait naître ;
On vient entre nos mains arracher les secours
Dont un soin paternel soutient leurs foibles jours ;
De l'humble agriculteur, sans force & sans défense ;
Des brigands effrenés dévorent la substance ;
Nous respectons la loi, victime des abus,
Avec joie, à l'Etat nous offrons nos tributs ;
Les cœurs des malheureux sont rarement avares :
Mais faut-il immoler a des monstres barbares
Le sang de nos enfants ? le prix de nos travaux ?
Faut-il seuls de l'État supporter les fardeaux ?
Ou loin des lieux chéris qu'ont habités nos peres,
Aller porter nos pleurs aux rives étrangeres.
Ah ! les Rois sont humains & veulent être aimés,
S'ils soupçonnoient les maux des peuples opprimés,
Ils sçauroient les venger des oppresseurs avides,
Et retrancher sans doute au nombre des subsides :
C'est alors qu'on verroit l'habitant des hameaux
Reprendre avec gaieté ses soins & ses travaux ;
L'instinct du laboureur deviendroit du génie ;
Il couvriroit de biens le sol de sa patrie ;
Et le pleuple des champs plus riche, & plus nombreux,
Rendroit heureux son Prince, en s'avouant heureux.
Hélas ! l'homme est forcé de se donner des chaînes ;
C'est un poids qu'il ajoute au fardeau de ses peines ;
Il est né pour souffrir ; mais peut-il aujourd'hui
Résister aux malheurs prêts à fondre sur lui ?
Le soleil retiré vers l'humide Amalthée,
Jette un dernier regard sur la terre attristée ;
Tout est changé pour nous ; ce théatre inconstant
Où l'homme passe un jour, & jouit un instant ;

Cette terre autrefois si belle & si fertile,
Devient en ce moment, triste, pauvre & stérile ;
Je ne les verrai plus, ces émaux éclatants,
La pompe de l'Eté, les graces du Printems,
Ces nuances du verd, des bois & des prairies,
Le pourpre des raisins, l'or des moissons mûries.
Les arbres ont perdu leurs derniers ornements ;
A travers leurs rameaux j'entends des sifflements.
Doux zéphyr, qui le soir caressois la verdure,
Quel son, quel triste bruit succéde à ton murmure ?
Les vents courbent les pins, les ormes, les cyprès ;
Ils semblent dans leur course entraîner les forêts ;
Les arbres ébranlés, de leurs cîmes penchées,
Font voler sur les champs les feuilles desséchées.
Les rayons du soleil, sans force & sans chaleur,
Ne percent plus des airs la sombre profondeur ;
Eole étend sur nous la nuit & les nuages ;
L'ombre succede à l'ombre, & l'orage aux orages ;
L'homme a perdu sa joie, & son activité ;
Les oiseaux sont sans voix, les troupeaux sans gaie-
té,
Ils ne reçoivent plus du Dieu de la lumiere
Ce feu qui fait sentir & vivre la matiere.
La campagne épuisée a livré ses présents,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes sens.
Dans ces jardins flétris, dans ces bois sans verdure,
Je sens à mes besoins échapper la nature.
Ce concert monotône & des eaux & des vents
Suspend, & ma pensée, & tous mes sentiments ;
Sur elle-même enfin mon ame se replie,
Et tombe par degrés dans la mélancolie ;
Dans ces champs que l'Automne a changés en déserts,
Dans ces prés sans troupeaux, dans ces bois sans con-
certs,
Je viens me rappeller des pertes plus sensibles ;
Je crois me retrouver à ces moments horribles,
Où j'ai vu mes amis que la faulx du trépas
Moissonnoit à mes yeux, ou frappoit dans mes bras.

De CH*** expirant je vois encor l'image,
Je le vois à ses maux opposer son courage;
Penser, sentir, aimer, au bord du monument,
Et jouir de la vie à son dernier moment.
Objet de mes regrets, ami fidele & tendre,
J'aime à porter mes pleurs en tribut à ta cendre;
Malheur à qui les Dieux accordent de longs jours!
Consumé de douleurs vers la fin de leur cours.
Il voit, dans le tombeau, ses amis disparoître,
Et les êtres qu'il aime arrachés à son être;
Il voit, autour de lui, tout périr, tout changer;
A la race nouvelle il se trouve étranger;
Et lorsqu'à ses regards la lumiere est ravie,
Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.
Cette idée est affreuse, & j'aime à m'y livrer;
Je cede avec plaisir au besoin de pleurer;
Sous un ciel ténébreux, loin du bruit & du monde;
Je cherche un aliment à ma douleur profonde:
Mais la même tristesse entre dans tous les cœurs:
Ceux-mêmes, de qui l'âge écarte les langueurs,
Ceux qu'amusent encor l'erreur & l'espérance,
Sentent moins le plaisir de leur douce existence.
La naïve Rosette & le jeune Lubin
S'aimoient, vivoient contents, sans soin du lendemain;
Tous deux, un soir d'Automne, au bord de la prairie
Où leurs brebis paissoient l'herbe humide & flétrie,
Ils entendoient rugir la voix des Aquilons,
Et les eaux des torrents gronder dans les vallons;
Ce bruit les attristoit; le berger, sa compagne
Portoient, en soupirant, les yeux sur la campagne.
Rosette tout-à-coup s'élança vers Lubin;
Son amant attendri la pressa sur son sein;
Au plaisir de s'aimer, tous ils se livrerent,
Et, sans se dire un mot, long-tems ils s'embrasserent:
Mais un trouble inconnu, de tristes sentiments
Jusque dans leurs plaisirs poursuivoient ces amants.
Tu vois, disoit Lubin, l'état de la Nature:
Il n'est plus de berceaux, ni de lits de verdure;

Les oiseaux des forêts ne chantent plus l'amour ;
On peut cesser d'aimer. O si toi-même un jour ! . . .
Ah ! Lubin, garde-toi de soupçonner Rosette ;
Rassure-la plutôt, son ame est inquiete ;
Je ne sçais quelle peur a saisi mes esprits,
Mais je crains ; ces vallons, ces bois, ces champs flétris,
Ce bruit sourd & lointain, ce ciel couvert d'orages,
Sont peut-être pour nous de funestes présages ;
Nous sommes menacés : oui, répondoit Lubin,
Nous ne nous rendrons plus sur ce côteau voisin ;
Nous vivrons au hameau ; mais, si tu m'es fidelle,
Je supporterai tout ; hélas, lui disoit-elle,
Je t'aimerai toujours, mais je te verrai moins ;
Et puis dans le village il est tant de témoins :
Nous ne serons plus seuls. Le couple aimable & tendre
S'apperçut que la nuit commençoit à descendre ;
Il reprend en rêvant, le chemin du hameau,
Et près de la forêt il rencontre un tombeau.
Ils s'arrêtent tous deux ; leur vue & leurs pensées
Sur ce lugubre objet restent long-tems fixées.
Tous deux, sans se parler, le corps sans mouvement,
Demeurent appuyés au fatal monument ;
Enfin, les yeux remplis des pleurs qu'ils vont répandre,
Ils jettent l'un à l'autre un regard triste & tendre ;
Et tous deux pénétrés de douleur & d'amour,
Jurent de s'adorer jusqu'à leur dernier jour.
Votre âge, heureux enfants, l'amour & son ivresse,
Vont bientôt de vos cœurs dissiper la tristesse :
Eh ! quelle est la douleur que ne pourroit charmer
Le bonheur d'être jeune, & le plaisir d'aimer ?
Mais quand on a passé le Printems de la vie,
Comment se dérober à la mélancolie,
Dans des champs dévastés par les vents en courroux ?
Au bruit des ouragans prêts à fondre sur nous ?
Quand tous les animaux tremblent dans leurs asyles,
Ou vont chercher au loin des climats plus tranquilles ?
Comment reprendre alors sa force & sa gaieté
Auprès de ses amis, au sein de la cité.

Voyez-vous ces oiseaux s'élancer des vallées ?
Les airs sont obscurcis par leurs troupes ailées;
Ils se sont rassemblés au retour des frimats;
Ils erroient dispersés, lorsque dans nos climats
Ils jouissoient en paix des dons de la nature;
Contents, ils vivoient seuls. La faim & la froidure,
La crainte & la douleur les ont unis entre eux,
A côté l'un de l'autre, ils sont moins malheureux;
C'est le sort des humains rassemblés dans les villes.
Partons, retirons-nous dans ces communs asyles.
C'est-là qu'un peuple aimable, au sein d'un doux loisir,
Sçait donner, en tout tems, & prendre du plaisir;
C'est-là que l'amitié soutient l'ame affoiblie,
Console ses langueurs, y rappelle la vie.
O divine amitié, j'implore ton secours:
Viens me faire oublier les charmes des beaux jours,
Ces paisibles hameaux, temples de l'innocence,
Ces jardins, ces vallons que j'aimai dès l'enfance;
Dissipes mes regrets dans tes doux entretiens;
Viens me rendre plus vif le sentiment des biens;
S'il en est que le ciel me refuse à moi-même,
J'en jouirai du moins dans les mortels que j'aime.
Je verrai les amis les plus chers à mon cœur;
OB** je verrai ta gloire & ton bonheur;
J'entendrai célébrer ta vertu bienfaisante,
Ton ame toujours pure & toujours indulgente,
Ta valeur, ta raison, ta noble fermeté,
Ton cœur ami de l'ordre, & juste avec bonté.
Je verrai la compagne à tes destins unie
Embellir ton bonheur, seconder ton génie;
Je verrai pour tous deux croître de jour en jour
Du public éclairé le respect & l'amour.
Vos succès, vos plaisirs, votre union charmante,
Ce spectacle si doux de la vertu contente,
Me tiendront lieu de tout, & sans les regretter
Je perdrai les plaisirs que l'Hiver va m'ôter.

NOTES.

Page 60.

Ce qu'on attend de toi, des biens & des plaisirs.

La fin de l'Eté & le commencement de l'Automne sont les moments où la nature dans nos climats donne le plus de jouissance au sens du goût, par le nombre & la variété des fruits & des légumes ; c'est le moment où l'homme ramasse les biens nécessaires à sa conservation, les bleds, les fruits, les vins ; c'est alors qu'il possede, & alors seulement la possession est une vraie jouissance ; le corps a conservé la vigueur qu'il a reçue du Printemps & de l'Eté. C'est le temps où le travail épuise le moins nos forces ; les muscles ne sont point relâchés par la chaleur, & pour jouir d'un repos agréable, il faut qu'il soit précédé par la fatigue.

70 Mondor, loin du palais, suivi de ses amis,
Jouit de sa campagne, & dans la solitude,
De nos codes nombreux fait encor son étude.

Dans la plus grande partie de l'Europe on a, comme dit Boileau, « Accablé l'équité » sous des monceaux d'Auteurs : » & de tous ces Auteurs, il n'y en a point qui ne soit respecté, cité, suivi, plus ou moins, quoiqu'il n'y en ait peut-être pas un seul (à en juger du moins par les plus célebres), qui assure les propriétés des citoyens, & la tranquillité de l'innocent : les loix & les formes sont à proportion

portion en aussi grand nombre, & se contredisent autant que les Commentateurs. La Jurisprudence est dans son enfance, même dans plusieurs Etats Républicains : en Angleterre, si le code criminel est un chef-d'œuvre d'équité d'humanité & de raison, les formes & les loix civiles sont sans nombre & les procès n'y finissent jamais. La réforme des Loix sera l'ouvrage des Jurisconsultes philosophes. Le Président de Montesquieu étoit capable de cette grande entreprise. Il auroit pu choisir dans le fatras énorme de nos Loix celles qu'il falloit conserver. Mais un Législateur moins éclairé qui se borneroit à diminuer le nombre des Loix, dût-il choisir mal, feroit encore un grand bien. Pourquoi le code de Louis XIV n'abroge-t-il par les Ordonnances de saint Louis ? Pourquoi cite-t-on les Capitulaires, tandis que nous avons sur les mêmes objets des Loix récentes ? Pourquoi les Magistrats permettent-ils qu'on leur cite des Loix étrangeres ? Pourquoi donnent-ils force de Loix à des usages, au recueil de leurs Arrêts ? Ces abus & d'autres rendent la justice arbitraire, & l'équité ne peut se soutenir au Barreau que par le grand sens, l'intégrité, le désintéressement de nos Magistrats, par leurs mœurs enfin qu'il ne faut pas corrompre. Le Président de Montesquieu respectoit beaucoup les formes ; il les regardoit comme une barriere qu'on opose dans une Monarchie au despotisme ; mais pouvoit-il respecter celles qui éternisent les procès, celles qui consument en frais les biens contestés, & enfin celles que l'innocent peut craindre à

71 Quittez ces tristes bancs consacrés aux erreurs.

Il faut que l'éducation de la Jeunesse soit dirigée par le Gouvernement. C'est à lui à décider des mœurs qu'on doit inspirer aux jeunes citoyens ; c'est à lui à veiller sur la maniere dont on les rend propres aux différens emplois auxquels ils sont destinés. Mais la plûpart des Gouvernements peuvent-ils être assez éclairés pour savoir précisément quelles mœurs, quel tour d'esprit, quel caractere conviennent à leur constitution présente ? peuvent-ils savoir quelles sortes d'éducation, d'instructions, aideront la nature à former tel génie ou tel talent ? Quelles misérables instructions ne feront pas donner à la jeunesse ceux qui pensent encore que les hommes ne doivent pas être éclairés ? Vous qui voulez abrutir les peres, ferez-vous des hommes de leurs enfants ? Vous qui corrompez l'âge présent, qu'elles vertus ferez-vous enseigner à sa postérité ?

Ce qui rend encore la bonne éducation jusqu'à présent impossible, c'est le peu de mérite de la plupart des Livres élémentaires. On n'en a point de bons sur les objets les plus importans, sur l'Agriculture, sur le Commerce, sur l'Economie domestique, sur ces Loix mêmes auxquelles les jeunes gens doivent obéir un jour. Que dis-je ? On n'a pas même encore un Livre qui donne les principes & les devoirs détaillés de cette morale qui doit être commune à tous les hommes. Les Livres élémentaires n'ont guere été faits que par des hommes médiocres, & il faudroit qu'ils fussent l'ouvra-

ge d'hommes ſupérieurs. Ce ſeroit aux Académies dirigées par les Gouvernements à travailler aux ouvrages néceſſaires à l'éducation de la Jeuneſſe.

71 Le ſoleil eſt caché, mais ſon diſque inviſible
Porte un jour tendre & doux ſur le monde paiſible.

Attempered ſuns ariſe
Sweet beamed, and ſhedding oft thro lucid clouds
A pleaſing calm.

Thomſon.

84 Ah! nous étions heureux par la ſeule eſpérance,
Puiſſions-nous l'être encor au ſein de l'abondance!

Le Soleil, dont les rayons s'affoibliſſent, ne donne plus le même mouvement aux eſprits & aux liqueurs qui circulent en nous, & nous perdons l'eſpérance qui donnoit de la vie à notre ame; nous ſentons moins notre exiſtence, & ce ſentiment ne s'affoiblit point ſans que nous éprouvions de la triſteſſe. C'eſt pour retrouver ce ſentiment vif de leur exiſtence; c'eſt pour ſe donner plus de vie, plutôt que pour flatter le ſens du goût, que les hommes ſe permettent les excès des liqueurs ſpiritueuſes; c'eſt pour ſe réveiller qu'on s'accoutume au Café, qui déplaît d'abord par ſon amertume; c'eſt pour s'animer que les Perſans, les Turcs & une partie des Indiens, prennent de l'Opium qui n'a aucune ſaveur; les Chinois les Japonois, & aujourd'hui la plûpart des peuples de l'Europe, font uſage du Thé qui agite. Les peuples des iſles Célebes ont une boiſſon déſagréable, mais qui les énivre, & ils en font un uſage immodé-

ré : les Sauvages aiment avec fureur, même la plus mauvaise eau-de-vie. On peut remarquer que le goût de ces liqueurs est rare dans la jeunesse, qui a des sensations vives & de l'activité. On peut remarquer encore que toutes ces liqueurs qui donnent plus de vie, donnent en même-temps de la gaieté.

72 A nos jeux, nos plaisirs, que le travail s'unisse.

Le travail, la fatigue font des modes de la douleur ; mais ils peuvent être accompagnés des sentiments les plus agréables ; le travail entretient le ressort des fibres, facilite les sécrétions, & prévient dans les muscles l'excès du relâchement, souvent suivi de convulsions & de mélancolie. Pour nous tirer de cet état, le travail seul ne suffit pas, il faut encore du plaisir.

73 D'un transport vif & doux mon cœur est agité,
Quand je les vois tomber sur ces verges perfides
Qu'infecta de ses sucs l'arbrisseau des Druides.

Il me paroît que la pipée n'amuse guere que dans la premiere jeunesse, & lorsqu'elle est la seule chasse qui puisse satisfaire cet amour de la proie que la nature donne à nos enfants, comme aux petits chats & aux jeunes tigres : dans un âge plus avancé, on devient trop sensible à la pitié pour qu'elle ne gâte point le plaisir de la pipée. Dans les autres chasses on ne touche point de la main le gibier qu'on blesse, on n'entend point de si près ses cris de douleur, on ne voit point de si près les convulsions de son

agonie. Or, la pitié agit sur nos organes, à proportion de la distance où nous sommes des animaux souffrants, à proportion que les signes de leurs douleurs sont plus ou moins sensibles; cela est si vrai qu'on n'éprouve guere de pitié pour les poissons, les insectes, &c. qui ne donnent que des signes peu sensibles de la douleur. C'est le cri, c'est la plainte, c'est la vue du sang qui nous font éprouver les tourments de la pitié. Quelquefois pour nous délivrer de ces tourments nous ôtons la vie à l'animal souffrant, lorsqu'il n'est pas de notre espece ou des especes que nous aimons; souvent nous nous éloignons de lui le plus vîte qu'il nous est possible, ou bien nous volons à son secours. Lorsque nous espérons le soulager, il nous inspire une sorte d'amour, un intérêt très-tendre, surtout s'il interrompt ses plaintes; car s'il continue les mêmes signes de douleur qui nous ont attirés auprès de lui, elles nous déchirent; nous prenons pour lui une sorte d'aversion. Alors les meilleurs des hommes mêlent aux consolations qu'ils donnent un peu de colere & d'humeur : j'ai fait ces observations sur les animaux comme sur notre espece : une chien blessé attendrit d'abord tous les chiens du voisinage qui viennent à lui & le caressent; s'il hurle trop fort & trop long-temps, ils l'étranglent.

73. Des plaisirs, des succès qu'accompagne la gloire,
Où le courage & l'art menent à la victoire.

Le plaisir que nous donne la chasse a plusieurs causes, mais la premiere est ce besoin de sentir

notre puissance, nos forces, notre intelligence, notre adresse, &c. Et c'est parce que la chasse du Cerf nous donne ce sentiment plus que toutes les autres, qu'elle est la premiere, & qu'elle peut même devenir l'objet d'une passion; mais le sentiment de notre puissance, c'est-à-dire de nos forces & de plusieurs qualités, nous étant moins donné par les autres chasses, quelle est donc la cause de ces transports, de ces palpitations qu'éprouvent presque tous les chasseurs à la vue de la premiere Perdrix qu'ils vont tirer. J'avoue que je crois voir dans l'amour de la chasse un de ces instincts inexplicables, ou du moins non expliqués, qui nous sont donnés par la nature.

74 Effrayé des clameurs & des longs hurlements,
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite.

Against the breeze he darts thad way the more
Tho leave the lessening murderous cry behind;
Deception short! &c.

Thomson.

74 Il revoit ces grands bois, théâtre de sa gloire, &c.

The glades mild opening tho the golden day,
Where, in kind contest, with his butting friends,
He wont to struggle, or his love enjoy.

Thomson.

81 Apprenez, ô mortels, qu'un sol pauvre & stérile
Devient, en un moment, un sol riche & fertile.

Gulliver explique au Roi de Lilliput les

principes des grands politiques de l'Europe. Si j'avois, lui répond ce Prince, un homme qui fit sortir deux épis d'un grain qui n'en produit qu'un, j'en ferois plus de cas que de tous vos politiques. Presque tous les Gouvernements de l'Europe pensent aujourd'hui comme le Roi de Lilliput, & le temps n'est pas loin où ils encourageront plus efficacement qu'ils ne font encore la science de l'Agriculture ; elle sera perfectionnée par la Chymie ; on entendra mieux l'économie champêtre sur laquelle on commence à écrire avec succès en Allemagne, en Suede & en Suisse ; on établira même des écoles de cette science. La jeunesse ira s'y instruire ; elle y prendra des connoissances utiles, au lieu des mots & des frivolités dont on surcharge sa mémoire.

82 Des enfants malheureux se plaignent à leurs peres.

La maniere dont les cultivateurs sont traités dans la plus grande partie de l'Europe, en Espagne, en Portugal, en Pologne, dans une partie de l'Allemagne, &c. doit intéresser au sort de ces malheureux les hommes de toutes les nations. En France on a souvent déploré le sort de nos Agriculteurs ; il s'en faut beaucoup qu'ils soient aussi à plaindre que ceux des pays que je viens de nommer, & cependant le Gouvernement s'occupe du soin de rendre leur état meilleur.

84 Je ne les verrai plus ces émaux éclatans, &c.

Les moments où l'homme commence à re-

gretter ce qu'il a perdu, ne ſont pas ſans plaiſir; on eſt bientôt dans cet état qu'on apelle la douce mélancolie. Nos nerfs ne ſont point comme les cordes d'un Claveſſin, dont le ſon ceſſe dès qu'on ne les touche plus. Ils ſont plutôt comme des cordes d'un Piano-forté, qui réſonne encore lorſqu'on a ceſſé d'en jouer. Nos nerfs conſervent quelque-temps la ſituation & l'action qu'un ſentiment quelconque leur avoit données, & ils reproduiſent ce ſentiment. De plus, dans les regrets nous nous formons une image des biens que nous avons perdus, & des plaiſirs qu'ils nous ont fait goûter. Cette image eſt preſque toujours accompagnée d'un ſentiment agréable. Voilà pourquoi il y a des chagrins dont on ne veut ni ſe conſoler ni ſe diſtraire. On aime ſes larmes, on eſt affligé & non malheureux.

85 Sous un ciel ténébreux, loin du bruit & du monde,
Je cherche un aliment à ma douleur profonde, &c.

Lorſque la terre a perdu ſa verdure, ſes couleurs vives, ſon éclat, & pour ainſi dire ſa propreté; lorſque la campagne ne préſente que du limon détrempé & des couleurs ſombres, l'homme perd les plaiſirs attachés à l'organe de la vue; lorſque la terre eſt dépouillée des moiſſons, des feuilles, des herbes, elle préſente une ſurface anguleuſe & inégale. Elle n'a plus ce certain poli, cet uni que les bleds, les herbes & les feuillages répandoient ſur les ſurfaces étendues; le ſens de la vue perd les plaiſirs qu'il doit à ſes rapports avec le ſens du tact.

Les

Les oiseaux ne chantent plus, & rien ne rappelle à l'homme la gaieté des autres êtres, qu'il partageoit ; il n'a plus ce plaisir qu'il devoit à la mélodie du chant des oiseaux ; il n'entend plus que le bruit des eaux, celui des vents, bruit monotone, continu & grave, qui lui donne une sensation forte, répétée & triste ; il a perdu les plaisirs du sens de l'ouïe.

La campagne n'a plus de parfums, on ne respire qu'une certaine odeur d'humidité, qui n'est point agréable, quand elle ne succede point à la sensation de la chaleur ; le sens de l'odorat a perdu ses plaisirs.

Le sens du tact est blessé par les impressions d'un air humide & froid, & il le seroit dans la campagne par le contact de tous les corps.

La campagne ne donne donc plus le plaisir aux sens ; les nerfs délicats qui les composent, se tendent en recevant des impressions désagréables, & ensuite se relâchent avec excès comme tous les muscles à qui les foibles rayons du Soleil ne donnent plus de ressort & d'activité. L'homme n'a plus ce plaisir que la vue d'un riche & beau pays donne à un cœur humain & sociable. Il voit son espece malheureuse comme lui-même ; l'obscurité qui augmente, des bruits qui le menacent, le disposent à la crainte : sa machine l'attriste, ce n'est plus le sentiment des regrets qu'il éprouve, c'est celui des privations. Il auroit besoin de nouveaux plaisirs, & s'ils lui manquent, il tombe dans l'abattement ; il se livre à un profond sentiment de sa foiblesse, au dégoût de tout & quelquefois de la vie. C'est vers la fin de Novembre &

au commencement de Décembre que les ſuicides ſont les plus communs.

87 C'eſt-là qu'un peuple aimable au ſein d'un doux loiſir,
Sçait donner en tout tems & prendre du plaiſir.

On pourroit dans les campagnes, auſſi-bien que dans les villes, oppoſer les plaiſirs de la ſociété à la triſteſſe qu'inſpire la nature. C'eſt ce que l'homme feroit dans des pays où il n'érigeroit point ſa triſteſſe en vertu, où il jouiroit de la liberté & de quelque aiſance. Si jamais il tombe dans la tête d'un honnête Deſpote, de s'occuper ſérieuſement du bonheur de ſes humbles eſclaves, les hommes; ſi ce bon Deſpote a quelquefois des vapeurs à la fin de l'Automne, & qu'il en conclue que cette ſaiſon inſpire la mélancolie, je ſuis perſuadé qu'il inſtituera des jeux pour égayer ce triſte moment de l'année, & que la fin de l'Automne deviendra dans les campagnes, comme dans les villes, le temps des aſſemblées, des fêtes, des feſtins & des mariages.

87 C'eſt-là que l'amitié ſoutient l'ame affoiblie,
Conſole ſes langueurs, &c.

C'eſt dans ce moment où nous avons perdu le ſentiment de nos forces, de notre puiſſance, &c. que nous avons beſoin des conſolations de l'amitié, des plaiſirs de la ſociété; & cependant c'eſt le temps où nous ſommes le moins ſociable.

L'homme mécontent de lui, de ſes forces, de ſon individu, de la nature, eſt porté à la

crainte, difpofé à l'envie, à la haine, à la colere, à la parfimonie, à la pareffe, à la dureté de cœur, &c.

L'homme, au contraire, qui a le fentiment de fes forces & l'efpérance du bien-être, eft difpofé à la joie, à l'amour de fes femblables, à la générofité, à l'activité, &c.

Mais le plaifir rend à l'homme le fentiment de fes forces, le contentement de lui-même; on eft fier du plaifir; les hommes vains s'en vantent, tous les hommes s'en eftiment.

Mais la trifteffe ôte à l'homme le fentiment de fes forces; elle humilie fouvent; on en a honte.

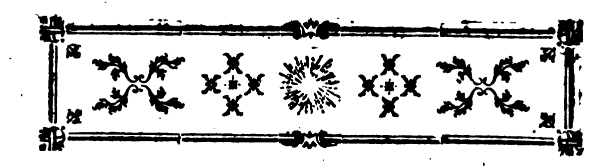
Il s'enfuit de là qu'interdire trop les plaifirs aux hommes, les leur rendre trop difficiles, les ramener au fentiment de leurs foibleffes, c'eft les rendre non-feulement malheureux, mais c'eft leur ôter les vertus fociales & les talents; c'eft les rendre pufillanimes, imbécilles & méchants; mais auffi c'eft les difpofer à la plus aveugle foumiffion.

J'aurois fubftitué le mot *d'orgueil*, à ces mots, fentiment de nos forces, de nos qualités, &c. mais dans notre langue le mot *d'orgueil* fe prend toujours en mauvaife part. Je n'ai pu me fervir du mot d'amour-propre, qui renferme une trop grande collection d'idées.



ARGUMENT.

TEMPÊTES & déluges qu'amene ordinairement le solstice d'Hiver. Sentiments de frayeur & de tristesse qu'inspire le désordre des Eléments. Réflexions sur l'ordre général de l'Univers. Gelée. Ses progrès. Neiges & Gelées. Triste état de la Nature; ses rigueurs pour l'homme. Il a reçu le génie de l'invention, qui ne peut être excité que par des besoins. Il doit aux rigueurs de la Nature l'état social. Naissance de la Société. Ses progrès. Les Arts & les Sciences naissent tous de quelque besoin. Les Beaux-Arts, l'élégance des mœurs naissent du besoin de plaire & de l'amour. Plaisirs que donne la société dans sa perfection. La plupart de ces plaisirs ne sont point nécessaires au bonheur même pendant l'Hiver. Tableau de la vie champêtre dans cette saison. La vie heureuse d'un grand Seigneur avancé en âge & retiré dans ses terres, où il excite l'industrie, & fait du bien.



LES SAISONS.

L'HIVER.

QUEL bruit s'est élevé des forêts ébranlées,
Du rivage des mers, & du fond des vallées?
Pourquoi ces sons affreux, ces longs rugissements;
Ce tumulte confus, ce choc des éléments?
O puissance féconde! ô nature immortelle!
Des Etres animés, mere tendre & cruelle!
Faut-il donc qu'aux faveurs dont tu les a comblés,
Succedent les fléaux dont ils sont accablés?
Le fougueux aquilon déchaîné sur nos têtes,
Sous un ciel sans clarté promene les tempêtes;
Il mugit dans les bois, & sur les monts deserts:
En tourbillon rapide il tourne sur les mers;
Il étend, il resserre, il fait fondre les nues;
Les champs ont disparu sous des mers inconnues;
Sur les eaux qui tomboient le ciel verse des eaux;
Les torrents sont pressés par des torrents nouveaux:
Ce fleuve qui s'élance & franchit la prairie,
Porte au penchant des monts son onde & sa furie;
Et des arbres tombés, des hameaux renversés,
Il roule dans son sein les débris dispersés.
Quel ravage effrayant des asyles champêtres!
Quel désordre étendu regne sur tous les êtres!
Le monde est menacé du retour du cahos,
Et l'humide élément vainqueur de ses rivaux;

Vainqueur du Dieu du jour, dans la nature entiere
Semble éteindre aujourd'hui la vie & la lumiere.
O terrible ouragan, suspendez vos fureurs.
O campagne, ô nature, ô théatre d'horreurs!
Quoi! d'un pere adoré l'univers est l'ouvrage,
Il chérit ses enfants, & voilà leur partage!
Le Soleil sans paroître avoit fini son tour,
Et la nuit succédoit aux ténébres du jour;
J'entendois les combats de Neptune & d'Eole;
J'étois seul, éloigné de l'ami qui console,
Et d'un peuple léger, qui du moins un moment,
Dissipe de nos maux le triste sentiment:
Je me trouvois alors dans ma retraite obscure
Abandonné de tous, en proie à la nature;
L'image des débris du monde dévasté,
D'un ciel tumultueux la sombre majesté,
Les ténebres, les vents, augmentoient ma tristesse;
Je cherchois un appui qui soutînt ma foiblesse,
Qui donnât quelque joie à mon cœur opprimé,
Et rendît l'espérance à ce monde alarmé;
A travers ce cahos, dans ce désordre extrême,
Mon cœur épouvanté cherchoit l'Etre suprême.
Cependant au milieu de ces grands mouvements
La nature imposa le calme aux éléments.
L'orage avoit tari le vaste sein des nues;
Déjà se divisoient leurs ondes suspendues;
Le globe de la nuit d'étoiles entouré,
Montoit sur l'horison, d'un jour pâle éclairé;
Les nuages légers fuyants dans l'air humide,
Sembloient entraîner tout dans leur ombre rapide:
On voyoit les forêts & les monts s'ébranler,
Et dans l'air incertain les astres osciller.
Ce bruit sourd qui précede & qui suit les orages,
Expiroit dans les bois & le long des rivages.
Je sentois se calmer le trouble de mon cœur;
Mon esprit s'élevoit au sein de son auteur;
Je suivois la nature en ses métamorphoses,
Et cherchois les rapports des effets & des causes;

Je vis, ou je crus voir l'ordre de l'univers.
Ces orages, disois-je, & ces tristes hivers,
Nos maux & nos plaisirs, nos travaux & nos fêtes,
Les frimats, les chaleurs, les beaux jours, les tempêtes
Sont dans l'ordre éternel l'un à l'autre enchaînés;
Ils naissent de leur cause aux jours déterminés,
Et par ces changements la sagesse infinie
Dans l'univers immense entretient l'harmonie.
Les vents qui sur ces mers tourmentoient ces vaisseaux,
Sur un rivage aride ont apporté les eaux;
Les esprits sulphureux, les sels, l'huile étérée,
Dispersés par ces vents de contrée en contrée,
Rajeunissent la terre, & vont rendre féconds
Ces champs couverts de chaume, usés par les moissons.
Hiver, cruel hiver! toi qui sembles détruire,
Tu rends à nos sillons la force de produire:
Tandis que sur ces bords tu répands les frimats,
Le globe des saisons va sur d'autres climats
Renouveller la vie, & varier l'année.
Soleil, marche, & poursuis ta carriere ordonnée;
Nous te verrons dans peu recommencer ton cours,
Et ramener encor la joie & les beaux jours;
Voulons-nous jouir seuls de ta clarté féconde,
Que doivent partager tous les peuples du monde?
C'est ainsi que d'un Dieu méditant les desseins,
J'admirois ce grand tout, ouvrage de ses mains,
Et j'apprenois du moins à subir sans murmure
Ces rigueurs d'un moment qu'a pour nous la nature.
Les airs étoient sereins; des soleils radieux
Semoient de leurs traits d'or le bleu sombre des cieux:
Mais Borée apporta ces frimats invisibles,
Ces atomes perçants, ces dards imperceptibles
Qui font sentir du froid la mortelle âpreté.
Ils couvrent les gazons d'un duvet argenté,
Ils délivrent les airs de la vapeur humide
Qui retombe en cryſtal sur le limon solide.
Je le sens au matin ce limon condensé,
Résister sous mes pas dans le chemin glacé;

Je vois l'aſtre du jour, dont la flamme rougeâtre
Eclate à l'orient ſur l'horiſon bleuâtre :
Il nous lance un moment quelques traits impuiſſants ;
Le ſouffle de Borée a pénétré mes ſens.
La nuit revient d'abord augmenter la froidure ;
Des chaînes de cryſtal vont charger la nature ;
Déja je n'entends plus la courſe des ruiſſeaux ;
La caſcade muette a ſuſpendu ſes eaux :
Le berger qui la voit au lever de l'aurore ,
L'obſerve en écoutant, & croit l'entendre encore.
Les glaçons réunis ſur les vaſtes étangs ,
Renferment ſous un mur leurs triſtes habitants.
Le fleuve eſt arrêté dans ſa courſe rapide ,
Il tente de briſer ſa ſurface ſolide ;
Contre ces fers nouveaux vainement mutiné ,
Sous le cryſtal vainqueur il roule empriſonné.
L'hiver , l'ombre & la mort étendent leur empire ;
Leur joug s'apéſantit ſur tout ce qui reſpire ;
Des nuages glacés ſuſpendus dans les airs ,
D'un voile épais & noir couvrent les champs déſerts ,
Et la voûte des cieux qui ſemble être abaiſſée ,
Dépoſe avec lenteur la vapeur condenſée.
Le fermier qui parcourt les guerets confondus ,
Au milieu de ſes champs ne les reconnoît plus.
Une vaſte blancheur , ſur le monde étendue ,
Eſt la ſeule couleur qu'il préſente à la vue ;
Ce voile univerſel dérobe à tous les yeux
Les ouvrages de l'homme , & les bienfaits des Dieux ;
Et c'eſt à ce moment que la terre engourdie
De l'élément du feu ne reçoit plus la vie.
Les végétaux mourants ſous la neige enfermés ,
N'offrent plus la pâture aux êtres animés.
J'ai vu de la forêt l'hôte le plus ſauvage
Courir de ſon aſyle au centre du village.
Innocents animaux , avez-vous oublié ,
Et les pieges mortels , & l'homme ſans pitié ?
Hélas ! l'homme ou la faim vont leur ôter la vie.
L'ours , au ſein des frimats de la libre Helvétie ,

S'instruit à triompher des horreurs des saisons :
Il marche d'un pas lent, hérissé de glaçons,
Où dans un antre obscur, fiérement impassible,
Il oppose au besoin son courage inflexible.
Les tyrans des forêts par la faim dévorés,
Impatients du meurtre & de sang altérés,
Quittent pendant la nuit les bois & les montagnes ;
Ils courent en fureur à travers les campagnes ;
Ils osent s'élancer sur l'homme épouvanté :
Ce Roi de l'univers, sa grace & sa fierté,
Ce front où de son rang la noblesse est empreinte,
Ne leur inspire plus le respect & la crainte.
Ces monstres affamés cherchent dans les tombeaux
Des ossements poudreux ou d'horribles lambeaux.
On entend quelquefois des cris lents & funebres,
Des hurlements affreux rouler dans les ténebres,
Et se mêler dans l'air aux tristes sifflements
Qui partent d'un vieux dôme ébranlé par les vents :
Ces funestes concerts que les monts réfléchissent
Semblent être l'écho des mânes qui gémissent.
Le lâche qui poursuit l'innocent opprimé,
L'ingrat qui blesse un cœur dont il étoit aimé,
Le perfide assassin, le monstre sanguinaire,
Qui plongea le couteau dans le sein de son frere,
Croit voir en ce moment les spectres des enfers,
Et leurs lugubres jeux couvrir les champs déserts :
Leurs longs gémissements, leurs clameurs lamentables
Retentissent dans l'ombre au fond des cœurs coupables.
Ah ! si l'ami des loix, le juste est sans remords,
S'il n'entend point les cris des démons ou des morts,
Il déplore, il ressent ces fléaux innombrables
Qu'accumule l'hiver sur nos jours misérables.
O toi, qui fis nos sens, toi qui formas nos cœurs,
Ou rends moi moins sensible, ou suspends tes rigueurs.
Dieu qui disposas tout, Dieu dont les mains fécondes
Ont tiré du néant les soleils & les mondes,
Ne pouvois-tu de l'homme écarter les douleurs ?
Glacé par les frimats, brûlé par les chaleurs,

Jetté par la nature à travers les orages,
Sur des bords ennemis, dans des déserts sauvages,
Abandonné sans force au choc des éléments,
Le martyr de ses sens, & de ses sentiments,
De chagrins en chagrins conduit par l'espérance,
Il passe dans les pleurs son moment d'existence,
Et se traîne accablé sous le poids de ses maux,
Sur un monde en ruine à travers les tombeaux.
O Pere des humains, ô Dieu de la nature,
Peut-être ces hivers, les ombres, la froidure,
Le calme triste & sombre ou le trouble des airs,
Cette uniformité, ce deuil de l'univers,
M'ont trop fait oublier les bontés de mon maître,
Et les plaisirs sans nombre attachés à mon être.
Talents, amour des arts, agréables instincts,
Palais, où le bon goût préside à nos festins,
Cercles brillants & gais, où la raison s'éclaire,
Où l'esprit s'embellit par le desir de plaire,
Doux besoin du plaisir, aimable volupté,
Sentiments animés par la société,
Tendres liens des cœurs, amitié sainte & pure,
Vous expiez assez les torts de la nature.
Aimons, vivons ensemble, adorons notre auteur;
Il a mis dans nos seins le génie inventeur,
Et de ce noble instinct l'activité féconde,
Asservit à nos vœux les airs, la terre & l'onde:
Mais ce génie enfin devoit être excité;
L'homme sans ses besoins n'eût jamais inventé.
Tourmenté par les vents, le froid, & les orages,
Un jour il assembla des joncs & des feuillages;
Les chênes recourbés s'unirent en berceaux,
Et la hutte parut sous son toît de roseaux.
Pour calmer de la faim la fureur effrenée,
Souvent il arrachoit une herbe empoisonnée;
Et pour ne craindre plus la faim ou les poisons,
Il planta les jardins, fit naître les moissons.

L'homme avant ces deux arts, errant à l'aventure ;
Alloit aux animaux disputer la pâture ;
Le lion furieux & le tigre affamé,
Triomphoient aisément d'un rival désarmé ;
Souvent il échappoit, mais couvert de morsures,
Il portoit en tremblant ses mains sur ses blessures ;
Il fuyoit au hasard ; ses cris longs & perçants
Remplissoient des forêts les antres gémissants ;
Les insectes de l'air, la ronce ensanglantée,
Aigrissoient les douleurs de la plaie irritée ;
Et bientôt épuisé, rampant avec effort,
D'un son de voix horrible il invoquoit la mort.
On vit alors la fronde en cercle balancée ;
La pierre inévitable aux monstres fut lancée ;
La massue écrasa les tyrans des forêts,
Et l'arc en s'étendant les perça de ses traits.
La rigueur des hivers, à l'homme encor sauvage,
Du feu tombé des cieux apprit à faire usage ;
Sans doute il vit un jour des cyprès embrasés,
La foudre serpentoit sur leurs rameaux brisés,
Et peut-être il craignit que le feu du tonnerre,
Augmenté par les vents, ne consumât la terre :
Il le vit dans son cours s'étendre & s'arrêter,
Il apprit à l'éteindre, à le ressusciter,
Il asservit enfin l'élément indocile,
Qui devint dans ses mains un instrument utile.
Aux rives de l'Alphée, aux antres de Lemnos,
L'homme en ruisseaux ardents fit couler les métaux.
De nouveaux instruments augmentoient sa puissance ;
Ajoutoient à sa force, à son intelligence ;
Bientôt l'acier tranchant, sous ses coups redoublés,
Fait tomber du Tmolus les ormes ébranlés ;
Les marbres divisés ont crié sous la scie ;
La bêche ouvre des champs la surface endurcie,
Et le coursier d'Enna, regrettant ses forêts,
Traîne le soc rampant à travers les guerets.
L'homme jouit alors des trésors de la terre ;
Il ne se borna plus au triste nécessaire,

Il se trouva des goûts & des besoins nouveaux;
Il fallut rapprocher les arts & les travaux ;
Des bords de l'océan, des forêts enflammées,
Sortirent les cités par les arts animées,
Et la voile, en cédant au mouvement des airs,
Emporta le vaisseau qui sillonna les mers;
L'homme bravant l'orage & les flots infideles,
Alla chercher au loin des voluptés nouvelles.
Jadis dans les forêts les sauvages humains
Souvent l'un contre l'autre avoient armé leurs mains;
Sur le sable rougi du sang de l'innocence,
Le sang étoit encor versé par la vengeance;
La crainte les soumit au frein sacré des loix;
On arma de faisceaux des Consuls ou des Rois;
Leur pouvoir eut long-tems des bornes salutaires;
Du bonheur des humains sages dépositaires,
Monarques bienfaisants, citoyens couronnés,
Ils inspiroient des mœurs aux peuples fortunés.
L'homme eut alors la paix, les vertus, l'abondance;
Mais à ses mœurs encor il manquoit l'élégance,
Il manquoit les beaux arts. Le plus vif des desirs,
Ce besoin qui conduit aux plus doux des plaisirs,
L'amour donna l'essor aux talents, au génie:
Il mesura le chant, fit naître l'harmonie;
L'homme, à peine arraché des antres & des bois,
Au son des instruments sçut marier sa voix;
L'art donné par l'amour servit à l'amour même,
Le chant des premiers airs exprima, je vous aime.
L'unisson de la voix, celui des instruments,
Portoit dans tous les nerfs de doux frémissements;
Remué par ces sons, s'agitant en cadence,
L'homme fut étonné de connoître la danse;
Elle animoit ses jeux, augmentoit sa gaieté,
Et disposoit encor l'ame à la volupté.
Mais il est d'autres arts que l'amour a fait naître:
Tendre Dibutadis, c'est lui qui fut ton maître,
Et dans ta main tremblante il plaça le crayon,
Qui traça sur un mur l'ombre de Polémon.

A peine des beaux arts on entrevit l'aurore,
L'homme en offrit l'hommage au ſexe qu'il adore ;
Ce ſexe en fut l'arbitre : Apollon enchanté
Fit recevoir les loix que dictoit la beauté :
On vit naître le goût, les graces, la décence ;
Dans les arts & les mœurs on connut l'élégance ;
D'un peuple délicat ſur le choix des plaiſirs,
Un luxe ingénieux amuſa les loiſirs ;
Le beſoin de jouir, de plaire & d'être aimable,
Répandit ſur la vie un charme inexprimable.
Voyez dans ces palais, au jour de cent flambeaux,
Dont les feux répétés tremblent dans les cryſtaux,
Vainqueur du ſombre hiver, à l'abri des tempêtes,
L'homme ordonner des jeux, & diſpoſer des fêtes.
Sur ſes riches lambris l'opulence & les arts
Semblent ſe diſputer de fixer vos regards ;
Ici, par les Vanlo la nature exprimée
Reſpire, penſe, agit ſur la toile animée,
Là, l'aiguille ſçavante égala les pinceaux ;
La volupté choiſit le ſujet des tableaux.
Mais le bal va s'ouvrir chez Hébé, chez Alcine :
L'or & l'émail des fleurs, les perles & l'hermine,
De la foule élégante ornent les vêtements ;
L'incarnat des rubis, le feu des diamants
Répandent un jour doux ſur les charmes des belles,
Et les yeux avertis vont ſe fixer ſur elles.
Le deſir de tout vaincre & l'eſpoir du ſuccès
Brillent modeſtement dans leurs yeux ſatisfaits.
Le feu de leurs regards s'anime avec la danſe,
L'amour ſans ſe montrer fait ſentir ſa préſence,
Et plein d'un ſentiment vif & délicieux,
Chacun ſent le plaiſir qu'il voit dans tous les yeux.
Ah ! ſi le ſombre hiver, l'excès de la froidure,
Les triſtes vents du nord, la mort de la nature,
Les ombres, la tempête & les champs déſolés
Agiſſoient trop encor ſur vos ſens accablés,
A ces impreſſions, à la mélancolie,
Oppoſez, s'il le faut, les jeux de la folie.

Opposez des excès, hâtez-vous de saisir
Un seul instant de joie, un moment de plaisir.
Entrez dans ces sallons où de bruyants Protées
Echangent en riant leurs formes empruntées,
Où la nuit, le tumulte & les masques trompeurs
Font naître à chaque instant d'agréables erreurs;
Là, le maintien décent, la froide retenue
N'imposent point la gêne à la joie ingénue;
Là, les sexes, les rangs, les âges confondus
Suivent en se jouant la Folie & Momus.
O doux amusement d'une aimable jeunesse!
Dans les jours de l'hiver vous charmiez ma tristesse,
Lorsque j'étois encor à la fleur de mes ans;
Mais aujourd'hui les arts, les Muses, les talents,
Dans le temps des frimats, des vents & des orages,
Me donnent des plaisirs aussi doux & plus sages.
Je veux que mes plaisirs m'inspirent des vertus,
J'entendrai Cornélie, Alvarès & Burrhus;
L'ame dans ces héros se choisit des modeles,
Et s'essaie avec eux à des vertus nouvelles;
Là, tous nos sentiments sont purs & généreux,
Là, mon cœur attendri s'attache aux malheureux:
Je voudrois m'élancer au secours de Zopire.
Que j'ai versé de pleurs sur la mort de Zaïre!
Mais ces pleurs étoient doux; le plaisir d'admirer
Autant que la pitié me forçoit à pleurer.
O spectacles divins! écoles respectables
Du véritable honneur, des vertus véritables!
Théatre, où pour instruire & les Grands & les Rois,
L'auguste vérité fait entendre sa voix,
Pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie?
Oui, d'aimables censeurs de l'humaine folie
Vont sur un autre scene amuser mon loisir,
Et déguiser encor leurs leçons en plaisir;
Ils nous ont délivrés des gothiques usages,
Des antiques travers, du vernis des vieux âges;
Ils corrigent en nous ces défauts, ces erreurs,
Qui pourroient altérer les charmes de nos mœurs.

Mais ne peut-on jouir sans songer à s'instruire ?
Les Muses, les Amours, unis pour me séduire,
M'enlevent à l'instant dans un monde enchanté,
Où tout vante, respire & peint la volupté.
Melpomene est ici plus tendre que terrible ;
C'est au plaisir d'aimer qu'elle me rend sensible.
Quels sons harmonieux ! quels tableaux ravissants !
Tous les arts à la fois séduisent tous mes sens ;
Les chants & les beaux vers ont charmé mon oreille ;
Mes regards sont conduits de merveille en merveille ;
Je descends de l'Olympe au bord des vastes mers ;
Je vois les champs de Mars, & la nuit des enfers ;
Je leur vois succéder de riants paysages,
Où de jeunes beautés dansent sous les ombrages ;
Leurs pas pleins de mollesse irritent mes desirs,
Leurs bras voluptueux m'invitent aux plaisirs ;
Ici, les spectateurs, ce choix d'un peuple aimable,
Sont encor à mes yeux un spectacle agréable.
C'est vous, sexe charmant, à qui ce peuple heureux
Doit ces jeux si brillants, ces théatres pompeux.
Lorsque le grand LOUIS suspendoit ses conquêtes,
Tous les arts concouroient à vous donner des fêtes ;
Les talents rassemblés célébroient dans sa cour
Ses victoires, ses goûts, vos charmes & l'amour.
Des mœurs & des plaisirs arbitres éclairées,
Vous avez en tout temps illustré nos contrées.
Vous changiez en héros nos stupides aïeux ;
C'étoit pour mériter un regard de vos yeux,
Qu'ils couroient ou défendre, ou venger l'innocence ;
Un mot de votre bouche étoit leur récompense.
Le vaillant Paladin vous consacroit son bras,
C'est vous qu'il invoquoit au milieu des combats ;
Il vous rendoit un culte, & ces honneurs suprêmes
Vous élevoient encor au dessus de vous-mêmes ;
Illustres par vos choix & non par vos rigueurs,
Vous cédiez noblement à de nobles vainqueurs.
Des amants respectés vous rendoient respectables ;
Vous faisiez plus pour eux, vous les rendiez aimables.

On vit la courtoisie habiter les châteaux;
L'esprit fut introduit dans les jeux des héros;
Apollon célébroit les guerriers & les belles;
Le Paladin chantoit & combattoit pour elles.
Régnez, sexe charmant, régnez sur l'univers;
C'est sur-tout au François à respecter vos fers;
Qu'il doive encor sa gloire au desir de vous plaire;
Conservez, ranimez son brillant caractere,
Cet amour pour son Prince & pour la liberté,
L'art d'embellir la vie & la société,
Et ce mêlange heureux de souplesse & d'audace,
De force & de gaieté, de grandeur & de grace.
Mais, quoi! pour triompher de l'ennui des hivers
Faut-il donc tous les arts, les bals & les concerts?
O! si je puis revoir mes campagnes chéries,
M'égarer un moment dans les plaines flétries,
Chercher dans les vallons la trace des beautés
Qu'ils offroient au Printems à mes yeux enchantés;
Me retrouver encor auprès de la nature,
Espérer les zéphyrs, & prévoir la verdure,
Mon cœur seroit content: là, malgré ces frimats
Qu'entassent les hivers sur nos sombres climats,
Je jouirois du moins des charmes de l'étude.
Heureux qui sans affaire & dans la solitude,
Sçait goûter tour-à-tour l'Arioste & Milton,
Et revient s'éclairer entre Locke & Newton!
Heureux qui sçait jouir, & qui cherche à connoître!
Muses, guides de l'homme, ornements de son être,
Vous qui lui découvrez d'utiles vérités,
Et le rendez sensible aux graces, aux beautés,
Muses, je vous aimai dès l'âge le plus tendre;
Je voulois tout sentir, tout peindre, tout apprendre.
Ciel, avec quel transport, quel plaisir vif & pur
J'appris à distinguer sur le céleste azur,
Ces globes dont Newton mesura la carriere,
Et que l'astre du jour dore de sa lumiere;
De ces brillants soleils qui couvrent de leurs feux
Des mondes ignorés suspendus autour d'eux,

Revenu

Revenu ſur la terre, à ce point inviſible,
Qui décrit dans l'eſpace un trait imperceptible;
J'obſervois les reſſorts, les mœurs des animaux;
Je ſçavois dans leur rang placer les végétaux;
J'étois ravi de voir, à travers un Méandre,
La ſeve en circulant s'élever & deſcendre;
J'appris pourquoi les mers, malgré la péſanteur,
Vont deux fois en un jour du Pôle à l'Equateur:
Je cherchois dans les airs les cauſes du tonnerre;
J'aurois voulu percer le centre de la terre,
Voir ſous la main du temps les marbres s'y former;
Et ſous les monts tremblants les métaux s'enflammer.
Mais c'eſt l'homme aujourd'hui que j'aſpire à connoître;
Je cherche à pénétrer les ſecrets de ſon être,
A retrouver en lui ces principes des mœurs
Qu'ont altérés le temps, nos loix & nos erreurs.
J'ouvre dans ce deſſein les faſtes de l'hiſtoire:
Ces monuments confus de miſere & de gloire
Me montrent des Etats l'un par l'autre abattus,
Le choc des nations, & trop peu de vertus;
Mais j'y vois les beaux arts & la philoſophie
Paſſer d'un peuple à l'autre & conſoler la vie.
Souvent les voyageurs m'entraînent ſur leurs pas;
J'erre avec Magellan de climats en climats,
Sur l'eſcadre d'Anſon je traverſe les ondes;
Je compare les loix & les mœurs des deux mondes.
J'aime à voir ces beaux lieux où les vents aliſés
Dépoſent la fraîcheur ſur les champs embraſés,
Où tout naît, tout mûrit, ſans art & ſans culture,
Où l'homme reçoit tout des mains de la nature;
Les arbres des forêts portent ſes aliments;
Le froid n'offenſe point ſon corps ſans vêtements;
La nuit dans un hamac qu'il ſuſpend au branchage,
Le jour errant ſans ſoins, ou couché ſous l'ombrage;
Il eſt triſte, indolent, ſans mœurs & ſans bonté:
Son ame s'endurcit dans ſa ſtupidité;
Nul beſoin n'éveillant ſa ſombre léthargie,
Ainſi que ſans lumiere elle eſt ſans énergie.

Je vole avec Bernier vers les portes du jour ;
Je passe de Bengale aux champs de Visapour ;
Je vois Agra, Delly, nourrir un peuple immense ;
Mais qu'opprime en tout tems une injuste puissance :
Là, d'un trône usurpé méprisables soutiens,
Défenseurs des tyrans contre les citoyens,
Les Nobles, les Omhras dépouillent leur patrie,
Qu'enrichissent en vain son sol & l'industrie.
Tel est le sort de l'Inde & de ces beaux climats
Où jamais les hivers n'ont porté les frimats ;
Un sol riche, un ciel pur, & l'or sont leur partage ;
Le nôtre est la raison, la force & le courage,
Les plaisirs de l'esprit, les arts, l'activité,
Et l'amour de la gloire & de la liberté.
Mais je suspens ma course à la voix de Virgile ;
Il s'avance appuyé sur le chantre d'Achille :
L'un sublime, touchant, naïf, impétueux,
L'autre sage, élégant, tendre & majestueux.
Je crois sentir en moi le feu qui les inspire,
Déja dans cette erreur j'allois prendre la lyre,
Lorsque j'entends la voix du vieillard de Teos ;
Le front paré de fleurs & de pampres nouveaux,
Il rit, verse du vin, & chante sa maîtresse ;
Il me fait partager sa joie & son ivresse.
Ovide me conduit sur l'Olympe vermeil,
Et je crois habiter le palais du Soleil.
Du séjour des frimats, du sein de l'ombre humide ;
Par le Tasse entraîné dans les jardins d'Armide,
Je m'y sens ranimé par de douces chaleurs,
J'y foule les gazons, j'y marche sur les fleurs,
Et du pinceau des arts l'imposture agréable
Donne à mes sens trompés un plaisir véritable.
Du plus grand de nos Rois le chantre harmonieux
Rempliroit seul mes jours d'instants délicieux ;
Vainqueur des deux rivaux qui regnoient sur la scène,
D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène ;
De la crédule histoire il montre les erreurs ;
Il peint de tous les temps les esprits & les mœurs,

Que n'a-t-il point tenté dans sa carriere immense ?
Lui seul réunit tout, la force & l'abondance,
Le goût, le sentiment, les graces, la gaieté ;
Le premier de son siecle, il l'eût encor été
Au siecle de Léon, d'Auguste & d'Alexandre.
Je ne puis plus, helas ! ni le voir, ni l'entendre ;
Perdu pour ses amis, il vit pour l'univers ;
Nous pleurons son absence en répétant ses vers ;
Je lui devrai du moins de vivre avec moi-même,
Et de nourrir en moi le goût des arts que j'aime ;
A ce grand homme encor je devrai mes plaisirs.
  Mais tandis que l'étude occupe mes loisirs,
Lorsque je goûte en paix mon bonheur solitaire,
Il le faut avouer, du stupide vulgaire
Les plaisirs de l'esprit sont encor ignorés :
Tout mortel est sensible, & peu sont éclairés.
  O vous, cultivateurs des campagnes fertiles,
Vous, qui sçaviez jouir de leurs beautés utiles,
Tant que les vents du Nord ont respecté nos champs ;
Vous, que rendoient heureux la nature & vos sens,
Comment remplacez-vous les doux parfums de Flore,
L'émail des gazons frais, les couleurs de l'aurore ?
Dites par quels secours, quels jeux & quels travaux
Vous combattez l'hiver & l'ennui du repos ?
Vous ne les craignez pas : vos jours toujours semblables,
Coulent dans des plaisirs simples, inaltérables ;
Votre esprit est tranquille, il sçait de mois en mois
Attendre la nature, en écouter la voix ;
Vos jours sont occupés ; la gerbe descendue
Sur l'argille applanie est déja répandue ;
Sous vos coups mésurés les épis écrasés
Laissent sortir le grain de ses liens brisés :
Bientôt dans la cité vous irez le conduire ;
Des nouvelles du temps vous pourrez vous instruire ;
Et le jour de la fête, aux pieds du grand ormeau,
Charmer de vos recits le peuple du hameau.
Vous pourrez apporter le ruban, la dentelle,
Dont se pare aux bons jours votre épouse fidelle,

Ou lui donner peut-être un corset chamarré,
Des beautés du canton tristement admiré.
Vous allez renverser sur leurs rameaux antiques
Les chênes dévoués à vos Dieux domestiques,
Vous délivrez un champ de grès embarrassé,
Ou l'entourez de pieux & d'un large fossé.
A ces jours si remplis succéde la soirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée;
Un facile travail, de doux amusements,
De la longue veillée abrégent les moments.
Tantôt la serpe en main vous divisez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui doit naître;
Tandis que votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
Dans l'osier avec art entrelaçant l'osier,
Précipite gaiement une chanson naïve,
Où traîne en gémissant la romance plaintive.
Tantôt sous votre toit vos voisins rassemblés,
Entourent vos foyers de cercles redoublés:
Là, préside un Nestor, l'oracle du village;
Il prédit au canton le beau temps & l'orage,
Et perçant l'avenir de saisons en saisons,
Il prévoit l'abondance, ou de tristes moissons;
Des astres, qu'il vous nomme, il connoît l'influence;
Et répand à son gré la crainte ou l'espérance.
Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,
Et fait de longs recits ou de guerre ou d'amour.
De l'antique férie on raconte une histoire;
L'orateur qui la croit, l'atteste & la fait croire.
Un spectre, dit l'un d'eux, paroît vers le grand bois;
Le jour de la tempête on entendit sa voix:
Un autre en fait d'abord une peinture effrayante,
Le crédule auditoire est saisi d'épouvante;
Le silence & la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.
Mais pendant ces recits la robuste jeunesse
Se livre sans contrainte à sa vive alégresse;
La musette champêtre & l'humble chalumeau
Ont rassemblé le soir les galants du hameau,

Et dans un vaste enclos, préparé pour la danse,
Ils viennent étaler leur rustique élégance ;
Leurs pas sont ralentis, ou pressés au hasard ;
Ils suivent sans cadence un instrument sans art,
Et tous, sans se piquer de grace ou de justesse,
Signalent à l'envi leur force & leur souplesse.
L'un chante un vaudeville ou plaisant ou malin,
Dont la troupe en riant répéte le refrein ;
L'autre célébre en vers la beauté du village ;
La muse & la bergere ont le même langage.
Dolon cueille un baiser sur les levres d'Iris,
Le baiser est donné, mais il paroît surpris ;
Au larcin de l'amant les témoins applaudissent,
Et de leurs longs éclats les voûtes retentissent.
Ah! le luxe & les arts, & les frivolités,
Rendent-ils plus heureux l'habitant des cités.
Tandis qu'au sombre hiver la nature est en proie,
Il regne aux champs encor une innocente joie.
Le bonheur de la vie est dans l'emploi du temps ;
Il faut des soins légers & des travaux constants,
Plus agir que penser, plus sentir que connoître ;
Tel est l'état heureux du citoyen champêtre.
O peuples des hameaux, que votre sort est doux !
Peut-être un seul mortel est plus heureux que vous.
Riche pour l'indigent, & pauvre pour lui-même,
Il répand le bonheur sur des vassaux qu'il aime :
Ses trésors sont le prix des travaux assidus ;
Son estime & son cœur sont le prix des vertus :
C'est Philémon, Baucis, un bon pere, un bon maître
Qu'il admet comme amis à sa table champêtre.
Le glaive de Thémis n'a point armé ses mains ;
Sans la pourpre & les lys il juge les humains ;
D'un canton qui l'adore il est souvent l'arbitre,
Le bon sens est son code, & la vertu son titre.
Auprès de ses foyers, asyles de la paix,
Aux rivaux irrités il dicte ses arrêts ;
Il les mene à sa table oublier leur querelle,
Et Bacchus scelle entre eux une paix éternelle.

J'ai vu cet homme heureux, si grand dans son bonheur;
J'ai vu ses plaisirs purs, le calme de son cœur,
De ses doux entretiens mon ame est ravie,
Ils traçoient à mes yeux le tableau de sa vie.
L'étude & les plaisirs, la guerre & les amours
Ont rempli, me dit-il, l'instant de mes beaux jours;
Mais dans ce temps d'erreurs, de folie & d'ivresse,
J'ai cherché mes devoirs. J'ai vu que la Noblesse
Invitée aux emplois, appellée aux honneurs,
Doit aux peuples son temps & l'exemple des mœurs.
J'ai passé dans les camps les moments de la guerre,
Et quand Louis vainqueur eut désarmé la terre,
Je fus utile encor dans un état nouveau;
Les agréables soins d'un Seigneur de château,
Les plaisirs d'une vie occupée & tranquille,
Me donnoient un bonheur plus pur & plus facile.
C'est aux champs que le cœur cultive ses vertus;
C'est aux champs, mon ami, qu'on peut, loin des abus,
De l'usage insensé, du fard, de l'imposture,
Etre ami de soi-même, amant de la nature.
J'étois content; mais seul dans cet heureux séjour,
Il manquoit à mon cœur les charmes de l'amour.
Je cherchai, je choisis une sage compagne,
Qui prit avec les goûts les mœurs de la campagne;
Nous élevions un fils pour l'Etat & pour nous;
J'avois tous les plaisirs d'un pere & d'un époux,
Et je les ai perdus dans ces jours de tristesse,
Où l'homme qui vieillit sent déja sa foiblesse,
Et cherche à s'appuyer sur des êtres chéris.
Mon ami, j'ai perdu mon épouse & mon fils;
De tout ce que j'aimois cette éternelle absence
Abattit mon courage, accabla ma constance;
Le jour sur leurs tombeaux j'allois verser des pleurs,
Et je veillois la nuit pour sentir mes douleurs.
Mes regrets m'étoient chers, mais mon ame affoiblie
Tomboit dans les langueurs de la mélancolie;
Je ne voyois plus rien à craindre, à desirer,
Et je perdois enfin la douceur de pleurer,

Un jour, où j'errois seul dans un vallon stérile,
Sous de sombres rochers, près d'une onde immobile,
J'entendis près de moi des accens douloureux ;
Je me trouvai sensible aux cris d'un malheureux,
Je courus à sa voix, ses plaintes redoublerent,
Je lui tendis les bras, & nos larmes coulerent ;
Sans connoître nos maux, nous mêlions nos douleurs,
Et je lui sçavois gré de me rendre des pleurs.
Hélas ! ce malheureux sans pain & sans ouvrage,
Se traînoit avec peine, & quittoit son village,
Où la faim consumoit son pere & ses enfants :
Je calmai sa douleur par de foibles présents.
Je lui promis d'abord un travail, un salaire,
Et j'allai consoler ses enfants & son pere.
Je sentis auprès d'eux mes regrets s'adoucir ;
Je reconnus en moi la trace du plaisir.
J'appris que mes fermiers en bruyere inutile
Avoient laissé changer un sol riche & fertile,
Tandis qu'ils refusoient d'admettre à leurs travaux
Le pauvre nourri d'herbe & vêtu de lambeaux :
Je voulus réveiller cette triste indolence,
Et rappeller ici l'industrie & l'aisance.
Charmé de mes desseins j'entrevis le bonheur,
Et déja le chagrin pesoit moins sur mon cœur.
Le pauvre féconda la terre abandonnée ;
Je payai son travail ; du prix de sa journée
Il meubla sa cabane, & vêtit ses enfants ;
Ils vivoient des moissons qui couronnoient mes champs.
Mais plus que mes bienfaits une loi salutaire
Rendit la vie au pauvre & des mains à la terre.
Il fut enfin permis aux peuples des hameaux
De vendre à l'étranger le fruit de leurs travaux.
Le fermier s'enrichit ; le commerce plus libre
Fit couler sur nos champs l'or du Tage & du Tibre ;
Et l'humble journalier au travail excité,
Mérita son salaire, & le vit augmenté.
Moi, je vis chaque instant croître mon opulence ;
Je pus laisser sans crainte agir ma bienfaisance ;

Les vieillards énervés & les foibles enfants,
Perdoient dans le repos une foule d'instants;
Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage;
C'est l'effet du travail en tout temps, à tout âge;
On vit dans mon château la veuve & l'orphelin
Ourdir & préparer & la laine & le lin.
Les vieillards par des soins, par des travaux faciles;
Pouvoient jouir encor du plaisir d'être utiles;
On paya les impôts sans se croire opprimé;
Tout fut riche & content, & le roi fut aimé.
O mon ami, l'amour, les sens & la jeunesse,
Des plaisirs les plus doux m'ont fait sentir l'ivresse;
Mais soulager le pauvre, inspirer la vertu,
Est un plaisir plus grand, qui m'étoit inconnu.
Ah! quand l'heureux fermier, l'innocente fermiere
Accourent pour me voir au seuil de leur chaumiere;
Lorsque j'ai rassemblé ce peuple agriculteur,
Qui veille, rit & chante, & me doit son bonheur;
Quand je me dis le soir, sous mon toit solitaire,
J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire,
Mon cœur s'épanouit; j'éprouve en ce moment
Une céleste joie, un saint ravissement,
Et ce plaisir divin souvent se renouvelle;
Le temps n'en détruit pas le souvenir fidele;
On en jouit toujours, & dans l'âge avancé
Le présent s'embellit des vertus du passé.
Du tems, vous le voyez, j'ai senti les outrages:
Déja mes yeux éteints sont chargés de nuages,
Mon corps est affaissé sous le fardeau des ans;
Mais sans glacer mon cœur, l'âge affoiblit mes sens;
J'embrasse avec ardeur les plaisirs qu'il me laisse;
De cœurs contents de moi j'entoure ma vieillesse;
Je m'occupe, je pense, & j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.
Ainsi dans tous les tems jouit le cœur du sage,
Et son dernier soleil brille encor sans nuage;
Ainsi le souverain des êtres & des tems
Réserve des plaisirs à nos derniers instants.

O Dieu ! par qui je suis, je sens, j'aime & je pense,
Reçois l'hommage pur de ma reconnoissance ;
Que nos voix, notre encens, s'élevent jusqu'à toi,
Qu'ils volent de la terre au trône de son Roi.
Du vuide, du cahos, des ténebres profondes,
Tu fis sortir le jour, l'harmonie & les mondes,
Et quand ta main puissante eut placé dans les cieux
Les globes éclairés, les soleils radieux,
Aux êtres animés tu donnas l'existence,
Pour épancher sur eux ta vaste bienfaisance :
Tu répandis la vie & la fécondité
Sur les mondes errants dans ton immensité,
Ta main sur leur surface étendit les campagnes,
Creusa le sein des eaux, éleva les montagnes,
Suspendit les vapeurs, fit murmurer les vents,
Sema les végétaux, & les êtres vivants.
Le tems suivi des jours, des saisons, des années,
Ramena tes faveurs, l'une à l'autre enchaînées,
Tu nous donnas la terre, & l'ordre d'en jouir ;
Tu nous donnas des sens, un cœur & le plaisir,
Et l'aimable vertu, cette intrépide amie,
Le guide, le soutien, le charme de la vie.
Grand Dieu ! c'est dans ces champs embellis par tes mains,
Que ta main paternelle appelle les humains ;
Ta bonté s'y déploie avec magnificence,
C'est-là que l'abondance amene l'abondance.
J'ai vécu, jeune encor, dans ces champs fortunés,
Là, j'ai vu les vrais biens qui nous sont destinés ;
Et philosophe heureux, homme content de l'être,
Je viens de ses présents rendre grace à mon maître.

L'

NOTES.

Page 102.

L'image des débris du monde dévasté,
D'un ciel tumultueux la sombre majesté,
Les ténebres, les vents, augmentoient ma tristesse.

Ces grands mouvements dans la nature, cette longue obscurité & ces bruits continus, donnent plutôt une impression de crainte que de tristesse ; mais comme cette crainte n'est pas excitée par des dangers imminents, elle est mêlée quelquefois d'une sorte de plaisir ; & quoiqu'elle soit du genre des sentiments pénibles, elle n'est pas une peine, sur-tout lorsqu'elle succede à la langueur de l'ame, à l'ennui.

Nous avons deux mobiles ; le desir de notre conservation, & celui du plaisir.

Mais le premier est plus fort & plus puissant que le second ; & même, la plupart de nos plaisirs tendent à notre conservation, & ne sont des plaisirs que parce qu'ils nous font sentir vivement notre existence.

Dans un état d'apathie ou de foiblesse, privés de desirs ou de forces, de passion ou de mouvements, nous existons peu, la vie semble nous échapper, l'ame paroît usée : cet état de langueur est pour nous le passage de l'être au néant ; & nous aimons à en sortir même par la douleur qui nous avertit fortement de la vie.

102 Mon cœur épouvanté cherchoit l'Etre suprême.

Les hommes des pays que maltraite la na-

ture, des pays sujets aux inondations, aux vents furieux, aux ouragans, aux tremblements de terre, &c. comme le Japon, le Mexique, l'Egypte, &c. ont toujours été disposés à la plus basse & souvent à la plus cruelle superstition : avant que les hommes s'élevent, dans la société perfectionnée, jusqu'à la connoissance du monde & de l'ordre général qui prouve un Dieu bon, ils ne voient que leurs maux particuliers ; & en conséquence ils imaginent un Dieu barbare qui se plaît au tourment des hommes. Ils ont inventé le systême des deux principes, & ils ont donné au bon ou au mauvais principe un pouvoir plus ou moins étendu, selon que leur vie étoit plus ou moins malheureuse.

Les êtres nuisibles & malfaisans sont plus communément des objets de culte, que les êtres bienfaisants ou utiles ; le Soleil même a rarement eu des autels dans les climats tempérés, où il ne paroît que pour embellir & féconder la nature ; il a été adoré & l'est encore sous la ligne, où il dévore les campagnes & les animaux.

194 Le souffle de Borée a pénétré mes sens.

Le sentiment du froid est un mode de la douleur ; il donne à nos nerfs une forte tension ; il les tient à-peu-près dans cet état où ils sont au moment qu'un objet extraordinaire jette quelque étonnement dans notre ame : on ne peut pas, quand on veut s'exprimer avec précision, donner à cet étonnement le nom de crainte ; l'ame n'est pas effrayée, elle est aver-

tie ; & en conséquence toute la machine se dispose à veiller à sa conservation. Cet état donne à l'ame une sorte d'impatience & d'inquiétude ; on se sent moins le goût, le besoin, les dispositions au plaisir, qu'aux passions qui naissent du désir de notre conservation ; on a le sentiment de ses forces, non pour jouir, mais pour se défendre. Le caractere a pris je ne sçais quoi d'austere & de dur. Henri III, selon M. de Thou, perdoit en Hiver sa mollesse & son penchant aux plaisirs ; il avoit alors l'esprit d'ordre, de réforme, de justice. Il y a plus d'un exemple du même genre.

Le froid resserre les extrêmités de toutes les fibres ; & le sang, qui circule moins facilement dans ces extrêmités, retourne en plus grande abondance vers le cœur : ces fibres raccourcies, & plus arrosées d'esprits & de sang dans l'étendue qui leur reste, ont plus de force & de ressort ; on a plus de vigueur, de courage, de confiance en soi-même.

Les nerfs, engourdis à leurs extrêmités portent au cerveau un moindre nombre de sensations ; ils y portent des sensations moins vives ; l'ame agit plus sur elle-même ; elle combine davantage les idées reçues : ses sentiments & ses pensées ont plus de suite & de profondeur : c'est peut-être le temps où l'esprit a plus de forces.

Quand le sentiment de nos forces est uni à une sorte de crainte, quand la crainte vient plutôt de l'idée qu'on est menacé, que du sentiment de sa propre foiblesse, l'ame est aisément disposée à la colere, à la vengeance, à

la haine, à ces crimes atroces dont l'homme foible ou heureux n'est jamais capable. Des grands crimes, dont l'Histoire fait mention, la plupart ont été commis dans le temps des fortes gelées; c'est une remarque du sçavant Abbé Dubos : des Magistrats, d'après les Registres des Parlements, ont fait la même observation.

104 Une vaste blancheur sur le monde étendue.

Si la lumiere nous donne une sensation agréable, parce qu'au grand jour il nous est plus facile de trouver le plaisir & de fuir la douleur; si l'obscurité nous donne une sensation triste, parce que dans l'ombre il nous est plus difficile de fuir la douleur & de trouver le plaisir, il s'ensuit que le blanc, qui renvoie beaucoup de lumiere, nous plaît d'abord, & que le noir, qui n'en renvoie point, fait un effet contraire; mais la couleur blanche étant trop continue, trop étendue, trop éclatante, comme dans la neige, nous déplaît, parce qu'elle fatigue l'organe; & de plus, la neige fait disparoître les dimensions, les variétés, &c.

104 J'ai vu de la forêt l'hôte le plus sauvage.

The fondless wilds
Pour forth their brown inhabitants. The hare
Tho timorous of heart and hard beset
By death in various forms, dark snares, and dogs
And more un pitiing man.

Thomson.

104 L'ours, au sein des frimats de la libre Helvétie.

There thro' the pining forest half absorpt,

Rough tenant of there shades, the shapeless bear
With dangling i-ce al horride, stalks forlorn
Slow pai'd, and souver as the storms encreasse.

. . . .

And, with stern patience, scorning weak complaint,
Hardens his heart against assailing want.

Thomson.

106 L'homme sans ses besoins n'eût jamais inventé.

L'homme, mal vêtu & mal armé par la nature, est frugivore, carnivore, ictiophage; il vit dans tous les climats; il est celui des animaux qui, par le nombre de ses besoins & par la variété des situations où il se trouve, a des rapports avec un plus grand nombre d'êtres; il doit donc être celui des animaux qui a le plus de sensations & d'idées; il a la faculté de conserver ses idées par les mots; il doit donc être celui des animaux qui a le plus de mémoire: la variété de ses besoins le force à combiner ses idées, à inventer; mais s'il est inventeur, il est encore plus imitateur, & le penchant à l'imitation est un des plus puissants qu'il ait reçu de la nature.

107 Souvent il échappoit, mais couvert de morsures, &c.

At quos effugium servârat, corpore adeso,
Posteriùs, tremulas super ulcera tetra tenentes
Palmas, horrificis accibant vocibus orcum;
Donicùm eos vitâ privârant vermina sæva
Expertes opis, ignaros quid vulnera vellent.

Lucrece.

108 Le chant des premiers airs exprima, je vous aime.

Le sentiment de l'amour est si délicieux,

même dans l'état sauvage, qu'il est sans doute celui dont l'homme a cherché d'abord à reproduire en lui les émotions douces & vives par le secours des arts.

109 On vit naître le goût, les graces, la décence.

Le sentiment de la pudeur accoutume les femmes à faire entendre plutôt qu'à dire; elle leur inspire la retenue; elle leur apprend à connoître les mesures, les bornes, la délicatesse, les bienséances. Dans les pays où les hommes vivent beaucoup avec les femmes, & les respectent, ils s'instruisent de ce qui peut blesser le beau sexe ou lui plaire, & dans leurs discours, dans leurs écrits, on voit quelque chose de cette retenue, de cette délicatesse, de ce sentiment fin des bienséances naturel aux femmes: là, le génie est sans rudesse, & s'il perd un peu de son énergie, il connoît la grace & il l'allie à la force: là, les méthodes sont faciles, la Philosophie a moins d'obscurité, & il y a du goût dans tous les ouvrages.

110 Je veux que mes plaisirs m'inspirent des vertus.

Nos bons Poëtes dramatiques ne perdent jamais de vue le grand but d'être utiles aux mœurs; & ils ont influé sur le caractere de la Nation plus qu'on ne le pense. Le Moraliste ne parle qu'à la raison, & le Poëte dramatique parle à l'imagination & au cœur: le Philosophe démontre la nécessité de la vertu, & le Poëte l'inspire. C'est au Théatre qu'on

apprend à l'aimer, parce qu'on la voit en action, & qu'on la voit aimable. Ce sont les Poëtes dramatiques qui répandent la seine Philosophie, les vérités d'usage; on entend leurs préceptes dans le moment où l'on est ému, & le sentiment les grave pour jamais. C'est par les Poëtes dramatiques que les maximes honnêtes, les sentiments généreux deviennent populaires; ils passent de bouche en bouche, parce qu'il y a du plaisir à répéter des vers harmonieux, qui expriment, avec précision, un sentiment fort ou tendre, ou un grand sens.

Théatre, où pour instruire & les grands & les Rois,
L'auguste vérité fait entendre sa voix.

J'ai souvent pensé qu'il étoit consolant pour une partie des Peuples de l'Europe, de voir ceux dont dépendent nos destinées, les Souverains & les Hommes en place, se plaire à un genre de Spectacle, où ils trouvent la satyre de leurs fautes, l'éloge de leurs vertus, les détails de leurs devoirs; à un genre de Spectacle qui est une véritable école de justice, de bienfaisance & de grandeur d'ame. Il est impossible que des hommes qui choisissent par goût un si noble amusement, ne conçoivent pas de l'horreur pour la tyrannie, & restent sans vertu.

Quelques Etats Républicains ont proscrit notre Théatre qui, disent-ils, inspire l'amour de la Monarchie, & ils ont raison; mais ce Théatre n'en doit être que plus cher aux François.

Ils corrigent en nous ces défauts, ces erreurs,
Qui pourroient altérer les charmes de nos mœurs.

Moliere est celui de tous les Philosophes qui a le mieux vu les défauts qui s'opposent à l'esprit de société, & il les a combattus par le ridicule ; il nous faudroit aujourd'hui un Poëte Philosophe qui combattit les défauts qui naissent de l'esprit de société : ce Poëte trouveroit une foule de caracteres qui n'étoient point connus du tems de Moliere. Il y a peu d'avares, mais il y a des hommes avides ; de plus, l'avidité a rendu les intrigants un caractere commun. Il y a peu de maris jaloux, mais il y a peu de maris ; les peres tyranniques sont rares, les peres indifférents ne le sont pas. On n'a plus les préjugés bourgeois, mais on ne connoît plus les douceurs de la vie simple & domestique. Le caractere des personnes qui se donnent des peines infinies pour obtenir, sans titre, ce qu'on appelle de la considération, seroit piquant au Théatre. Quoique Moliere & ses imitateurs aient peints les conditions, on peut les peindre encore, parce qu'elles n'ont pas le même esprit qu'elles avoient autrefois, & sur-tout celui qui leur convient. L'esprit de société, porté à l'excès, a donné trop de force & d'étendue aux égards ; on pourroit les opposer à l'amour de l'ordre & de la justice. Les Gens de Lettres ne sont plus pédants, mais il y a beaucoup de pédants chez les gens du monde : on pourroit peindre le voluptueux de mauvais goût, l'homme qui craint à l'excès le ridicule, le faux modeste, le défiant de ca-

ractere, le défiant par principes, le tracassier, le connoisseur, le bienfaisant par intérêt; les donneurs d'idées, l'homme de goût, l'homme d'un goût difficile, parce qu'il n'a pas de quoi sentir le beau, l'hypocrite d'humanité, les préventions, les prétentions, &c. &c. &c.

111 Tous les arts à la fois séduisent tous mes sens.

On dit qu'un Prince d'Asie proposa un prix pour celui de ses Sages qui inventeroit une maniere de faire jouir, à la fois, tous nos sens. Si Quinault avoit vécu de ce temps, il auroit eu le prix. Ce créateur de l'Opéra voulut nous faire sentir, dans le même moment, les plaisirs que peuvent donner la Poésie, l'Architecture, la Peinture, la Musique & la Danse.

N'allez pas chercher à ce Spectacle ces impressions puissantes, cette terreur sublime, cette pitié tendre que vous fait éprouver une belle Tragédie.

La perfection de l'Opéra consiste à vous donner une multitude de sentiments plutôt qu'un sentiment unique & profond; de l'étonnement, de l'intérêt, des impressions variées, l'admiration de plusieurs talents; voilà ce qu'il vous promet.

Quand les Décorations, la Musique, la Danse & le Poëme, concourroient parfaitement à faire sur vous une seule impression, elle seroit plus foible que celle qu'y feroit une belle Tragédie bien déclamée.

L'effet de l'un des arts nuiroit à l'effet de l'autre, & vous sentiriez trop continuement le défaut de vérité.

De ce que l'Opéra ne peut nous faire une impression forte & profonde, il s'ensuit qu'il nous ennuira, s'il ne nous fait que des impressions du même genre. Mais il nous charme par la multitude & par la variété des sentiments qu'il nous donne. Quand la bonne Musique y sera plus commune, il y aura peut-être des airs pathétiques qui nous feront verser des larmes, mais il y en aura peu; & en laissant le genre tel qu'il est, un grand nombre d'airs tendres, gais ou voluptueux, nous sauvera de l'ennui. L'Opéra me paroît une belle fête, & telle qu'aucune autre Nation n'en peut donner: c'est l'amusement d'un peuple riche, éclairé, sensible, & ami des voluptés de bon goût. Laissez à ce spectacle la féerie, la mythologie, le merveilleux; que ce merveilleux ne soit pas, comme en Italie, dans les événements & les caracteres; qu'il tienne à des êtres fantastiques & de convention, il ne nous révoltera pas. Nous avons un Spectacle pour la raison & pour le cœur, conservons celui qui n'est fait que pour l'imagination & pour les sens.

On doit cependant exiger que ses Poëmes soient intéressants, la sensibilité qu'ils auront excitée se répandra sur toutes les parties de l'Opéra; le spectateur, attendri par le Poëme, sentira plus vivement les effets de la Musique & de la Danse; tel air, pauvre & sans caractere, nous a touché dans Atys ou dans Castor, qu'on n'auroit pas écouté si ces Poëmes avoient été froids.

111 Ici, les ſpectateurs, ce choix d'un peuple aimable,
Sont encor à mes yeux un ſpectacle agréable.

Le coupable, que la préſence des hommes fait rougir ; le fanatique, l'homme devenu inſenſible pour n'avoir pas exercé ſon cœur aux ſentiments honnêtes ; le malheureux, qui a éprouvé d'extrêmes injuſtices, ſont les ſeuls qui puiſſent voir ſans plaiſir les hommes raſſemblés pour avoir du plaiſir ; les ſecours, les ſervices, les amuſements que l'homme attend de l'homme, lui rendent ſon eſpece agréable & chere. Chez un peuple riche, où regne le goût de la parure & un luxe élégant, le mélange des couleurs douces & brillantes, répandu ſur les vêtements d'une foule nombreuſe, plaît beaucoup au ſens de la vue : ce plaiſir ſe mêle au ſentiment de pluſieurs autres plaiſirs, & il faut le compter pour quelque choſe.

113 Je compare les loix & les mœurs des deux mondes.

Je voudrois faire une queſtion. La découverte de l'Amérique & celle du paſſage aux Indes par le Cap de Bonne-Eſpérance, ont-elles ſervi au bonheur de l'eſpece humaine ? Il faut d'abord interroger un Américain ; mais dans quelle contrée irai-je le prendre ?

Si je choiſis un Péruvien, il me fera le parallele de la tyrannie de ſes maîtres modernes & de ce gouvernement ſublime, ſous lequel on ne connoiſſoit ni l'eſprit de propriété, ni le menſonge, dont la bienveillance & l'eſprit de

communauté étoient les ressorts, & dont on voit une foible image au Paraguay.

Si je parle à un Mexicain, il me dira, que tout est à-peu-près égal entre le gouvernement des Empereurs & des Vice-Rois; que ses ancêtres étoient tyrannisés par les Prêtres de Villiputzi, qu'il l'est lui par son Evêque, des Moines & son Curé.

Si je m'adresse à un habitant de la presqu'isle de Panama; au lieu de me répondre, il versera des larmes en se rappellant le bonheur des anciens Tlascalteques, & en me montrant ses fers.

Si je veux m'éclaircir dans quelqu'une des Antilles, & si j'y cherche quelque rejetton de cette race si douce, si bienfaisante & si heureuse qui habitoit ces isles; je n'en trouve plus : les restes de cette race ont été mis en pieces sur les étaux des Bouchers, pour servir de nourriture aux chiens de leurs Conquérants.

Si je passe des Antilles dans l'Amérique Septentrionale, j'y trouve quelques Peuplades de Sauvages, que nos guerres & nos eaux-de-vie détruisent de jour en jour : je quitte ce continent, où nous empoisonnons ceux que nous n'avons pu vaincre ou corrompre.

Je fais voile pour la côte d'Afrique, & je la parcours depuis les Canaries jusqu'au Cap de Bonne-Espérance; à la faveur du Zaïre, du Senégal, de la Gambra, j'entre dans l'intérieur de ce beau pays, je trouve par-tout la guerre; je vois les plus doux des hommes, & qui n'ont rien à se disputer dans une contrée

où la terre prodigue tout, je les vois occupés à se nuire, à se massacrer & à se faire esclaves. J'apprends que les Negres vivoient autrefois en paix, mais que les Anglois, les François, les Portugais, avec un art infernal, sement & entretiennent la division parmi ces peuples qui leur vendent leurs prisonniers de guerre. Or, je sais comment ces prisonniers sont traités dans nos isles à sucre, & dans les colonies des Portugais & des Espagnols.

Je double le Cap, & je trouve quelques Portugais énervés de mollesse, qui me parlent des prodiges qu'ont fait leurs ancêtres : ces prodiges sont la destruction des peuples & la dévastation des plus belles contrées, depuis la Gaffrerie jusqu'à la Mer rouge.

Je vais à la côte d'Yemen, je vois que les Arabes y sont encore libres, puissants, riches, polis & heureux ; mais j'apprends que ce n'est pas la faute des Européens qui ont souvent tenté de les détruire.

Je me promene ensuite sur les côtes de Malabar, de Coromandel & d'Orixa ; j'entre dans le Gange ; je visite les Malais, Siame, les isles de la Sonde, les Moluques, les Philippines, &c. je trouve par-tout des traces de nos cruautés & de nos perfidies. Les Arabes nous avoient prévenus dans ces contrées, & les peuples de l'Orient, qui avoient perdu depuis long-temps leurs loix & leurs mœurs, ne sont pas aussi intéressants que les Péruviens & des Tlascaltéques. Plusieurs de ces Peuples étoient méchants, j'en conviens ; mais je dis, avec le Marquis de Vauvenargue, « on n'a pas le droit de rendre

» malheureux ceux qu'on ne peut pas rendre » bons : » & je pars pour le Japon & pour la Chine.

Je demande aux Japonois & aux Chinois quels avantages ils ont tiré de leur commerce avec nous.

Les premiers me répondent qu'il en a coûté la vie à quatre ou cinq cent mille d'entr'eux, pour avoir fait connoissance avec les Jésuites.

Les Chinois me disent que nous méritons le nom de *demi-diables*, qu'ils nous ont donné ; que nous n'entendons rien à l'Agriculture, à la Police, à la Morale ; & que s'ils n'avoient pas pris la sage précaution de nous arrêter sur leurs frontieres, nous aurions corrompu leurs peuples, & bouleversé leur empire.

Après m'être assuré que la découverte de l'Amérique & celle du passage aux Indes, ont été funestes aux trois quarts des habitans du Globe ; il me reste à examiner les biens qu'elles ont procuré à l'Europe.

Je vois d'abord une maladie terrible qui attaque les sources de la génération, & qu'on ignoroit avant que les Espagnols eussent abordé à Saint-Domingue.

Je ne puis douter que l'usage immodéré du Café, du Thé, du Chocolat, des Epiceries, n'aient chez les Européens, une partie des effets que nos eaux-de-vie ont chez les Sauvages.

La masse de l'or & de l'argent, qui augmenta tout-à-coup en Espagne, inspira d'abord à Charles-Quint, & à son fils, le dessein d'attenter à la liberté de l'Europe, & fut l'aliment de

ces longues & cruelles guerres qu'excita l'ambition de la maiſon d'Autriche.

Les richeſſes que les Rois d'Eſpagne & de Portugal tiroient des Indes, leur firent bientôt négliger l'adminiſtration de leurs Etats; les Rois étoient riches, & les ſujets devenoient pauvres.

Mais l'envie de partager les tréſors de l'Eſpagne, réveilla l'Angleterre & la Hollande; la navigation ſe perfectionna, l'eſprit de commerce s'introduiſit, les principes en furent apperçus : c'eſt à-peu-près dans ce temps que les découvertes nouvelles ont commencé à être de quelque utilité à l'Europe, & moins funeſtes aux deux Indes.

Ces découvertes avoient été faites dans un moment où nous étions plongés dans les préjugés des Romains & des Vandales; il régnoit parmi nous des opinions qui rendent l'homme atroce & deſtructeur.

On penſoit moins à établir des colonies commerçantes qu'à faire des conquêtes : on dévaſtoit les pays conquis, parce que la cupidité n'avoit aucun frein chez des peuples auxquels on croyoit ne devoir, ni pitié, ni juſtice.

Dans les contrées que ſoumettoient les Européens, les Princes ne virent qu'un nouveau domaine; ils en firent d'abord un objet de brigandage, & depuis un objet de finance; il fallut que les Républicains s'établiſſent en Amérique & en Aſie, pour aprendre aux Rois ce qu'on doit faire des colonies éloignées : pluſieurs Monarchies encore portent l'eſprit de finance

dans leurs établiſſements, & le mêlent à celui de commerce.

C'eſt donc le caractere de l'Europe dans le quinzieme ſiecle, qui a fait le malheur des trois quarts de la Terre & de l'Europe même.

Mais les nouvelles découvertes ont été un remede à ce caractere; elles l'ont changé, & le changent encore; l'étude qui détruit le plus les préjugés, c'eſt l'étude des Nations; la lecture des Voyageurs & les Voyages nous ont plus éclairé dans un ſiecle que toutes les Univerſités, & la lecture des Anciens n'avoient fait juſqu'alors.

L'eſprit de commerce a remplacé peu-à-peu l'eſprit de conquête.

La Philoſophie a éclairé le commerce même, & a montré qu'il n'en eſt point de ſolide ſans une induſtrie intérieure & une bonne agriculture.

Le commerce étendu & le change ont fait naître des richeſſes qui ſont, pour ainſi dire, le mobilier de toutes les nations: la deſtruction d'un peuple eſt la ruine de tous les autres, & la dévaſtation n'eſt plus une ſuite de la guerre.

L'induſtrie encouragée a donné aux hommes des arts nouveaux, des machines nouvelles. Un homme qui poſſede dix mille livres de rente, dans une des grandes villes de l'Europe, jouit de mille commodités que ne pouvoit avoir l'empereur Auguſte, maître du monde.

Des grands chemins, des canaux, des rivieres rendues praticables, facilitent en Europe, en Chine, au Japon, le tranſport des denrées & les voyages; des forêts abattues,

des marais desséchées, ont donné aux hommes un terrein nouveau. Le globe est plus habitable qu'il ne l'étoit autrefois.

La Médecine, plus éclairée, nous a montré les dangers des productions étrangeres, & l'utilité dont elles peuvent être quand on en fait un usage modéré. Cette Médecine en même-temps s'est enrichie de plusieurs spécifiques & de quelques plantes utiles.

Les Pelleteries, les étoffes de soie, de coton, d'écorce, de poil, fournissent des vêtements nouveaux au riche & au pauvre.

Le Ris, cet aliment si sain, le Manioc, le Sagou, &c. quelques racines d'Afrique & d'Amérique, le poisson salé, transportés d'un climat à l'autre, donnent par-tout une nourriture plus abondante.

Les hommes de tous les climats n'ont pu devenir nécessaires les uns aux autres, que le sentiment d'humanité n'ait acquis plus de forces, & le progrès de la Philosophie les augmente encore.

A mesure que les hommes s'éclaireront, le despotisme relâchera ses fers de lui-même. La Russie va devenir une Monarchie réglée, d'autres Etats despotiques l'imiteront, & des Monarchies prêtes à tomber sous le joug du despotisme éviteront ce malheur.

Les Monarques sentiront qu'en portant leur autorité à l'excès, ils affoibliroient leurs Empires qui deviendroient la proie des Etats libres.

Les peuples qui n'auront plus à craindre les coups d'autorité, perdront l'esprit d'indepen-

dance; plus éclairés, ils ne croiront pas à l'infaillibilité des administrateurs, mais ils pardonneront leurs fautes.

A mesure que les peuples compareront leurs loix, chacun verra l'insuffisance des siennes, & la Jurisprudence sera perfectionnée.

Presque tous les gouvernements de l'Europe sont devenus des machines trop compliquées; la subtilité s'est introduite dans la maniere de régir les peuples : à mesure que les lumieres augmenteront, il y aura dans tout plus de simplicité, & sur-tout moins de mysteres.

Un de nos meilleurs Ecrivains & de nos meilleurs esprits, rassemble dans un ouvrage excellent, les lumieres de tous les bons Auteurs qui ont écrit sur le commerce, & il y ajoute les siennes. La nécessité de rendre le commerce libre sera mieux démontrée il ne peut l'être que l'administration ne soit moins surchargée; on ne peut donner de vraies lumieres sur le commerce, sans en donner en même-temps sur la finance.

Enfin, sur tous les objets importants au bonheur des hommes, les lumieres se sont augmentées & ne se perdront plus. Les Editeurs de l'Encyclopédie ont rendu un service immortel au genre humain; quoiqu'il y ait dans ce Dictionnaire beaucoup d'articles foibles, & ce ne sont pas ceux de ces deux hommes illustres, il n'en est pas moins vrai qu'il renferme le dépôt des arts & des sciences. L'esprit humain ne peut faire de pas en arriere, comme il en a fait depuis le regne de Constantin jusqu'au quinzieme siecle; il faudroit une révolution du globe en-

tier pour ramener la barbarie. De jour en jour notre espece doit tirer de nouveaux avantages de la découverte de l'Amérique, du passage aux Indes, du progrès du commerce, du progrès des sciences, de la navigation & de la Philosophie. J'aime à espérer, & j'espere.

14 Vainqueur des deux Rivaux qui régnoient sur la scene.

Personne n'admire plus que moi les belles Tragédies de Racine, & le génie de ce grand homme, dont la réputation augmente dans toute l'Europe, à mesure que le goût est plus éclairé.

Personne n'admire plus que moi le génie & les belles Scenes de Corneille. Le respect qu'on a en France pour ses ouvrages, honore la Nation; un peuple chez lequel il n'y auroit pas de grandeur d'ame, auroit moins d'admiration pour Corneille.

Mais j'avoue que je préfere à leurs Tragédies celles de M. de Voltaire : cette opinion est plus répandue qu'avouée ; ce qui le prouve, c'est que les Tragédies de M. de Voltaire sont plus souvent représentées que celles de Racine & de Corneille. On va frémir à Mahomet, à Sémiramis ; on va fondre en larmes à Tancrede, à Zaïre ; & on revient dire par habitude, que rien ne peut égaler Corneille & Racine.

On convient d'abord qu'ils sont moins pathétiques que M. de Voltaire. C'est avouer que celui-ci a mieux conçu la Tragédie ; qu'il a plus d'enthousiasme, & qu'il a fait parler les passions avec plus de véhémence & d'énergie.

Il me semble qu'il est celui de tous les Poëtes Tragiques, qui est Tragique précisément autant qu'il faut l'être.

Ses Tragédies ont plus d'action que celles de Racine, & que la plûpart de celles de Corneille.

Chez M. de Voltaire, le sujet des Tragédies est d'un intérêt plus général, le moment de l'action a quelque chose de plus grand, de plus imposant. Le moment de Mahomet est une révolution dans les Empires & les opinions de l'Orient. Celui de l'Orphelin de la Chine est la chûte de l'Empire le plus ancien, le plus étendu, le plus policé de la Terre, &c.

M. de Voltaire a mis plus de spectacle dans ses Tragédies, & n'en met point trop.

On trouve dans M. de Voltaire d'aussi beaux caracteres que dans Corneille & dans Racine; on peut opposer à tout, Alvarès, Mahomet, Orosmane, Semiramis, & le César naissant de Rome sauvée.

Il a peint les Romains avec presque autant d'élévation, mais avec plus de vérité & de simplicité que Corneille. M. de Voltaire a peint avec force les Chinois, les Tartares, les Espagnols, les Arabes, la Chevalerie, &c. &c. Racine n'a peint que les Juifs, & Corneille que les Romains.

M. de Voltaire choisit, soutient, arrange son plan, pour graver dans l'esprit des hommes une opinion utile, une grande vérité. Mahomet est un sermon sur les dangers du fanatisme. Alzire, un sermon contre l'intolérance. L'Orphelin de la Chine fait sentir l'avantage des

nations polies & savantes, sur les peuples qui ne sont que guerriers. Sémiramis donne l'horreur des crimes secrets, &c.

Les Tragédies de M. de Voltaire inspirent plus que toutes les Tragédies anciennes & modernes, l'humanité & la bienfaisance.

Il est celui de tous les Poëtes Tragiques qui répand le plus les lumieres & la saine philosophie.

Son dialogue est plus vif, plus coupé & plus vrai que celui de Racine.

Son dialogue ne dégénere jamais en dispute subtile, comme celui de Corneille.

M. de Voltaire a souvent la force de Corneille, & presque toujours l'élégance de Racine.

Ses vers ont plus de force & d'énergie que ceux de Racine.

Plus d'harmonie & de sentiment que ceux de Corneille, &c.

Il a des situations plus frappantes & des coups de Théatre plus heureux que Racine.

Ses pieces ont plus de régularité que celles de Corneille, &c. &c.

115 O vous cultivateurs des campagnes fertiles.

Il y a dans ce morceau sept ou huit vers imités ou traduits de M. Haller.

117 Riche pour l'indigent, & pauvre pour lui-même.

Ce vers est traduit de M. Haller.

120 J'établis des métiers, j'ordonnai des ouvrages.

J'ai vu quelques Villages de ma Province

plongés dans la paresse, & réduits à la plus extrême pauvreté; & j'y ai vu régner depuis l'activité & l'aisance: Madame la P. de N. y avoit établi des métiers pour les vieillards, les femmes & les enfants; & leurs seuls ouvrages payoient les impôts. C'est en rendant le pauvre meilleur, c'est en lui inspirant le goût du travail, qu'on le tire de la misere; il ne faut être que machinalement sensible à la pitié pour faire l'aumône, mais il faut être bon & éclairé pour faire le bien.

120 Tout fut riche & content, & le Roi fut aimé.

Les citoyens, quelles que soient leurs richesses & leur zele, ne peuvent faire que des biens très-bornés; ce sont de bonnes loix qui font le bien général; c'est la liberté du commerce des bleds; c'est la diminution de l'intérêt de l'argent, qui, d'un bout du royaume à l'autre, ont ranimé notre agriculture; je ne répéterai rien ici de ce que j'ai dit ailleurs: *voyez* dans l'Encyclopédie les articles LÉGISLATEUR & INTÉRÊT D'ARGENT.

120, Et j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.

Tous les sentiments qui naissent de l'aversion sont pénibles; la haine, l'envie, la colere, l'indignation, &c. troublent l'ame & le corps, sont des modes de la douleur; les desirs, les espérances que donnent ces passions, ne sont jamais accompagnées d'une douce joie, & leurs jouissances mêmes ne sont jamais pures.

Tous les modes du ſentiment d'amour ſont des ſentiments agréables, l'homme eſt heureux pendant leur durée; les deſirs, les eſpérances qui naiſſent de ces ſentiments, ſont des émotions douces, également utiles au bonheur & à la ſanté; leurs jouiſſances ſont délicieuſes.

L'humanité eſt l'amour de nos ſemblables; la bonté n'eſt que cet amour aſſez vif pour être forcé de ſe manifeſter; la générosité n'eſt que cet amour aſſez puiſſant pour nous faire faire des ſacrifices.

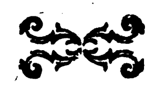
L'inſtinct, l'organiſation ſans doute concourent juſqu'à un certain point à nous donner ce ſentiment d'humanité; mais il naît principalement de l'eſpérance des biens que nous pouvons recevoir des hommes; il naît de l'eſpérance d'augmenter par leur ſecours notre puiſſance, nos jouiſſances, notre ſécurité, &c. Cette eſpérance peut être plus ou moins fondée; les biens que nous attendons de la ſociété ſont plus ou moins grands, nous naiſſons plus ou moins ſenſibles à l'amour, à la pitié, &c. Ainſi le ſentiment d'humanité, la bonté, la générosité, varient ſelon les lieux, les circonſtances du climat, du gouvernement, &c. Si ces ſentiments naiſſent en nous de l'eſpérance d'augmenter notre pouvoir, la ſomme de nos biens, &c. ils ne ceſſent pas toujours avec cette eſpérance; l'amitié, la bienveillance durent ſouvent plus long-temps que leurs cauſes. On aime, parce qu'il y a du plaiſir à aimer: on cherche à entretenir ce plaiſir par des illuſions, ce n'eſt pas ſeulement à ſa maîtreſſe, c'eſt à ſon

ami,

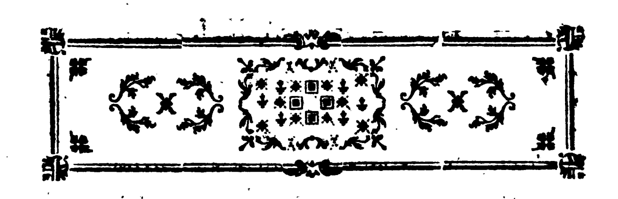
ami, à sa patrie, à la société, que le besoin d'aimer prête des charmes.

Ce besoin d'aimer, d'être bon, généreux, devient l'habitude d'une ame noble & tendre, la détermine dans ses actions, se mêle à tous ses penchants. Souvent il fait taire l'intérêt personnel, & les passions basses qui nous isolent & nous concentrent.

La bienveillance, la bonté, la générosité, peuvent faire le charme de tous les âges; mais elles donnent aux vieillards les seules jouissances vives & pures qu'ils puissent connoître encore; c'est par elles qu'ils repoussent la langueur, la pusillanimité, les passions tristes qui sont leur partage. Pour sentir agréablement la vie; il faut qu'ils vivent, pour ainsi dire, d'une vie empruntée; c'est à l'humanité à la leur donner. Les chaînes particulieres se lâchent dans la vieillesse; on est ami moins zélé, parent moins tendre, &c. Mais en faisant du bien on est homme encore; on se ranime au plaisir des autres, on vit & on aime.



L'ABENAKI,
SARA TH...
ZIMÉO,
CONTES.



L'ABENAKI.

PENDANT les dernieres guerres de l'Amérique, une troupe de Sauvages Abenakis défit un détachement Anglois; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course, & acharnés à les poursuivre ; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune Officier Anglois, pressé par deux Sauvages qui l'abordoient la hache levée, n'espéroit plus se dérober à la mort. Il songeoit seulement à vendre chérement sa vie. Dans le même temps un vieux Sauvage armé d'un arc s'approche de lui, & se dispose à le percer d'une fleche; mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup il abaisse son arc, & court se jetter entre le jeune Officier & les deux Barbares qui alloient le massacrer; ceux-ci se retirerent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglois par la main, le rassura par ses caresses, & le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais; il en fit moins son esclave que son compagnon; il lui en apprit la langue des Abenakis, & les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivoient fort con-

tents l'un de l'autre. Une ſeule choſe donnoit de l'inquiétude au jeune Anglois ; quelquefois le vieillard fixoit les yeux ſur lui, & après l'avoir regardé, il laiſſoit tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les Sauvages reprirent les armes, & ſe mirent en campagne.

Le vieillard, qui étoit encore aſſez robuſte pour ſuporter les fatigues de la guerre, partit avec eux accompagné de ſon priſonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts ; enfin ils arriverent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglois. Le vieux Sauvage le fit voir au jeune homme en obſervant ſa contenance.

Voilà tes freres, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Ecoute, je t'ai ſauvé la vie ; je t'ai appris à faire un canot, un arc, des fleches, à ſurprendre l'original dans la forêt, à manier la hache, & à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étois-tu, lorſque je t'ai conduit dans ma cabane ? tes mains étoient celles d'un enfant, elles ne ſervoient ni à te nourrir, ni à te défendre ; ton ame étoit dans la nuit, tu ne ſavois rien, tu me dois tout. Serois-tu aſſez ingrat pour te réunir à tes freres, & pour lever la hache contre nous ?

L'Anglois proteſta qu'il aimeroit mieux perdre mille fois la vie, que de verſer le ſang d'un Abenaki.

Le Sauvage mit les deux mains ſur ſon viſage en baiſſant la tête, & après avoir été quelque-temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglois, & lui dit d'un ton mêlé de tendreſſe

& de douleur : As-tu un pere ? Il vivoit encore, dit le jeune homme, lorſque j'ai quitté ma patrie. Oh ! qu'il eſt malheureux, s'écria le Sauvage ; & après un moment de ſilence, il ajouta : Sçais-tu que j'ai été pere ?... Je ne le ſuis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat, il étoit à mon côté je l'ai vu mourir en homme ; il étoit couvert de bleſſures, mon fils, quand il eſt tombé. Mais je l'ai vengé.... Oui, je l'ai vengé. Il prononça ces mots avec force. Tout ſon corps trembloit. Il étoit preſque étouffé par des gémiſſements qu'il ne vouloit pas laiſſer échapper. Ses yeux étoient égarés, ſes larmes ne couloient pas. Il ſe calma peu à peu, & ſe tournant vers l'orient où le ſoleil alloit ſe lever, il dit au jeune Anglois : Vois-tu ce beau ciel reſplendiſſant de lumiere ? As-tu du plaiſir à le regarder ? Oui, dit l'Anglois, j'ai du plaiſir à regarder ce beau ciel. Eh bien !... je n'en ai plus, dit le Sauvage, en verſant un torrent de larmes. Un moment après, il montre au jeune homme un manglier qui étoit en fleurs. Vois-tu ce bel arbre, lui dit-il ? as-tu du plaiſir à le regarder ? Oui, j'ai du plaiſir à le regarder. Je n'en ai plus, reprit le Sauvage avec précipitation ; & il ajouta tout de ſuite : Pars, vas dans ton pays, afin que ton pere ait encore du plaiſir à voir le ſoleil qui ſe leve, & les fleurs du printems.



SARA TH....

IL y avoit plus de cinq ans que j'avois achevé mes voyages, & qu'après avoir etudié l'homme dans les différentes parties de l'Europe, dans les grandes villes, dans les cours, dans les états de la vie les plus enviés, j'étois persuadé que les pays que j'avois vus, & le mien même, n'étoient pas la patrie du bonheur & de la raison. Ma famille vouloit me marier : mon pere se flattoit de me trouver une femme qui me feroit oublier une parente que j'avois aimée dans mon enfance, & que la mort m'avoit enlevée : en attendant, il vouloit que je m'occupasse des biens qui devoient m'être cédés au moment de mon mariage; il me fit partir pour le nord de l'Ecosse, où nous possédons une terre aux environs d'Aberdeen; je me mis en chemin vers la fin du printemps, & dans les plus beaux moments de l'année. Le soleil étoit prêt à se coucher lorsque j'arrivai à huit mille d'Hamstead (c'est le nom de cette campagne). Je savois qu'elle étoit mal bâtie & mal meublée, & que je ne pouvois y trouver qu'un mauvais souper & un méchant lit; j'étois fatigué, & j'avois faim; je me déterminai à passer la nuit dans une métairie qui, par sa situation & par un certain air de commodité, de propreté & d'abondance champêtre, avoit fixé mon attention.

Cette ferme étoit placée sur le penchant d'un côteau qui la garantissoit du vent d'ouest, si

violent dans ces contrées ; elle étoit à cent toises d'une petite riviere qui coule dans un joli vallon : des prairies artificielles, des vergers remplis de pommiers à cidre, des champs couverts de légumes l'environnoient ; il y avoit à quelque distance de la maison un petit bois de hêtre ; des chevaux, des bœufs, des brebis paissoient dans le vallon & sur les côteaux : quatre enfants de la plus agréable figure jouoient dans une cour peuplée de volaille de toute espece : à la porte de la cour je vis une femme de l'âge de vingt-cinq à trente ans ; elle étoit blonde & fraîche, quoiqu'un peu hâlée ; elle avoit de grands yeux noirs & une gorge très-blanche qu'elle laissoit voir toute entiere, en donnant à tetter à un enfant de cinq ou six mois. Il me sembla que les traits de cette charmante paysanne ne m'étoient pas inconnus : je lui demandai à qui apartenoit cette ferme, & si mes gens & moi nous pouvions y passer la nuit : je l'assurai que mes hôtes seroient très-contents de nous. Elle me répondit que la ferme appartenoit à son mari ; que personne ne logeoit chez eux pour de l'argent ; mais qu'ils recevoient de leur mieux les étrangers de toute sorte d'états. Elle m'invita sur le champ à descendre de cheval, & me conduisit sans cérémonie à la chambre qu'elle me destinoit. Cette chambre étoit agréable ; les meubles en étoient simples & propres : de la fenêtre la vue s'étendoit & s'enfonçoit dans le vallon, en suivant le cours & les détours de la petite riviere.

Sara Philips (c'étoit ainsi que s'appelloit la jolie fermiere) me dit qu'elle alloit préparer

mon souper; qu'en attendant j'avois à choisir de me reposer dans ma chambre, ou dans le jardin sur un banc de gazon qui étoit sous des arbres, auprès d'une petite fontaine. La soirée étoit belle l'air avoit été brûlant pendant le jour; je choisis de me rendre dans le jardin. Vous avez raison, me dit la fermiere, & vous allez goûter deux de nos grands plaisirs, le frais après la chaleur, & le repos après la fatigue: si cependant vous vouliez lire en attendant votre souper, voilà des livres: en disant ces mots, elle me montroit un cabinet où j'entrai.

J'étois curieux de voir la bibliotheque d'un paysan; je m'entendois à y trouver quelques-uns de ces petits romans barbares qui nous viennent des Provençaux, & des livres de dévotion: je vis d'abord les ouvrages de Tull, & à-peu-près tout ce qu'on a écrit de mieux sur l'Agriculture: je fus étonné de trouver là les Mémoires de l'Académie de Rennes, livre excellent, mais écrit dans une langue qui devoit être inconnue à mes hôtes: bientôt je ne doutai plus qu'ils n'entendissent le François, lorsque je vis sur une tablette les *Essais de Montaigne*, *le Droit naturel*, & le Poëme de *la Loi naturelle*: je vis aussi une traduction Françoise du *Prædium Rusticum*, Poëme du Jésuite Vanieres. Le reste de la bibliotheque étoit dans notre langue; c'étoit *les Caractéristiques du Lord Shaftesbury*, le *Systême moral d'Hutcheson*, &c. Quoi! disois-je, des livres de Philosophie chez des paysans! les meilleurs Philosophes Anglois & François dans une métairie auprès d'Hamstead! ils doivent être bien étonnés de se

trouver-là ! quel usage peuvent faire ces bonnes gens de tous ces livres ! ils appartiennent sans doute à quelque gentilhomme du voisinage qui, charmé de cette campagne, ou peut-être de cette fermiere, vient passer ici le temps de la belle saison. J'achevai ensuite la revue de la bibliotheque ; je n'y vis plus que quelques livres de Méchanique & de Médecine-Pratique, les romans de Richardson, des traductions des Idylles de Théocrite, des Eglogues & des Géorgiques de Virgile, des Poésies de Tibulle ; de Gessner & de Haller : je ne vis des ouvrages de nos Poëtes, que les Pastorales de Philips, les Délices de la vie champêtre, par Cowley, quelques morceaux de Spencer, la Fable de Philemon & Baucis, par Dryden, & les Saisons de Thompson : je pris le Poëme de *la Loi naturelle*, & j'allai le lire sur le banc de gazon.

Je m'étois à peine assis, que j'entendis de grands cris autour de la maison. Les enfants, qui m'avoient suivi dans le jardin, & qui m'examinoient curieusement, coururent à la porte ; j'y vis courir la fermiere : ils alloient au devant d'un chariot vuide qui entroit dans la cour : ce chariot étoit conduit par le fermier, qui revenoit d'Aberdeen, où il avoit été vendre du seigle, & où ses affaires l'avoient retenu quelques jours. Je connus aisément le maître du logis à la maniere dont il fut reçu ; sa femme l'embrassa tendrement ; elle prit deux de ses enfants sur ses bras ; elle les éleva jusqu'aux joues de leur pere qui se laissa baiser : il tenoit en même-temps par les mains deux autres de ses enfants, qui attendoient leur tour de le baiser

aussi. Après ces douces caresses, ils vinrent tous vers le jardin, & j'allai au devant d'eux. Le fermier étoit un homme de trente ans, fort bien fait; son visage étoit assez beau, & sa phisionomie étoit noble & agréable : il me remercia de la préférence que j'avois donnée à sa maison pour y passer la nuit. Ils me quitterent ensuite, & je les vis entrer dans une chambre qui donnoit sur le jardin, & dont la fenêtre étoit ouverte : ils allerent ensemble vers un berceau ou reposoit leur cinquieme enfant : ils se courboient tous deux sur le berceau, & tour à tour regardoient l'enfant, & se regardoient en se tenant par la main, & en souriant. J'étois enchanté du spectacle touchant de cet amour conjugal & de cette tendresse paternelle.

Le souper étant prêt, nous allâmes nous mettre à table : mes hôtes me demanderent la permission de faire manger leurs domestiques & même les miens avec moi; j'y consentis. La table étoit servie proprement; elle étoit couverte de poudings & de légumes, & d'un rôti de boeuf : tous ces mets avoient le meilleur air du monde; les sieges étoient commodes; mais il n'y avoit qu'un fauteuil qui étoit destiné à un vieillard qu'on me présenta : c'étoit le pere du fermier; il me fit un accueil fort honnête, & nous nous assîmes.

J'étois auprès de la fermiere : je remarquai qu'elle envoya une jeune servante se placer auprès d'un jeune berger; je demandai si c'étoient de nouveaux mariés. Ils ne sont pas mariés, dit-elle; mais ils s'aiment, ils ne se sont

pas vus de la journée, & ils auront du plaisir à être assis l'un auprès de l'autre. Je vis qu'elle envoyoit à un de ses valets un plat qu'il aimoit beaucoup & qui étoit-là pour lui seul : elle fit donner du cidre à ceux dont les travaux avoient été les plus pénibles : elle rendoit raison du choix des mets qui étoient servis; elle disoit pourquoi, ce jour-là, certains légumes ne paroissoient pas sur la table, pourquoi elle en avoit préféré d'autres, pourquoi elle avoit donné un certain assaisonnement : c'étoit toujours pour augmenter le plaisir du souper qu'elle avoit tout fait. Cette femme me paroissoit singuliere; le fermier avoit les mêmes attentions & les mêmes recherches sur les plaisirs de la table. Le repas étoit simple & excellent; les convives étoient sobres & sensuels; l'égalité régnoit dans cette maison, les domestiques étoient familiers avec les maîtres; ils ne leur montroient pas du respect, mais beaucoup de zele & d'amour.

Lorsqu'on eut un peu calmé la faim, on se parla : le fermier me fit des questions sur le paysage des lieux que j'avois traversés; il me vanta celui des environs de sa métairie, & me pressa de rester le lendemain pour le voir. Sa femme & lui s'occupoient de moi, sans oublier leurs domestiques; ils louoient les uns de leur gaieté dans le travail, les autres d'un service qu'ils avoient rendu : ils leur parloient de la beauté du jour, du chant du rossignol, de fleurs, des espérances de la moisson, de leurs amours : les domestiques se parloient entr'eux de ces plaisirs charmans, & tous paroissoient les sentir.

C'étoit sur-tout du vieux pere qu'on étoit occupé ; je n'avois jamais vu de vieillard plus affable, plus gai : je le dis à la fermiere. Monsieur, me dit-elle, ce sont les vieillards qu'on néglige qui ont de l'humeur ; dès qu'on veut bien les compter encore pour quelque chose, ils en savent gré, & ils sont doux. Je vis qu'on exhortoit le bon homme à boire ; j'en fus un peu étonné. Monsieur, me dit la fermiere, je crois que dans le cours de la vie il faut s'occuper du soin de retarder la vieillesse ; mais qu'il faut se borner dans la vieillesse à rappeller le sentiment de la vie. Ces réponses me surprenoient ; je ne doutai plus que la bibliotheque ne fut à l'usage de mes hôtes, & je leur parlai de leurs livres. Ils me répondirent avec esprit. Je me récriai sur l'étonnement que me causoient leurs lumieres, & sur-tout celles de Sara. Quoi ! disois-je, une jeune femme ! à la campagne !... Oh ! vous ne connoissez pas Sara, me dit le vieillard, qui commençoit à être un peu ivre ; ô le divin cœur ! le divin cœur ! Si vous saviez ce qu'elle a quitté pour nous ! oh ! si je pouvois me lever j'irois lui baiser les pieds. Sara me parut craindre l'indiscrétion de son beau-pere ; elle étoit embarrassée, elle rougissoit. Philips (c'étoit le nom de son mari) pria instamment le vieillard de ne pas révéler un secret qu'il avoit promis de garder. Je ne dirai rien, dit le bon homme, je ne dirai rien : une fille si belle ! qui avoit tant de richesses ! qui est si savante ! cela vous leve une gerbe ! Aujourd'hui qu'elle mene quelquefois un chariot, songe-t-elle à son carrosse !... La fermiere se leva,

fit ôter les plats & apporter le dessert : il étoit composé de fraises très-parfumées, de groseilles, de cerises, & d'excellente crême. En même-temps de jeunes servantes jonchoient de fleurs les environs de la table, & en bordoient les plats.

Ce spectacle réjouit le bon vieillard; &, soit qu'il s'en occupât, soit qu'il craignît de déplaire à sa belle-fille, il se tut. Je n'ai pas fait apporter des fleurs au premier service, me dit Sara, parce qu'alors l'odeur des mets est très-agréable; mais dès qu'on ne veut plus en manger, on ne veut plus les sentir, & c'est alors qu'on aime le parfum des fleurs. J'admirois l'intelligence de Sara dans l'art de rendre les sensations agréables plus agréables encore, & combien elle trouvoit de voluptés sans s'écarter de la plus simple nature. Philips & Sara me paroissoient si vivement occupés l'un de l'autre, si remplis d'attentions, si heureux! Je n'ai jamais vu d'union si délicieuse, parce qu'il est fort rare de trouver entre deux personnes les rapports qui étoient entr'eux : ils avoient le même degré de sensibilité, les mêmes goûts, les mêmes opinions.

Peu de temps après le souper, mes hôtes me conduisirent à ma chambre; Philips me fit remarquer la beauté de la nuit, l'or étincelant des astres, le silence de ce moment où la nature commande le repos. Sara ne manqua pas d'aller voir ses enfants; Philips donna ses ordres, fit la visite de ses écuries, & le couple heureux alla partager un assez bon lit.

J'eus quelque peine à m'endormir : tout ce

que je venois de voir me paroissoit un songe; mais c'étoit un songe que j'aurois voulu faire durer toute ma vie.

Je m'éveillai assez matin; mais je ne me serois point du tout pressé de partir: j'adorois mes hôtes; leur demeure, leur genre de vie, l'union des domestiques, la sérénité, la gaieté qui régnoient dans la maison, tout m'enchantoit. Pour peu qu'on n'ait ni le cœur ni l'esprit mal faits, on se trouve si bien auprès de la vertu heureuse! le spectacle de ses plaisirs est si doux! Je me levai cependant, mais pénétré du regret de quitter la charmante métairie.

Dès que je fus habillé, je descendis dans la cour, où je trouvai Philips & Sara. Le soleil venoit de se lever; le ciel conservoit encore une légere nuance de ce jaune brillant qui succede à la blancheur que lui donne le crépuscule, & qui précede ce bleu sombre qu'il prend pendant le jour. On respiroit le parfum des arbres & des plantes, & ce vent frais qui suit le lever du soleil; la campagne, les hommes & les animaux reprenoient le mouvement; les troupeaux sortoient de l'étable, les pigeons de la voliere, & les poules se répandoient dans la cour; les domestiques se disposoient au travail. J'avoue que pour la premiere fois de ma vie, je sentis bien le plaisir de voir commencer le jour, & je suis persuadé que Philips & Sara, malgré les soins dont ils s'occupoient alors, n'étoient pas insensibles à ce plaisir.

Je remarquai que dans la distribution du travail, ils affectoient de placer toujours plusieurs

ſieurs ouvriers enſemble : ils diſoient même aux bergers de conduire leurs troupeaux dans de certains lieux, voiſins de ceux où travailloient les autres domeſtiques. Cette attention me parut ſinguliere ; je le dis à Sara. Les hommes égaient, me dit-elle, le travail qu'ils font enſemble ; la joie d'un ſeul ſe communique à tous ; ſi un berger joue de la flûte, un autre chante : pluſieurs laboureurs qui conduiſent leurs charrues dans les champs voiſins, compagnons dans les mêmes peines, les adouciſſent l'un avec l'autre ; ils ſe parlent de leurs eſpérances, ils s'uniſſent dans l'égalité de leur ſort. Eh ! n'avez-vous jamais vu ceux des travaux champêtres, qui ſont communs à un plus grand nombre d'hommes raſſemblés, comme une fenaiſon, une tondaiſon, une moiſſon ? C'eſt-là où, malgré l'ardeur du ſoleil, la ſoif, la ſueur, la fatigue exceſſive, vous voyez le plaiſir, vous entendez des cris de joie.

Philips prit la parole. Je crois, Monſieur, dit-il, qu'il y a de certains plaiſirs qui, pour être bien ſentis, veulent être goûtés avec pluſieurs hommes qui en jouiſſent en même-temps. Plus les ſalles de ſpectacles ſont remplie, plus les émotions y ſont vives & agréables, & il en eſt ainſi de tous les plaiſirs qui naiſſent en nous de l'admiration. Or, qu'y a-t-il que l'on puiſſe admirer davantage & plus ſouvent que cette terre, ce ciel, ces eaux, ces bois, ces prés, toutes les graces & toutes les richeſſes de la campagne ? Je crois, continua Philips, que les biens que la nature donne à tous en communauté, ſont préciſément ceux qui aug-

ment de prix quand ils font goûtés à la fois par un grand nombre. On aime à partager le plaifir d'un beau jour, d'une vue agréable, du parfum des fleurs, parce que ce partage n'ôte rien. Oui, dit Sara, & dès que le partage n'ôte rien au plaifir, il l'augmente. Les Poëtes ont trop vanté le charme de la folitude en parlant des délices de la campagne. Il femble quelquefois, à les entendre, qu'on ne puiffe bien jouir de ces délices que loin des hommes; mais c'eft des hommes de la cour & de la ville qu'ils ont voulu parler, c'eft-à-dire des hommes dont l'ame feche, dure ou frivole auroit été infenfible aux charmes de la nature. Une preuve certaine que les Poëtes fentoient le befoin de communiquer leur plaifir pour l'augmenter, c'eft qu'ils ont peint les beautés qu'ils admiroient, & qu'ils ont voulu tranfmettre les impreffions qu'ils avoient reçues jufqu'à la derniere poftérité.

Cette converfation, fi délicieufe pour moi, fut interrompue par les faneurs qui fortirent en troupe de la maifon : ils étoient accompagnés par l'aîné des enfants de Sara, qui portoit un rateau; & jamais Roi n'a été fi fier de fon fceptre, que cette enfant l'étoit de fon rateau. Vous voyez dit la mere, commencer le plaifir d'être utile, & le noviciat de l'agriculture.

Tout ce que vous dites, & tout ce que je vois, divine Sara, lui répondis-je, m'infpire pour votre mari & pour vous le refpect le plus profond & l'admiration la plus vive; je voudrois paffer entre vous le refte de ma vie, & mériter l'amitié de l'un & de l'autre. Votre

voisinage me rend précieux un bien dont je ne tenois pas compte ; j'y viendrai souvent pour jouir de votre conversation & du spectacle des vertus & des plaisirs vrais que vous rassemblez dans votre maison. Peut-être, divine Sara, vous ferez-vous connoître davantage : vous me direz peut-être ce que le pere de Philips avoit tant d'envie de me dire. J'ai vu par l'attendrissement de ce bon vieillard, & par les marques de respect qu'il vouloit vous donner, que, plus instruit de ce que vous êtes & des circonstances qui vous ont conduite dans cette métairie, je n'aurai que de nouvelles raisons de vous estimer. Je le crois, dit Sara ; la maniere dont vous jugez de nous & de notre genre de vie, me fait penser que vous êtes au dessus de bien des préjugés, & que vous méritez ma confiance. Je la remerciai si vivement, qu'elle en fut un peu embarrassée ; elle se tourna vers son mari, & lui dit : mon cher ami, je vais parler à Monsieur de la passion que nous avons l'un pour l'autre ; son mari l'embrassa tendrement, & nous quitta pour suivre les faneurs : il pria Sara de me retenir jusqu'à son retour, & parut s'en séparer avec regret, quoiqu'il ne la quittât que pour quelques moments. Sara me dit qu'elle alloit donner ses soins à ses enfants & à son ménage ; elle me pria de l'attendre dans le jardin. Je l'y attendis longtemps ; elle vint enfin, s'assit avec moi sur le banc de gazon, & commença ainsi son histoire.

Je suis née dans la partie la plus méridionale de l'Angleterre, d'une maison fort riche, & plus illustre encore par ses services & par ses

titres. Je vous tairai le lieu de ma naissance & le nom de ma famille : on me croit morte, & je veux que mon existence soit ignorée ; cela est nécessaire pour qu'elle soit toujours heureuse. J'avois six ans lorsque je perdis ma mere. Mon pere, qui aimoit avec passion la philosophie & les lettres, & qui m'idolâtroit, ne voulut point se remarier & prit soin lui-même de mon éducation : il me trouvoit de la sagácité & l'amour de l'étude ; il voulut me faire part de ses connoissances, & parut content de mes progrès. Mon pere, un des hommes les plus éclairés de son siecle, l'étoit autant peut-être que les Philosophes qui ont eu le plus de réputation ; c'est ainsi du moins que j'en ai jugé, lorsque j'ai comparé les instructions qu'il me donnoit avec celles que j'ai puisées dans les livres. Il avoit au souverain degré le courage d'esprit, & n'a jamais été effrayé des conséquences d'un systême qu'il avoit adopté ou d'un parti qu'il avoit pris. Je tiens de lui ce caractere ; & les leçons qu'il m'a données ne l'ont point affaibli. Mon pere étoit sensible aux beautés de l'art & à celles de la nature ; il avoit l'imagination vive & l'ame noble & tendre ; la philosophie trop seche, celle qui dégrade l'homme ou qui le glace, ne pouvoit être la sienne : il lui en falloit une plus favorable à l'enthousiasme qu'il sentoit pour la vertu & aux plaisirs de l'imagination. Je n'avois pas dix-huit ans, & mon pere trouvoit que j'ajoutois des idées à celles qu'il m'avoit données. Je partageois aussi son goût pour les lettres ; il s'amusoit de ma conversation, je faisois son bon-

heur ; il ne penſoit point à me marier, & contente de mon état, je ne penſois pas à en changer.

Pendant que Sara me parloit ainſi, j'étois fort émù, je croyois la reconnoître ; il me reſtoit cependant encore quelqu'incertitude, & j'attendois avec impatience qu'elle la diſſipât. Nous paſſions, continua Sara, une très-petite partie des hivers à Londres. Nous venions d'y arriver lorſqu'un jeune Ecoſſois ſe préſenta pour ſervir chez mon pere. Il étoit de la figure la plus agréable, & il avoit dans ſa phyſionomie un caractere de ſenſibilité & d'honnêteté dont il étoit difficile de n'être pas touché.

Les payſans ſont, comme vous ſavez, plus inſtruits en Ecoſſe qu'ils ne le ſont dans le reſte de l'Europe, & ce jeune homme étoit un des mieux élevés de ſon pays. Il ne ſe diſtingua d'abord des autres domeſtiques que par un extrême attachement à ſes devoirs ; nous vîmes bientôt qu'il ſe faiſoit aimer de tous ſes compagnons, & qu'il leur inſpiroit ſon zele pour nous ; mon pere ſe trouvoit mieux ſervi, & ſes gens paroiſſoient plus gais & plus heureux.

L'Ecoſſois avoit toujours quelque livre à la main, dans les moments de liberté que lui laiſſoient ſes devoirs ; mon pere s'apperçut que ce jeune homme avoit beaucoup d'eſprit : il voulut l'inſtruire. Mylord Dorſet, diſoit-il, a tiré Prior d'un cabaret pour en faire un des meilleurs Poëtes de l'Angleterre ; je ferai peut-être de ce domeſtique un citoyen éclairé qui fera l'honneur de ſa patrie. Nous partîmes pour la campagne où le jeune homme nous ſuivit.

Mon pere avoit de fréquentes conversations avec lui. Dans une de ces conversations il apprit que le desir de soulager la vieillesse de ses parents, par les petites sommes qu'il pouvoit prendre sur ses gages, avoit déterminé l'Ecossois à servir; ce sentiment si vertueux toucha mon pere au point qu'il ne m'en parla qu'en répandant des larmes; il voulut sur le champ lui donner une somme considérable que le jeune homme devoit envoyer à sa famille; mais combien mon pere ne fut-il pas étonné lorsque son laquais refusa le présent qu'on lui vouloit faire! Monsieur, lui dit ce jeune homme, je dois mon travail à mes parents, & le prix que j'en reçois nous suffit à tous; s'ils étoient dans la misere, j'accepterois vos bienfaits; mais il ne leur faut qu'un peu plus d'aisance, c'est à moi à la leur donner; le salaire de mes peines est à eux comme à moi; qu'ils en jouissent; mais ni eux ni moi nous ne nous avilirons pas en nous nourrissant du pain de l'aumône. Mon pere ne tenta pas de changer la maniere de penser de ce jeune homme; mais il le tira de la livrée pour lui donner le soin de sa bibliotheque; il lui donna aussi une sorte d'inspection sur ses fermiers. Dans ces deux emplois, Philips put recevoir, sans en être humilié, le bien que mon pere avoit envie de lui faire.

La bibliotheque étoit le lieu de la maison où j'allois le plus, & j'y trouvois souvent Philips. Je ne tardai pas à me plaindre lorsque je ne l'y trouvois pas toujours. Il ne m'y voyoit jamais entrer sans une émotion dont je m'ap-

perçus, & qui porta dans mon cœur ces sentiments qui me sont aujourd'hui si chers, & auxquels je dois le bonheur de ma vie. J'étois trop éclairée pour ne pas sentir les conséquences de ma passion ; mais bientôt je ne fis usage de mes lumieres que pour le servir & non pour la combattre. Je craignois & respectois l'opinion des hommes ; mais, disois-je, ils n'ont pas attaché la honte aux sentiments ; je me permis les miens. Mon pere devoit être plus sévere ; mais il devoit tout ignorer. Je me cachai même à l'objet de ma passion qui ne me découvrit pas la sienne, & qui me la laissa deviner. J'avois l'ame fiere, élevée & sensible : ces caracteres-là ne savent point combattre l'amour ; mais ils résistent à ses foiblesses. Philips d'ailleurs ne savoit qu'aimer, & l'excès de l'amour impose autant de respect que l'inégalité des rangs.

Je passai deux ans heureuse par le plaisir d'aimer, & par celui d'être aimée, & moins humiliée de mon amour que fiere de ne m'y livrer qu'avec modération. J'étois heureuse ; mais je perdis mon pere ; & je ne sais si je lui aurois survécu sans ce sentiment qui console de tout, & dont j'étois remplie. Sara dans cet endroit fondit en larmes, & resta quelque-temps sans parler.

C'est elle-même, me disois-je alors, c'est elle, je n'en puis plus douter ; j'étois pénétré d'attendrissement ; j'étois prêt à me découvrir à Sara ; mais je fus arrêté par la crainte de lui ôter de la confiance, & de perdre une partie de son histoire. Elle la reprit ainsi,

lorſque ſes larmes eurent ceſſé de couler.

Je vis les regrets de Philips égaler les miens & de plus il ſentoit ma douleur ; ſes yeux ſe mouilloient dès que je verſois des larmes ; je voyois dans ces moindres actions l'intérêt le plus tendre ; dans les ſervices qu'il me rendoit, dans ſes diſcours, dans toutes ſes démarches, & juſques dans ſon air ; dans le ſon de ſa voix je découvrois toute la paſſion que lui demandoit mon cœur, & rien qui pût alarmer ma vertu, & bleſſer le reſpect qu'il devoit à mon rang. Vous jugez bien que je faiſois beaucoup de réflexions ſur les bienſéances attachées à ce rang, ſur ſes devoirs réels, & ſur la ſoumiſſion qu'on doit aux mœurs, aux loix & aux uſages de ſon pays.

La philoſophie de mon pere m'avoit éclairée ſur les préjugés ; mais ſa philoſophie, ſublime comme ſon cœur, ne m'avoit point appris à les mépriſer. Mes converſations avec Philips rouloient ſur ſes ſujets importants par eux-mêmes, & que notre ſituation rendoit ſi intéreſſants pour nous. Quelquefois il m'échappoit de douter de la juſtice des conventions humaines, & par conſéquent du pouvoir qu'elles devoient avoir ſur des ames éclairées. Philips alors me combattoit avec force, & il trouvoit une foule de raiſons auxquelles j'avois peine à répondre. Je crus remarquer que, lorſqu'il avoit eu l'avantage dans ces diſputes, il étoit plus triſte qu'à l'ordinaire ; je devinai auſſi le motif qui lui faiſoit embraſſer une opinion qui ne lui étoit pas favorable. Je vis que mon cher Philips, tout entier à moi, s'oubliant lui-même

me, me faiſoit ſans peine les ſacrifices qui devoient le plus lui coûter, & qu'il ne voyoit que mes propres avantages, mon bonheur & ma gloire.

J'aimois à parler à Philips de ſon pere, de ſes vertus & de la ſorte de bonheur dont il jouiſſoit dans ſa pauvreté. Je lui faiſois des queſtions ſur le lieu de ſa demeure, ſur ſon voiſinage ſur ſes travaux. Philips me paroiſſoit pénétré de reſpect pour la vie des laboureurs & pour les ſoins de l'agriculture. Il me parloit toujours de ma famille, il me répétoit combien cette famille, qui m'aimoit & qui eſt ſi illuſtre en Angleterre, méritoit de moi d'égards & d'attachement. Il eſt vrai que j'éprouvois de la part de mes parents les procédés les plus honnêtes, & des preuves de l'eſtime qu'ils avoient pour ma raiſon. Ils avoient fait avancer pour moi le temps où nos loix donnent aux filles le droit de diſpoſer d'elles & de leur fortune. Je me trouvois maîtreſſe de mes biens & de moi-même; mes parents n'étoient point inquiets de me laiſſer libre & ſeule. Mon penchant pour la philoſophie & les lettres étoit connu; on m'avoit trouvé de l'intelligence dans les affaires, & on ne me croyoit occupée à la campagne que du ſoin de mes biens & de l'étude.

Il y avoit près d'un an que mon pere étoit mort, & je n'avois pas quitté encore la terre où je l'avois vu mourir. J'ai un oncle, homme de mérite, & diſtingué dans la Chambre des Communes par ſon déſintéreſſement & par ſon éloquence : il venoit me voir quelquefois. Un

jour après avoir dîné chez moi, il me proposa de me promener avec lui dans le Parc; & là, il me rapella le souvenir de l'amitié qui avoit toujours régné entre lui & mon pere, & celle que l'un & l'autre avoient eue pour moi.

Vous connoissez mon fils, me dit-il, il s'est distingué dans ses études, & depuis quelques années qu'il est hors de l'Angleterre, toutes les Lettres que je reçois des Pays où il a voyagé, me confirment dans la bonne opinion que j'avois de lui : il est de votre âge, & prêt à revenir; je veux le marier : s'il peut vous convenir, j'aurai le plaisir de voir vos biens ne point sortir de notre famille, & de vous aimer comme ma fille, après vous avoir aimée depuis long-temps comme celle de mon frere. Cette proposition répandit le chagrin le plus amer dans mon cœur : je rougis, je pâlis, & je répondis à mon oncle avec une froideur qui dut l'offenser. Je lui dis que je n'avois aucune envie de me marier; que jusqu'à présent mes occupations & mes goûts avoient suffi à mon bonheur; que si je prenois jamais un mari, je voudrois le connoître beaucoup, & que je me déterminerois par les convenances personnelles plus que par toutes les autres; mais que dans aucun temps de ma vie je n'oublierois ce que je devois à ma famille.

Mon oncle me demanda la permission de m'amener son fils que je n'avois vu qu'au sortir de son enfance, qui alors étoit d'une figure agréable, &, à ce qu'on disoit, plein de goût pour moi. Je répondis à cette nouvelle pro-

position avec une froideur que je me reprochai; une foule d'idées se présenterent à mon esprit & s'y succederent avec rapidité.

Lorsque mon oncle fut parti, je m'enfonçai dans un bois obscur où je me promenai long-temps fort agitée, marchant à grands pas, m'arrêtant de temps en temps & aux moments où j'avois peine à trouver les moyens de lever certains obstacles, ou de répondre à de certaines objections. Je tombai enfin, plutôt que je ne m'assis, sur un gazon où je restai plongée dans la plus profonde rêverie; je vis arriver Philips qui me cherchoit depuis long-temps. Je n'avois jamais senti si vivement le plaisir de le voir, & la nécessité absolue de ne m'en séparer jamais. Je lui fis part des desseins de mon oncle, & des regrets sinceres que j'avois de déplaire à ma famille en refusant d'accepter des propositions raisonnables. Sans doute j'appuyai trop sur mes regrets; je me reprocherai toute ma vie la peine cruelle que je portai dans le cœur de Philips: je le vis pâlir; un tremblement s'empara de tout son corps; ses yeux avoient un mouvement extraordinaire & de l'égarement; il n'articuloit que quelques mots; chaque syllable lui coûtoit à prononcer. Il faut, disoit-il.... oui, il le faut... c'est un jeune homme vertueux.... vos parents.... votre rang... il faut... il le faut. Je vis ses yeux s'éteindre en me regardant: il tomba sur ses genoux en s'appuyant sur une main. Je ne me possédai plus: je m'élançai pour soutenir mon cher Philips; je le pressai dans mes bras en m'écriant, mon cher époux! A ce cri si

tendre, à ce mot si énergique, Philips ne me répondit rien : il se relevoit peu-à-peu en me regardant fixement ; ses yeux se baignoient de larmes, je l'arrosois des miennes en répétant continuellement, mon cher époux, mon cher époux ! Dès que Philips eu la force de parler, il voulut combattre ma résolution ; je l'arrêtai, je le conjurai, au nom de tout mon amour, de vouloir bien m'entendre : il s'assit auprès de moi, en couvrant une de mes mains de ses baisers. Ce moment, qui a décidé du bonheur de ma vie, est encore si présent à ma pensée, que je n'en ai pas oublié la plus légere circonstance. Voici ce que je dis à Philips.

Je sais tout ce que vous pouvez me dire ; je le préviens & j'y réponds. Ma passion pour vous n'est pas aveugle ; je vous connois bien, & vous êtes l'homme que me destinoit la nature. C'est sur la convenance des personnes qu'elle a fondé le bonheur des mariages ; les conventions humaines y ont substitué celle des rangs. Nous savons, vous & moi, combien les véritables sages ont de respect pour les conventions humaines ; elles maintiennent l'ordre dans les sociétés. Il ne faut pas avilir le rang dans lequel on est né par des alliances que l'opinion condamne ; c'est un crime que punit le mépris des hommes, & je ne saurois point soutenir ce mépris, même injuste.

Faut-il donc faire céder la loi de la nature à des convenances de la société ? cela peut être, mais nous ne sommes point dans ce cas ; cédons à nos cœurs en respectant les préjugés. Mes parents m'ont laissé deux mille guinées

de rente, & trois mille guinées d'argent comptant. C'eſt cette ſomme que je veux conſerver de toute ma fortune, pour vivre avec vous & vos parents.

Ici Philips voulut m'interrompre : il me propoſa de ne point nous marier ; je l'arrêtai & lui dis : nous manquerions à la loi de la nature & à celle des hommes qui nous demandent une poſtérité ; & pourquoi ne point nous marier ? pour conſerver mes biens ; ils ne me rendent point riche dans l'état où je ſuis ; je le ſerai dans le vôtre avec la ſomme que je vais vous porter. Si j'épouſois mon couſin, nous ſerions des Gentilshommes médiocrement aiſés, & nous ſerons des Fermiers opulents. Je vais faire mon teſtament, & je donnerai toute ma fortune à mon couſin ; enſuite je partirai pour Londres ; je ferai répandre le bruit de ma mort, & nous nous rendrons en Ecoſſe, où il eſt vraiſemblable que votre pere vous permettra de m'épouſer.

Philips ſe jetta à mes pieds, me conjura de différer, d'examiner, de craindre les regrets. Non, lui répondis-je, tout eſt examiné. Eh ! que pourrai-je regretter ? quels plaiſirs me donnent mes richeſſes, que ne puiſſe remplacer la nature dans l'aiſance de votre état ? Le ſpectacle d'un côteau riant & fertile réjouit plus la vue qu'un mur chargé de tableaux ; les diamants dans ma tête me pareront moins que les fleurs ; la toile de l'Inde m'habillera auſſi-bien que le Pekin ; je perdrai mon carroſſe, mais j'exercerai mes jambes ; Philips, nous aurons les commodités que demande la nature, &

rien du superflu qui ne peut amuser que l'oisiveté. Quant à mes liaisons & à mes connoissances, pourrois-je les regretter lorsque je serai la fille de votre pere, & la mere de vos enfants.

Philips m'aimoit trop, m'estimoit trop, il se rendoit trop de justice à lui-même pour douter plus long-temps que je ne fusse heureuse dans le nouvel état que je voulois embrasser. Je ne vous peindrai point sa joie, sa reconnoissance & mon bonheur, lorsque je l'eus déterminé à m'épouser. Jamais on n'a rien écrit avec plus de joie que j'en eus à écrire mon testament; jamais on n'acquit tout-à-coup une grande fortune avec autant de plaisir que j'en eus à me dépouiller de la mienne.

Après avoir fini mes affaires, nous partîmes pour Londres. J'y fis répandre le bruit de ma mort, & je le rendis vraisemblable par une adresse des moyens qu'il est inutile de vous dire. Nous arrivâmes enfin en Ecosse. Il y a sept ans que j'entrai, pour la premiere fois, dans cette chere métairie, & que, pour la premiere fois, j'embrassai les genoux de cet excellent vieillard que vous voyez sur cette pierre, se pénétrant des premiers rayons du Soleil, & cherchant à se ranimer par les douces influences de l'aurore & du printemps. Vous voyez votre fille, lui dis-je, elle vient dans votre maison pour y rendre votre vieillesse heureuse, & pour faire toute sa vie le bonheur de votre fils: mon cœur m'inspira tout ce qu'il faut pour vous plaire à tous deux. Vous, mon mari, vous m'instruirez des détails du ménage; je me flatte

que je ferai une ménagere vigilante, & que ceux qui dépendront de moi, & ceux de qui j'ai tant de plaisir à dépendre, feront également contents.

Le vieillard étoit transporté de joie; ce bonheur sans doute à prolongé sa vie. Il acquit en propre la métairie dont il n'étoit que le Fermier; notre mariage fut conclu; & depuis ce moment où j'ai pris le nom & l'état de l'homme que j'aime, il ne s'est pas écoulé une heure sans que je m'applaudisse de ma destinée. Nous sommes heureux, & nous pouvons nous flatter que nous le serons toujours autant que peut le permettre la nature.

Philips & moi nous ne faisons usage de nos connoissances, de la philosophie de mon pere & de notre amour pour les Lettres, que pour assurer notre bonheur. Nous sommes attentifs à chercher tous les plaisirs que nous permet notre situation, & nous nous apprenons à les goûter. Une source la plus ordinaire des chagrins des hommes, c'est qu'ils courent après des plaisirs qui ne sont pas faits pour eux, & qu'ils ne savent point accorder leurs principes, leurs goûts, leurs occupations avec leur état & leur caractere. C'est une erreur dans laquelle nous ne sommes pas tombés. Nous ne perdrons pas notre temps en recherches vaines, en desirs inutiles, & nous n'oublierons pas de jouir. Qu'est-ce qui nous rend heureux, Philips & moi? le témoignage de notre conscience, notre amour & les bienfaits de la nature. Nous avons des principes au delà desquels nous ne pouvons point être entraînés.

par les circonſtances, & que nous fortifions encore par la philoſophie. Nous n'admettons que celle des Philoſophes qui croient à la vertu, & qui nous la font aimer ; & quand même ils ſe ſeroient trompés, nous leur rendrions graces d'entretenir en nous des illuſions qui élevent notre ame, & qui l'épurent. Nous voulons penſer bien des hommes, afin de les aimer : nous voulons eſtimer les hommes pour nous donner un motif de plus de nous rendre eſtimables; nous ne voulons point d'une philoſophie qui nous dégrade & qui éteint dans le cœur l'enthouſiaſme de l'humanité & de la vertu; nous voulons auſſi conſerver dans toute leur force & tous leurs charmes les ſentiments de l'amour & de l'amitié.

Il entre ſans doute toujours un peu d'illuſion dans ces ſentiments portés à l'excès. Il eſt des illuſions qui ſe diſſipent enfin, & ce ne ſont point celles-là que nous voulons conſerver ; nous ſavons leur en ſubſtituer d'autres. Philips & moi, nous ne nous croyons point parfaits; mais nous tendons à le devenir : nous ſommes bons, & nous eſpérons nous rendre meilleurs; nous jouiſſons de l'eſpérance du mieux dans la jouiſſance du bien; le préſent nous contente, & l'avenir nous tranſporte. Ce deſſein de ſe perfectionner l'un par l'autre, nous rend plus chers & plus néceſſaires l'un à l'autre : il nous rend nos ſentiments plus précieux en nous les rendant plus reſpectables; il ajoute au reſpect de nous-même; il conſerve toute l'activité de nos cœurs & le délicieux enthouſiaſme de l'amour. C'eſt auſſi pour entretenir en nous la

paſſion de la vertu, & pour en trouver ſûrement la route, que nous liſons beaucoup les Romans de Richardſon : combien de fois avons-nous fait le bien dont il nous a donné l'idée, & que peut-être nous n'aurions pas fait ſans lui ! Nous liſons auſſi beaucoup les Poëtes ; mais nous avons choiſi de préférence ceux qui nous parlent des champs où nous vivons, & de cette nature que nous aimons.

La lecture des Poéſies champêtres eſt délicieuſe pour ceux qui en ont les objets ſous les yeux. La Poéſie anime ce qu'elle fait peindre : l'enthouſiaſme du Poëte ajoute toujours quelque choſe à l'enthouſiaſme du ſpectateur ; il l'empêche même de s'éteindre par l'habitude. La Poéſie nous inſpire le reſpect & l'amour pour l'antique & vénérable agriculture, pour nos occupations, pour les lieux que nous habitons. Nous nous diſons quelquefois : Homere & Virgile auroient été heureux ici ; Tibulle y aimeroit Délie ; il la chanteroit, & il chanteroit auſſi notre petit bois de hêtre & notre joli vallon. C'eſt aux champs que Haller & Geſſner ont compoſé leurs Poéſies aimables ; & quel état de la vie ces grands hommes ont-ils préféré au nôtre ? quelles mœurs ont-ils comparées aux mœurs champêtres ? Les Poëtes nous arrêtent ſur les ſenſations délicieuſes que nous recevons de la nature ; ils nous apprennent même à jouir d'un grand nombre de ces ſenſations qui auroient à peine affecté nos organes, & qui auroient échappé à la penſée. Tous ces hommes, qui ont parlé avec chaleur & dans leſquels abondent le ſentiment & les ima-

ges, entretiennent dans l'ame le charme de la sensibilité & la vie; enfin nous avons raisonné & simplifié le bonheur : nous avons mis toute notre étude à conserver en nous les sentiments tendres & honnêtes, & à en jouir, ainsi que des sensations agréables.

Il me semble que c'est-là faire un bon usage de la philosophie : elle a dégénéré de nos jours en fausse subtilité; elle a trop souvent fait la satyre de l'homme qu'il falloit consoler; elle s'est plus appliquée à le dégrader qu'à le conduire; elle auroit dû nous montrer les biens qui sont à la portée des différents états de la vie, & les devoirs de ces différents états. C'étoit-là le projet de mon pere, & il l'eût exécuté s'il eût vécu. Il trouvoit aussi qu'on avoit trop appris à l'homme à oublier ses sens, & à négliger les plaisirs simples & faciles qu'ils peuvent donner à tous les moments & à tous les âges de la vie. Nous nous conduisons d'après les leçons de mon pere, & nous élevons nos enfants dans ces principes : en attendant ils jouissent de leur enfance, & nous de leurs plaisirs.

J'avois voulu plusieurs fois interrompre Sara, pour me faire connoître; mais elle avoit parlé avec tant de rapidité, qu'il ne m'avoit pas été possible de lui adresser la parole. Dès qu'elle eut fini son discours, je me jettai à ses pieds : O Sara Th....! Dès que j'eus prononcé son nom, elle se leva avec précipitation, elle s'écria : je suis perdue! Non, vous ne l'êtes point, lui dis-je : vous voyez devant vous ce parent qui vous a aimée dès son enfance, & qui vous a

pleurée amérement : ne rougissez plus d'avouer votre passion pour un mari vertueux. Vous m'avez laissé votre fortune ; je suis prêt à vous la rendre ; acceptez-là, je vous en conjure ; mais, quelque parti que vous preniez, soyez sûre d'un secret inviolable. J'eus beaucoup de peine à calmer Sara ; elle ne se consoloit pas d'avoir mis dans sa confidence un homme qui n'y étoit pas nécessaire. Quant à ses biens, elle fut inébranlable ; & Philips, qui rentra un petit moment après que je me fus fait connoître, pensa comme elle.

Voyez, me disoit-il, notre métairie, faites-en la visite, & vous la trouverez remplie de tous les biens nécessaires : voyez nos jardins, nos champs, nos prés, nos troupeaux, & dites s'il peut nous manquer quelque chose ; voyez nos meubles, ne sont-ils pas commodes ? Notre table n'est-elle pas saine & abondante ? Si nous avions plus de richesses, nous ne ferions plus, avec le même intérêt, ce que nous faisons aujourd'hui ; le goût du travail seroit moins vif en nous ; l'ennui prendroit la place de nos occupations champêtres ; sans fatigue, sans devoirs, sans fonctions, toujours amusés, nous serions bientôt dégoûtés de ce qui nous amuse ; si nous pouvions nous passer de nos moissons & de nos troupeaux, nous serions moins touchés de l'espérance d'avoir de bonnes moissons & de belles laines ; nous ne saurions plus jouir de cette espérance : nos champs, presqu'inutiles, ou seulement utiles à notre superflu, seroient moins précieux pour nous ; nous verrions la campagne avec indifférence ; & que fait-on si

les autres enthousiasmes, qui sont les délices de nos cœurs, ne s'éteindroient pas avec celui que nous inspire la nature ! si notre ame perdoit de son activité, (& la vie oisive lui en ôte toujours) notre amour affoibliroit peut-être. Tous nos sentiments nous rendent heureux; ils sont assortis à notre état, ils tiennent les uns aux autres; notre bonheur tient à un systême bien combiné, & auquel il ne faut rien changer.

Je fis de nouveaux efforts, & je ne pus obtenir de mes vertueux parents qu'ils rentrassent dans les biens qu'ils m'avoient cédés; mais j'obtins d'eux qu'ils m'aimeroient, qu'ils me donneroient de leurs nouvelles, & qu'ils me permettroient de passer tous les ans quelques jours dans leur métairie. Je me séparai, non sans répandre des larmes, de ce couple si aimable & si éclairé. Je fus convaincu qu'il y a du bonheur & de la raison sur la terre. Puisse cette réflexion me conduire à être heureux & raisonnable ! Quoi qu'il en soit, l'habitation que j'ai dans le voisinage de mes parents m'est devenue chere; je me flatte bien d'y aller souvent, & je m'y fixerai peut-être; je la fais rebâtir. Quant aux biens que Sara m'a donnés, je n'en ferai aucun usage pour moi; j'en répandrai les revenus sur nos parents les plus pauvres, & les fonds retourneront un jour aux enfants de Philips & de Sara.

✠

ZIMÉO,

Par GEORGE FILMER, *né primitif.*

LES affaires de mon commerce m'avoient conduit à la Jamaïque ; la température de ce climat brûlant & humide avoit altéré ma ſanté, & je m'étois retiré dans une maiſon ſituée au penchant des montagnes, vers le centre de l'iſle ; l'air y étoit plus frais, & le terrein plus ſec qu'aux environs de la ville ; pluſieurs ruiſſeaux ſerpentoient autour de la montagne, qui étoit revêtue de la plus belle verdure ; ces ruiſſeaux alloient ſe rendre à la mer, après avoir parcouru des prairies émaillées de fleurs, & des plaines immenſes couvertes d'orangers, de cannes à ſucre, de caffiers, & d'une multitude d'habitations.

La jolie maiſon que j'occupois appartenoit à mon ami Paul Wilmouth, de Philadelphie ; il étoit, comme moi, né dans l'Egliſe primitive : nous avions à peu-près la même maniere de penſer : ſa famille, compoſée d'une femme vertueuſe & de trois jeunes enfants, ajoutoit encore au plaiſir que j'avois de vivre avec lui.

Lorſque mes forces me permirent quelque exercice, je parcourois les campagnes, où je voyois une nature nouvelle & des beautés qu'on ignore en Angleterre & en Penſilvanie ; j'allois viſiter les habitations, j'étois charmé

de leur opulence ; les hôtes m'en faisoient les honneurs avec empressement ; mais je remarquois je ne sçais quoi de dur & de féroce dans leur physionomie & dans leurs discours ; leur politesse n'avoit rien de la bonté ; je les voyois entourés d'esclaves qu'ils traitoient avec barbarie. Je m'informois de la maniere dont ces esclaves étoient nourris, du travail qui leur étoit imposé, & je frémissois des excès de cruauté que l'avarice peut inspirer aux hommes.

Je revenois chez mon ami, l'ame abattue de tristesse ; mais j'y reprenois bientôt la joie : là, sur les visages noirs, sur les visages blancs, je voyois le calme & la sérénité.

Wilmouth n'exigeoit de ses esclaves qu'un travail modéré ; ils travailloient pour leur compte deux jours de chaque semaine ; on abandonnoit à chacun d'eux un terrein qu'il cultivoit à son gré, & dont il pouvoit vendre les productions. Un esclave qui pendant dix années se conduisoit en homme de bien, étoit sûr de sa liberté. Ces affranchis restoient attachés à mon ami ; leur exemple donnoit de l'espérance aux autres, & leur inspiroit des mœurs.

Je voyois les negres distribués en petites familles, où regnoit la concorde & la gaieté ; ces familles étoient unies entr'elles ; tous les soirs, en rentrant à l'habitation, j'entendois des chants, des instruments, je voyois des danses ; il y avoit rarement des maladies parmi ces esclaves, peu de paresse, point de vol, ni suicide, ni complots, & aucun de ces crimes que fait commettre le désespoir, & qui ruinent quelquefois nos colonies.

Il y avoit trois mois que j'étois à la Jamaïque, lorſqu'un negre du Benin, connu ſous le nom de John, fit révolter les negres de deux riches habitations, en maſſacra les maîtres, & ſe retira dans la montagne. Vous ſçavez que cette montagne eſt au centre de l'iſle, qu'elle eſt preſque inacceſſible, & qu'elle environne des vallées fécondes, où des negres révoltés ſe ſont autrefois établis; on les appelle Negres-marons : depuis long-tems ils ne nous font plus la guerre; ſeulement lorſqu'il déſerte quelques eſclaves, ces negres font des courſes pour venger les déſerteurs des mauvais traitements qu'ils ont reçus. On apprit bientôt que John avoit été choiſi pour chef des negres-marons, & qu'il étoit ſorti des vallées avec un corps conſidérable, l'alarme fut auſſi-tôt répandue dans la colonie; on fit avancer des troupes vers la montagne, & on diſtribua des ſoldats dans les habitations qu'on pouvoit défendre.

Wilmouth entra un jour dans ma chambre un moment avant le lever du ſoleil. Le ciel, dit-il, punit l'homme injuſte, & voici peut-être le jour où l'innocent ſera vengé; les negres-marons ont ſurpris nos poſtes, ils ont taillé en pieces les troupes qui les défendoient, ils ſont déja diſperſés dans la plaine; on attend des ſecours de la ville; on enchaîne par-tout les eſclaves, & moi, je vais armer les miens.

Nous allâmes raſſembler nos negres, & nous leur portâmes des épées & quelques fuſils. Mes amis, leur dit Wilmouth, voilà des armes; ſi j'ai été pour vous un maître dur, donnez-moi la mort, je l'ai méritée; ſi je n'ai été pour

vous qu'un bon pere, venez défendre, avec moi, ma femme & mes enfants.

Les negres jetterent de grands cris ; ils jurerent, en montrant le ciel & mettant ensuite la main sur la terre, qu'ils périroient tous pour nous défendre : il y en eut qui se donnerent de grands coups de couteau dans les chairs, pour nous prouver combien il leur en coûtoit peu de répandre leur sang pour nous ; d'autres alloient embrasser les enfants de Wilmouth.

Comme John étoit maître de la plaine, il étoit impossible de se retirer à la ville ; il falloit nous défendre dans notre habitation : je proposai aux negres de retrancher un magasin qui étoit à quatre cents pas de la maison ; ce magasin devoit être une forteresse contre des ennemis sans artillerie. Les negres y travaillerent sur le champ, &, grace à leur zele, l'ouvrage fut bientôt achevé.

Parmi les esclaves de Wilmouth, il y avoit un negre nommé Francisque ; je l'avois trouvé abandonné sur le rivage d'une colonie Espagnole : on venoit de lui couper la jambe ; une jeune négresse étanchoit son sang, & pleuroit de l'inutilité de ses soins. Elle avoit auprès d'elle un enfant de quelques jours. Je fis porter le negre sur mon vaisseau ; la négresse me conjura de ne la point séparer de lui, & de la recevoir avec son enfant ; j'y consentis. J'appris qu'ils étoient esclaves d'un Espagnol qui avoit fait à la jeune Marien (c'est le nom de la belle négresse) quelques propositions mal reçues, & dont Francisque avoit voulu lui faire honte. L'Espagnol se vengea ; il prétendit que ces deux esclaves

esclaves étoient chrétiens, parce qu'on leur avoit donné, selon l'usage des colonies, des noms chrétiens. Il avoit surpris le negre dans quelques pratiques religieuses en usage au Benin ; il le fit cruellement mutiler, & se vanta de lui avoir fait grace. J'allai trouver cet homme barbare, je lui proposai de me vendre ces malheureux ; il fit d'abord quelque difficulté ; mais la somme que je lui offrois le rendit bientôt facile. J'emmenai ces esclaves, & je les donnai à Wilmouth. Marien étoit devenue l'amie de sa femme ; & Francisque, par son esprit, ses connoissances dans l'agriculture & ses mœurs, avoit mérité la confiance de Wilmouth, & l'estime de tout le monde.

Il vint nous trouver à l'entrée de la nuit. Le chef des noirs, nous dit-il, est né au Benin ; il adore le grand Orissa, le maître de la vie & le pere des hommes ; il doit avoir de la justice & de la bonté : il vient punir les ennemis des enfants d'Orissa ; mais vous, dit-il, en regardant Wilmouth & moi, vous qui les avez consolés dans leur misere, il sçaura vous respecter : envoyez vers cet homme un des adorateurs d'Orissa, un de nos freres du Benin ; Wilmouth ! qu'il aille dire aux guerriers de quels aliments tu nourris tes esclaves, qu'il leur conte ton amitié pour nous, la paix où nous vivons, nos plaisirs & nos fêtes ; tu verras ces guerriers tirer leurs fusils à la terre, & jetter leurs zagaies à tes pieds.

Nous suivîmes le conseil de Francisque : on dépêcha un jeune negre vers le chef des noirs, & en attendant son retour, mon ami & moi,

nous nous endormîmes d'un sommeil tranquille ; nos esclaves veilloient autour de nous.

Le jour commençoit à paroître, lorsque je fus éveillé par des cris & un bruit de mousqueterie qui partoit de la plaine, & de moment en moment sembloit s'approcher : j'ouvris ma fenêtre. J'ai dit que la maison de Wilmouth étoit située au penchant de la montagne, & que la vue s'étendoit sur une plaine immense coupée de ruisseaux, couverte de jolies maisons & de toutes les richesses que peut donner une terre féconde & bien cultivée. Le plus grand nombre des maisons étoient en feux ; deux ou trois cents tourbillons d'une flamme rouge & sombre, s'élevoient de la plaine jusqu'au sommet des montagnes ; la flamme étoit arrêtée à cette hauteur par un nuage long & noir, formé des douces vapeurs du matin, & de la fumée des maisons incendiées. Mes regards, en passant au dessous de ce nuage, découvroient la mer étincelante des premiers rayons du soleil : ces rayons éclairoient les fleurs & la belle verdure de ces riches contrées : ils doroient le sommet des montagnes & le faîte des maisons que l'incendie avoit épargnées. Je voyois dans quelques parties de la plaine des animaux paître avec sécurité ; dans d'autres parties, les hommes & les animaux fuyoient à travers la campagne : des negres furieux poursuivoient le sabre à la main mes infortunés concitoyens ; on les massacroit aux pieds des orangers, des caffiers, des canneliers en fleurs. J'entendois autour de notre habitation les ruisseaux murmurer & les oiseaux chanter ; le

bruit de la mousqueterie, les cris des blancs égorgés & des negres acharnés au carnage arrivoient de la plaine jusqu'à moi; cette campagne opulente & désolée, ces riches présents de la terre, & ces ravages de la vengeance; ces beautés tranquilles de la nature, & ces cris du désespoir ou de la fureur, me jetterent dans des pensées mélancoliques & profondes; un sentiment mêlé de reconnoissance pour le grand Etre, & de pitié pour les hommes, me fit verser des larmes.

Je sortis de la maison avec mon ami; nous envoyames les femmes & les vieillards dans le magasin retranché, & nous descendîmes auprès d'un bois de cedres, qui nous déroboit la vue d'une partie de ces scenes d'horreurs.

Nous revîmes bientôt le jeune negre que nous avions envoyé chez les ennemis; il étoit à la tête de quatre negres armés; ses cris, ses gestes, ses sauts, nous annoncerent de loin qu'il nous apportoit de bonnes nouvelles. O mon maître, dit-il à Wilmouth, le chef des noirs est ton ami; voilà ses plus chers serviteurs qu'il t'envoie, il viendra bientôt lui-même.

Nous apprîmes que John égorgeoit sans pitié les hommes, les femmes & les enfants, dans les habitations où les negres avoient reçu de mauvais traitements; que dans les autres, il se contentoit de donner la liberté aux esclaves; mais qu'il mettoit le feu à toutes les maisons dont les maîtres s'étoient éloignés.

Nous apprîmes en même tems que le Gouverneur se disposoit à faire sortir un nouveau corps de troupes, que tous les colons qui

avoient eu le tems de se retirer s'étoient armés avec quelques negres qui leur restoient fideles, & que ces forces ne tarderoient pas à fondre sur John. Nous vîmes ces negres-marons, chargés de butin, diriger leur retraite vers la montagne; ils prirent leur route assez près de notre maison: une trentaine d'hommes se détacha de cette petite armée, & s'avança vers nous; le terrible John étoit à leur tête.

John, ou plutôt Ziméo, car les negres-marons quittent d'abord ces noms Européens qu'on donne aux esclaves qui arrivent dans les colonies, Ziméo étoit un jeune homme de vingt-deux ans: les statues de l'Apollon & de l'Antinoüs n'ont pas des traits plus réguliers & de plus belles proportions. Je fus frappé sur-tout de son air de grandeur. Je n'ai jamais vu d'homme qui me parût comme lui né pour commander aux autres: il étoit encore animé de la chaleur du combat; mais en nous abordant, ses yeux exprimoient la bienveillance & la bonté: des sentiments opposés se peignoient tour à tour sur son visage; il étoit presque dans le même moment triste & gai, furieux & tendre. J'ai vengé ma race & moi, dit-il; hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo: n'ayez point d'horreur du sang qui me couvre, c'est celui du méchant; c'est pour épouvanter le méchant que je ne donne point de bornes à ma vengeance. Qu'ils viennent de la ville, vos tigres, qu'ils viennent, & ils verront ceux qui leur ressemblent, pendus aux arbres, & entourés de leurs femmes & de leurs enfants massacrés:

hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo.... Le mal qu'il veut vous faire eſt juſte. Il ſe tourna vers nos eſclaves, & leur dit : Choiſiſſez de me ſuivre dans la montagne, ou de reſter avec vos maîtres.

A ces mots, nos eſclaves entourerent Ziméo, & lui parlerent tous à la fois; tous lui vantoient les bontés de Wilmouth & leur bonheur; ils vouloient conduire Ziméo à leurs cabanes, & lui faire voir combien elles étoient ſaines & pourvues de commodités, ils lui montroient l'argent qu'ils avoient acquis. Les affranchis venoient ſe vanter de leur liberté ; ils tomboient enſuite à nos pieds, & ſembloient fiers de nous baiſer les pieds en préſence de Ziméo. Tous ces negres juroient qu'ils perdroient la vie plutôt que de ſe ſéparer de nous : tous avoient les larmes aux yeux, & parloient d'une voix entre-coupée : tous ſembloient craindre de ne pas exprimer avec aſſez de force les ſentiments de leur amour & de leur reconnoiſſance.

Ziméo étoit attendri, agité, hors de lui-même ; ſes yeux étoient humides, il reſpiroit avec peine ; il regardoit tour à tour le ciel, nos eſclaves & nous. O grand Oriſſa, Dieu des noirs & des blancs ! Toi qui as fait les ames, vois ces hommes reconnoiſſants, ces vrais hommes, & punis les barbares qui nous mépriſent & qui nous traitent comme nous ne traitons pas les animaux que tu as créés pour les blancs & pour nous.

Après cette exclamation, Ziméo tendit la main à Wilmouth & à moi. J'aimerai deux blancs, dit-il, oui, j'aimerai deux blancs. Mon

ſort eſt entre vos mains ; toutes les richeſſes que je viens d'enlever ſeront employées à payer un ſervice que je demande.

Nous l'aſſurâmes que nous étions diſpoſés à lui rendre, ſans intérêt, tous les ſervices qui dépendroient de nous. Nous l'invitâmes à ſe repoſer : nous lui offrîmes des rafraîchiſſements. J'envoyai dire à Franciſque d'envoyer du magaſin des préſents & des vivres aux negres qui accompagnoient Ziméo. Ce chef accepta nos offres de fort bonne grace ; ſeulement il ne voulut pas entrer dans la maiſon ; il s'étendit ſur une natte à l'ombre des mangliers, qui formoient un cabinet de verdure auprès de notre habitation. Nos negres ſe tenoient à quelque diſtance de nous, & regardoient Ziméo avec des ſentiments de curioſité & d'admiration.

Mes amis, nous dit-il, le grand Oriſſa ſçait que Ziméo n'eſt point né cruel ; mais les blancs m'ont ſéparé des idoles de mon cœur, du ſage Matomba qui élevoit ma jeuneſſe, & de la jeune beauté que j'aſſociois à ma vie. Mes amis, les outrages & les malheurs ne m'ont point abattu, j'ai toujours ſenti mon cœur. Vos hommes blancs n'ont qu'une demi-ame ; ils ne ſçavent ni aimer, ni haïr ; ils n'ont de paſſion que pour l'or ; nous les avons toutes, & toutes ſont extrêmes. Des ames de la nature des nôtres, ne peuvent s'éteindre dans les diſgraces ; mais la haine y devient de la rage. Le negre, né pour aimer, quand il eſt forcé de haïr devient un tigre, un léopard, & je le ſuis devenu. Je me vois le chef d'un peuple, je ſuis riche, & je paſſe mes jours dans la dou-

leur : je régrette ceux que j'ai perdus ; je les vois des yeux de la pensée ; je les entretiens & je pleure. Mais après avoir versé des larmes, souvent je me sens un besoin de répandre du sang, d'entendre les cris des blancs égorgés. Eh bien ! je viens de le satisfaire, cet affreux besoin, & ce sang, ces cris aigrissent encore mon désespoir.... Hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo. Vous pouvez lui trouver un vaisseau, vous pouvez le conduire ; ils ne sont pas loin de cette isle, ceux qui sont nécessaires à mon cœur.

Dans ce moment deux des plus jeunes esclaves de Wilmouth se prosternerent devant Ziméo. Ah ! s'écria-t-il, vous êtes du Benin, & vous m'avez connu ? Oui, dit le plus jeune des deux asclaves, nous sommes nés les sujets du puissant Damel (*) ton pere ; celui-ci t'a vu à sa cour, & moi j'ai vu ta jeunesse au village d'Onébo. Des perfides nous ont enlevés à nos parents, mais Wilmouth est notre pere. Le negre avoit à peine prononcé ces mots, qu'il sortit avec précipitation ; Ziméo fit un geste pour l'arrêter, & se pencha sur l'autre negre qui restoit auprès de lui, & qu'il regardoit avec attendrissement ; il sembloit porter des yeux plus satisfaits sur les campagnes de la Jamaïque, & en respirer l'air avec plaisir depuis qu'il lui étoit commun avec plusieurs negres du Benin. Il nous dit après un moment

(*) C'est le nom qu'on donne aux Souverains d'une partie de l'Afrique.

de ſilence : Ecoutez, homme de paix, le malheureux Ziméo, il n'eſpere qu'en vous, & il mérite votre pitié ; écoutez ſes cruelles aventures.

Le grand Damel, dont je ſuis l'héritier, m'avoit envoyé, ſelon l'ancien uſage du Benin, chez les laboureurs d'Onébo, qui devoient finir mon éducation ; elle fut confiée à Matomba, le plus ſage d'entr'eux, le plus ſage des hommes : il avoit été long-temps un de nos plus illuſtres Kabashirs (*) ; dans le conſeil de mon pere il avoit ſouvent empêché le mal, & fait faire le bien ; il s'étoit retiré, jeune encore, dans ce village, où s'élevent depuis des ſiecles les héritiers de l'Empire. Là, Matomba jouiſſoit de la terre, du ciel & de ſa conſcience. Les querelles, la pareſſe, le menſonge, les devins, les prêtres, la dureté de cœur n'entrent point dans le village d'Onébo. Les jeunes Princes ne peuvent y voir que de bons exemples. Le ſage Matomba m'y faiſoit perdre les ſentiments d'orgueil & d'indolence que m'avoient inſpirés mes nourrices & la cour ; je travaillois à la terre comme les ſerviteurs de mon maître, & comme lui-même. On m'inſtruiſoit des détails de l'Agriculture, qui fait toutes nos richeſſes. On me montroit la néceſſité d'être juſte, impoſée à tous les hommes, pour qu'ils puſſent élever leurs enfants, & cultiver leurs champs en paix. On me montroit

(*) Eſpece de Nobles.

montroit que les Princes entr'eux étoient dans la ſituation des laboureurs d'Onébo, qu'il falloit qu'ils fuſſent juſtes les uns envers les autres, afin que leurs peuples & eux-mêmes puſſent vivre contents.

Mon maître avoit une fille, la jeune Ellaroé; je l'aimai, & j'appris bientôt que j'étois aimé. Nous conſervions, l'un & l'autre, la plus grande innocence; mais je ne voyois qu'elle dans la nature, elle n'y voyoit que moi, & nous étions heureux. Ses parents faiſoient un uſage utile de la paſſion que nous avions l'un pour l'autre; je faiſois tout ce que me demandoit Matomba, dans l'eſpérance de me rendre plus digne d'Ellaroé; l'eſpérance de s'attacher mon cœur, lui rendoit tout facile. Mes ſuccès étoient en elle, ſes ſuccès étoient en moi. Il y avoit cinq ans que je vivois dans ces délices, & j'eſpérois obtenir de mon pere la permiſſion d'épouſer Ellaroé. Tu ſais que la premiere de nos femmes eſt notre véritable épouſe; les autres ne ſont que ſes domeſtiques & les objets de notre amuſement: j'aimois à penſer qu'Ellaroé ſeroit ma compagne ſur le trône & dans tous les âges; j'aimois à étendre ma paſſion ſur tout l'eſpace de ma vie.

J'attendois la réponſe du Damel, lorſqu'on vit arriver dans Onébo deux marchands Portugais; ils nous vendoient des inſtruments de labourage, des uſtenſiles domeſtiques, & quelques-unes de ces bagatelles qui ſervent à la parure des femmes & des jeunes gens: nous leur donnions en échange de l'ivoire & de la poudre d'or: ils vouloient acheter des eſcla-

ves ; mais on ne vend au Benin que les criminels, & il ne s'en trouve pas dans le canton d'Onébo. Je m'instruisois avec eux des arts & des mœurs de l'Europe ; je trouvois dans vos arts bien des superfluités & dans vos mœurs bien des contradictions. Vous savez quelle passion les noirs ont pour la musique & la danse. Les Portugais avoient plusieurs instruments qui nous étoient inconnus, & tous les soirs il nous jouoient des airs que nous trouvions délicieux ; la jeunesse du village se rassembloit & dansoit autour d'eux ; j'y dansois avec Ellaroé. Souvent les Portugais nous apportoient de leurs vaisseaux des vins, des liqueurs, des fruits dont la saveur flattoit notre goût ; ils recherchoient notr e amitié, & nous les aimions sincérement. Ils nous annoncerent un jour qu'ils étoient obligés de retourner bientôt dan leur pays ; cette nouvelle affligea tout le village, mais personne autant qu'Ellaroé. Il nous apprirent, en pleurant, le jour de leur départ ; ils nous dirent qu'ils s'éloigneroient de nous avec moins de douleur, s'ils avoient pu nous donner une fête sur leurs vaisseaux ; ils nous presserent de nous y rendre le lendemain, avec les jeunes gens les mieux faits & les plus belles filles du village. Nous nous y rendîmes, conduits par Matomba & par quelques vieillards, chargés de maintenir la décence.

Onébo n'est qu'à cinq mille de la mer ; nous étions sur le rivage une heure après le lever du soleil ; nous vîmes deux vaisseaux l'un auprès de l'autre ; ils étoient couverts de branches d'arbres, les voiles & les cordages étoient

chargés de fleurs. Dès qu'ils nous apperçurent, ils firent entendre des chants & des instruments ; ce concert, cette pompe, nous annonçoient une fête agréable. Les Portugais vinrent au devant de nous ; ils partagerent notre troupe, & nous montâmes à nombre égal sur les deux vaisseaux.

Il en partit deux coups de canon : le concert cessa ; nous fûmes chargés de fers, & les vaisseaux mirent à la voile.

Ziméo s'arrêta dans cet endroit de son récit ; & reprenant la parole : Oui, mes amis, ces hommes à qui nous avions prodigué nos richesses & notre confiance, nous enlevoient pour nous vendre avec des criminels qu'ils avoient achetés au Benin. Je sentis à la fois le malheur d'Ellaroé, celui de Matomba & le mien : j'accablai les Portugais de reproches & de menaces, je mordois ma chaîne, je voulois mourir ; mais un regard d'Ellaroé m'en ôtoit le dessein : les monstres du moins ne nous avoient pas séparés ; mais Matomba étoit sur l'autre vaisseau.

Trois de nos jeunes gens & une jeune fille se donnerent la mort : j'exhortois Ellaroé à les imiter ; mais le plaisir d'aimer & d'être aimée, l'attachoit à la vie. Les Portugais lui firent entendre qu'ils nous destinoient un sort aussi heureux que celui dont nous avions joui. Elle espéra du moins que nous resterions unis, & qu'elle retrouveroit son pere. Après avoir pleuré pendant quelques jours la perte de notre liberté, le plaisir d'être presque toujours ensemble, fit cesser les larmes d'Ellaroé, & adoucit mon désespoir.

Dans le peu de moments que nous n'étions point gênés par la présence de nos bourreaux, Ellaroé me pressoit dans ses bras, & me disoit : O mon ami, appuyons-nous fortement l'un à l'autre, & nous résisterons à tout ; contente de toi, de quoi ai-je à me plaindre ? Eh ! quel genre de bonheur voudrois-tu acheter aux dépens de celui dont nous jouissons ? Ces paroles me rendoient une force extraordinaire ; je n'avois plus qu'une crainte, celle d'être séparé d'Ellaroé.

Il y avoit plus d'un mois que nous étions en mer, les vents étoient foibles, & notre course étoit lente ; enfin, les vents nous manquerent absolument. Depuis quelques jours, les Portugais ne nous donnoient des vivres que ce qu'il en falloit pour nous empêcher de mourir.

Deux negres déterminés à la mort s'étoient refusé toute espece de norriture, & ils nous faisoient passer en secret, le pain & les dattes qu'on leur donnoit : je les cachois avec soin dans l'intention de les employer à conserver les jours d'Ellaroé.

Le calme continuoit : les mers sans vagues, sans ondes, sans flots, présentoient une surface immense & immobile où notre vaisseau sembloit attaché. L'air étoit aussi tranquille que les eaux. Le soleil & les étoiles, dans leur marche paisible & rapide, n'interrompoient pas ce profond repos qui régnoit dans le ciel & sur les mers. Nous portions sans cesse les yeux sur cet espace uniforme & sans rives, terminé par la voûte du ciel, qui sembloit nous enfermer dans un vaste tombeau. Quelquefois

nous prenions les ondulations de la lumiere pour un mouvement des eaux; mais cette erreur étoit de courte durée. Quelquefois en nous promenant sur le tillac, nous prenions pour du vent l'agitation que nous imprimions à l'air, mais à peine avions-nous suspendu nos pas, que nous nous retrouvions environnés du calme universel.

Bientôt nos tyrans réserverent pour eux le peu qui restoit de vivres, & ordonnerent qu'une partie des noirs seroit la pâture de l'autre.

Je ne puis vous dire si cette loi, si digne des hommes de votre race, me fit plus d'horreur que la maniere dont elle fut reçue. Je lisois sur tous les visages une joie avide, une terreur sombre, une espérance barbare: je les voyois, ces malheureux compagnons d'un même esclavage, s'observer avec une attention vorace, & des yeux de tigres.

Les premieres victimes furent choisies dans le nombre de ceux que la faim avoit le plus accablés: c'étoit deux jeunes filles du village d'Onébo. J'entends encore les cris de ces infortunées; je vois encore les larmes couler sur les visages de leurs compagnes affamées qui les dévoroient.

Les foibles provisions que j'avois dérobées aux regards de nos tyrans, avoient soutenu les forces d'Ellaroé & les miennes: nous étions sûrs de n'être point choisis pour être immolés; j'avois encore des dattes, & nous jettions à la mer, sans qu'on s'en apperçût, les portions horribles qu'on nous présentoit.

Le lendemain de ce jour affreux où nos

compagnons commencerent à se dévorer, au moment où le disque du soleil étoit encore à moitié dans le ciel & dans la mer, nous eûmes un peu d'espérance : il s'éleva une brume légegere qui devoit former des nuages & nous donner du vent ; mais la brume se dissipa, & le ciel conserva sa tranquille & funeste sérénité.

L'espérance avoit d'abord ranimé les noirs & les blancs : on avoit vu pendant un moment le vaisseau dans le tumulte d'une joie désordonnée. Mais lorsque la brume fut retombée, il régna parmi nous un morne désespoir ; le découragement avoit saisi nos tyrans mêmes ; ils n'avoient plus assez de force pour avoir des soins, ils nous observoient moins, ils nous gênoient peu, & le soir, au moment de la retraite, on me laissa sur le tillac avec Ellaroé. Nous y restions seuls, & dès qu'elle s'en apperçut, elle me pressa dans ses bras, je la pressai dans les miens ; ses yeux n'avoient jamais eu une expression si vive & si tendre. Je n'avois point encore éprouvé auprès d'elle l'ardeur, le trouble, les palpitations que j'éprouvois en ce moment ; nous restâmes long-temps sans nous parler, & serrés dans les bras l'un de l'autre. Oh ! toi que j'avois choisie pour être ma compagne sur le trône, tu seras du moins ma compagne jusqu'à la mort. Ah ! Ziméo, me répondit-elle, peut-être que le grand Orissa nous conservera la vie, & je serai ton épouse. Ellaroé, lui dis-je, si ces monstres ne nous avoient pas enlevés, le Damel t'auroit choisie pour mon épouse, comme ton pere m'avoit choisi pour ton époux. Il est vrai, dit-elle,

mais dépendrons-nous encore des loix du Damel, & attendrons-nous ſes ordres, que nous ne pouvons recevoir ? Non, ma chere Ellaroé, loin de nos parents, arrachés à notre patrie, nous ne devons obéir qu'à nos cœurs. O Ziméo ! s'écria-t-elle, en couvrant mon viſage de ſes larmes. Ellaroé, lui dis-je, tu pleures dans ce moment ! tu n'aimes pas aſſez. Ah ! me dit-elle, vois à la clarté de la lune cette mer qui ne change plus, jette les yeux ſur les voiles du vaiſſeau ; vois comme elles ſont ſans mouvement ; vois ſur le tillac les traces du ſang de mes deux amis ; vois le peu qui nous reſte de ces dates ? Eh bien ! Ziméo, ſois mon époux, & je ſuis contente.

En me diſant ces mots, elle redoubla ſes baiſers. Nous jurâmes, en préſence du grand Oriſſa, d'être unis, quelle que fût notre deſtinée, & nous nous abandonnâmes à mille plaiſirs, dont nous n'avions pas encore l'expérience. Ils nous firent oublier l'eſclavage, la mort préſente, la perte d'un empire, l'eſpoir de la vengeance, tout ; nous ne ſentîmes plus que les délices de l'amour. Après nous en être enivrés, nous nous retrouvâmes ſans illuſions ſur notre état ; nous revîmes la vérité, à meſure que nos ſens redevenoient tranquilles : notre ame étoit accablée ; abattus à côté l'un de l'autre, le calme dans lequel nous étions tombés étoit triſte & profond comme celui de la nature.

Je fus tiré de cet accablement par un cri d'Ellaroé ; je la ragardai, ſes yeux étinceloient de joie ; elle me montra les voiles & les cor-

dages qui étoient agités ; nous sentîmes le mouvement des mers ; il s'élevoit un vent frais qui porta les deux vaisseaux en trois jours à Porto-Bello.

Je revis Matomba, il me baigna de ses larmes ; il revit sa fille, il approuva notre mariage : le croirez-vous, mes amis ? le plaisir de me réunir à Matomba, le plaisir d'être l'époux d'Ellaroé, les charmes de son amour, la joie de la voir échappée à de si cruels dangers, suspendirent en moi le sentiment de tous les maux ; j'étois prêt à aimer mon esclavage : Ellaroé étoit heureuse, & son pere sembloit se consoler. Oui, j'aurois pardonné peut-être aux monstres qui nous avoient trahis ; mais Ellaroé & son pere furent vendus à un habitant de Porto-Bello, & je le fus à un homme de votre nation, qui portoit des esclaves dans les Antilles.

Voilà le moment qui m'a changé, qui m'a donné cette passion pour la vengeance, cette soif de sang qui me fait frémir moi-même, lorsque je reviens à m'occuper d'Ellaroé, dont la seule image adoucit encore mes pensées.

Dès que notre sort fut décidé, mon épouse & son pere se jetterent aux pieds des monstres qui nous séparoient, je m'y précipitai moi-même ; honte inutile ! on ne daigna pas nous entendre. Au moment où on voulut m'entraîner, mon épouse, les yeux égarés, les bras étendus, & jettant des cris affreux, je les entends encore, mon épouse s'élança vers moi : je me dérobai à mes bourreaux, je reçus Ellaroé dans mes bras qui l'entourerent ; elle m'en-

toura des ſiens, &, ſans raiſonner, par un mouvement machinal, chacun de nous, entrelaçant ſes doigts, & ſerrant ſes mains, formoit une chaîne autour de l'autre; pluſieurs mains cruelles firent de vains efforts pour nous détacher. Je ſentis que ces efforts ne ſeroient pas long-temps inutiles: j'étois déterminé à m'ôter la vie, mais comment laiſſer dans cet horrible monde, ma chere Ellaroé? j'allois la perdre je craignois tout, je n'eſpérois rien, toutes mes penſées étoient barbares: les larmes inondoient mon viſage; il ne ſortoit de ma bouche que des hurlements ſourds, ſemblables au rugiſſement d'un lion fatigué du combat; mes mains ſe détachant du corps d'Ellaroé, ſe porterent à ſon col.... O grand Oriſſa!... les blancs enleverent mon épouſe à mes mains furieuſes, elle jetta un cri de douleur au moment où l'on nous déſunit; je la vis porter ſes mains à ſon col, pour achever mon deſſein funeſte; on l'arrêta: elle me regardoit: ſes yeux, tout ſon viſage, ſon attitude, les ſons inarticulés qui ſortoient de ſa bouche, exprimoient les regrets & l'amour.

On m'emporta dans le vaiſſeau de votre nation: j'y fus garotté & placé de maniere que je ne pus attenter à ma vie; mais on ne pouvoit me forcer à prendre de la nourriture. Mes nouveaux tyrans employerént d'abord les menaces; bientôt ils me firent ſouffrir des tourments que des blancs ſeuls peuvent inventer; je réſiſtois à tout.

Un negre né au Benin, eſclave depuis deux ans de mes nouveaux maîtres, eut pitié de moi;

il me dit que nous allions à la Jamaïque, & que dans cette isle on pouvoit aisément recouvrer la liberté; il me parla des negres marons, & de la république qu'ils avoient formée au centre de l'isle; il me dit que ces negres montoient quelquefois des vaisseaux Anglois, pour faire des courses dans les isles Espagnoles; il me fit entendre qu'on pouvoit délivrer Ellaroé & son pere. Il réveilla dans mon cœur les idées de vengeance & les espérances de l'amour; je consentis de vivre, vous voyez pourquoi. Je me suis déja vengé; mais il me faut retrouver les idoles de mon cœur: il le faut, où je renonce à vivre. Mes amis, prenez toutes mes richesses, & équipez un vaisseau....

Ziméo fut interrompu par l'arrivée de Francisque, qui s'avançoit soutenu par ce jeune negre qui le premier avoit reconnu son Prince. Dès que Ziméo les apperçut, il s'écria: O mon pere! O Matomba! Il s'élança vers lui, en prononçant à peine le nom d'Ellaroé. Elle vit, & te pleure, dit Matomba, elle est ici. Voilà, dit-il en me montrant, celui qui nous a sauvés. Ziméo embrassoit tour à tour Matomba, Wilmouth & moi, en répétant avec vîtesse & une sorte d'égarement: Conduis-moi... conduis-moi.... Nous allions prendre le chemin de la petite forteresse, où nos femmes étoient renfermées; mais nous vîmes Marien, ou plutôt Ellaroé, descendre & voler vers nous. Le même negre qui avoit rencontré Matomba, étoit allé la chercher. Elle arrivoit tremblante, le visage baigné de larmes, élevant les mains & les yeux vers le ciel, & répétant

d'une voix étouffée : Ziméo, Ziméo ! Elle avoit remis son enfant entre les mains du negre du Benin : aprés avoir embrassé son époux, elle lui présenta le jeune enfant. Ziméo, voilà ton fils, c'est pour lui que Matomba & moi nous avons supporté la vie. Ziméo prit l'enfant, le baisoit avec transport, & s'écrioit : Il ne sera pas l'esclave des blancs, le fils qu'Ellaroé m'a donné. Sans lui, sans lui, disoit Ellaroé, je serois sortie de ce monde où je ne rencontrois plus celui que cherchoit mon cœur. Les discours les plus tendres étoient suivis des plus douces caresses ; ils les suspendoient pour caresser leur enfant ; ils se le présentoient l'un à l'autre. Bientôt ils ne furent plus occupés que de nous & de leur reconnoissance. Je n'ai jamais vu d'homme, même de negre, exprimer si vivement & si bien ce sentiment aimable.

On vint donner avis à Ziméo que les troupes Angloises étoient en marche : il fit sa retraite en bon ordre. Ellaroé & Matomba fondoient en larmes en nous quittant ; ils vouloient porter toute leur vie le nom de nos esclaves ; ils nous conjuroient de les suivre dans la montagne : nous leur promîmes de les aller voir, aussi-tôt que la paix seroit conclue entre les negres-marons & notre colonie. Je leur ai déja tenu parole ; je me propose d'aller jouir encore des vertus, du grand sens & de l'amitié de Ziméo, de Matomba & d'Ellaroé.

J'AJOUTERAI à ce récit quelques réflexions sur les Negres.

Mon séjour dans les Antilles, & mes voyages en Afrique, m'ont confirmé dans une opinion que j'avois depuis long-temps. C'est que les peuples d'Europe sont comme beaucoup d'hommes en place, qui commencent par être injustes, & finissent par calomnier les victimes de leur injustice. Les négociants qui font la traite des negres, les colons qui les tiennent dans l'esclavage, ont de trop grands torts avec eux pour nous en parler vrai.

La premiere de nos injustices est de donner aux Africains un caractere général. Ils ont la même couleur; ils ont beaucoup de sensibilité: voilà tout ce qu'ils ont de commun. Les nez écrasés même & les grosses levres, ne sont pas plus les attributs des noirs que des blancs. Il y a chez ceux-ci des Lapons, des Tartares, des Esquimaux, des Mogols, des Chinois, qui ont ces deux difformités. Il y a chez les Africains des nations entieres où la taille & le visage ont les plus belles proportions. Il n'est pas plus vrai que les negres en général soient paresseux, fripons, menteurs, dissimulés; ces qualités sont de l'esclavage, & non de la nature.

Le vaste continent de l'Afrique est couvert d'une multitude de peuples. Les gouvernements, les productions, les religions qui varient dans ces contrées immenses, ont nécessairement varié les caracteres. Ici vous rencontrerez des Républiquains qui ont la franchise, le courage, l'esprit de justice que donne la liberté. Là, vous verrez des negres indépendants, qui vivent sans chefs & sans loix, aussi féroces & aussi sauvages que les Iroquois. Entrez dans l'intérieur

des terres, ou même bornez-vous à parcourir les côtes, vous trouverez de grands Empires, le despotisme des Princes & celui des prêtres, le gouvernement féodal, des monarchies réglées, &c. Vous verrez par-tout des loix, des opinions, des points d'honneur différents; & parconséquent, vous trouverez des negres humains, des negres barbares; des peuples guerriers, des peuples pusillanimes; de belles mœurs, des mœurs détestables; l'homme de la nature, l'homme perverti, & nulle part l'homme perfectionné.

Nous traitons les negres d'imbécilles; il y en a de tels, & ce sont des peuples isolés que leur situation ou leur religion séparent trop du reste des hommes; mais les peuples du Benin, de Congo, du Monomotapa, &c. ont de l'esprit, de la raison, & même des arts.

Tout cela est fort imparfait sans doute: leurs Guiriots ne valent pas Horace ou Rousseau; leurs Musiciens ne sont pas des Pergoleze, leurs Peintres des Raphaëls, leurs Orfevres des Germains.

Mais songez-vous que ces peuples n'ont encore que très-imparfaitement l'écriture? songez-vous qu'ils n'ont pas les modeles des anciens? Ils sont moins avancés que nous, j'en conviens; mais cela ne prouve pas qu'ils aient moins d'esprit.

Ils n'ont ni la boussole, ni l'imprimerie; voilà les deux arts qui nous ont donné l'avantage sur presque tous les peuples du globe; & nous les devons au hazard. La boussole, en facilitant les voyages, nous fait partager les lumie-

res de tous les lieux; & l'imprimerie nous a rendu propre l'esprit de tous les âges. C'est elle qui nous a fait retrouver les traces perdues des Grecs & de Romains, sans que nous ayons encore égalé ni les uns ni les autres.

Oui, ce sont les circonstances, & non pas la nature de l'espece, qui ont décidé de la supériorité des blancs sur les negres. Il y a quelque apparence que l'intérieur de l'Afrique n'est pas une terre aussi ancienne que l'Asie : de plus, il est séparé de l'Asie & même de l'Egypte, par des déserts immenses; les peuples qui l'habitent, sans communication avec les peuples anciennement policés, n'ont eu que leurs seules lumieres & trop peu de temps pour se perfectionner; tandis que les Egyptiens ont formé les Grecs & peut-être les Etrusques; que ceux-ci & les Grecs ont formé les Romains, & que tous ensemble ont éclairé le reste de l'Europe.

Observez encore que les negres habitent un pays où la nature est prodigue, & qu'il leur faut peu d'industrie pour satisfaire à leurs besoins : d'ailleurs, il ne faut ni esprit, ni invention pour se garantir des inconvénients de la chaleur; & il en faut beaucoup pour se garantir des inconvénients du froid. Par conséquent, on exerce moins son esprit sous l'Equateur qu'en deça du Tropique; & la raison doit faire des progrès moins rapides chez les peuples du midi, qu'elle n'en fait chez les peuples du nord.

Malgré les avantages des circonstances, qu'étions-nous il y a quatre cents ans? L'Europe, si vous en exceptez Venise & Florence, ne

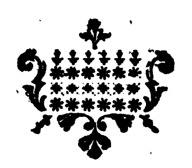
valoit peut-être par le Congo & Benin. J'ai voyagé, & je sais l'histoire. Oui, les grands peuples chez les negres sont à peu-près ce que nous avons été depuis le neuvieme jusqu'au quatorzieme siecle. Les mêmes opinions absurdes, les épreuves, les sortileges, les droits feodaux, des loix atroces, des arts grossiers étoient alors chez nos ancêtres, & sont aujourd'hui chez les Africains.

Portons-leur nos découvertes & nos lumieres; dans quelques siecles ils y ajouteront peut-être, & le genre humain y aura gagné. N'y aura-t-il jamais de Prince qui fonde des colonies avec des vues aussi grandes? N'enverrons-nous jamais des apôtres de la raison & des arts? Serons-nous toujours conduits par un esprit mercantile & barbare, par une avarice insensée qui désole les deux tiers du globe, pour donner au reste quelques superfluités.

O peuples d'Europe! les principes du droit naturel seront-ils toujours sans force parmi vous? Vos Grecs, vos Romains ne les ont pas connus. Avant le Gouvernement civil de Loke, le livre de Burlamaqui & l'Esprit des Loix, vous les ignoriez encore; que dis-je, dans ces livres mêmes sont-ils assez nettement posés sur la base de l'intérêt commun à toutes les nations & à tous les hommes? Les Hobbes, les Machiavels & autres, n'ont-ils pas encore des partisans? Dans quel pays de l'Europe les loix constitutives, criminelles, ecclésiastiques & civiles, sont-elles conformes à l'intérêt général & particulier?

Peuples polis, peuples savants, prenez-y

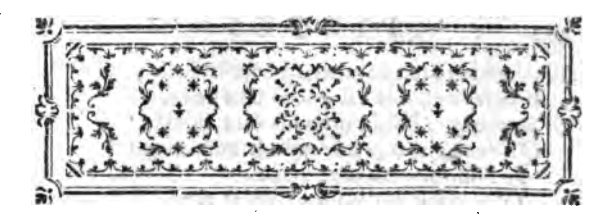
garde, vous n'aurez une morale, de bons gouvernements & des mœurs, que lorſque les principes du droit naturel ſeront connus de tous les hommes; & que vous & vos légiſlateurs, vous en ferez une application conſtante à votre conduite & à vos loix. C'eſt alors que vous ſerez meilleurs, plus puiſſants, plus tranquilles: c'eſt alors que vous ne ſerez pas les tyrans & les bourreaux du reſte de la terre: vous ſaurez qu'il n'eſt pas permis aux Africains de vous vendre des priſonniers de guerre; vous ſaurez que les Seigneurs des grands fiefs de Guinée ne peuvent vous vendre leurs vaſſaux; vous ſaurez que votre argent ne peut vous donner le droit de tenir un ſeul homme dans l'eſclavage.



PIECES FUGITIVES.

AVERTISSEMENT.

Si ces Pieces Fugitives étoient ignorées, je ne les ferois pas connoître, & je ne les donnerois pas au Public, parce que je ne croirois pas lui faire un présent digne de lui ; mais puisqu'elles ont été souvent imprimées, il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'elles le soient enfin correctement.



PIGMALION.

ÉLEVE d'Apollon & favori des belles,
Entre les arts & les amours,
L'heureux Pigmalion partageoit ses beaux jours,
Comblé d'honneurs nouveaux & de faveurs nouvelles.
Sous son ciseau voluptueux
Une Vénus venoit d'éclore;
Celle qu'à Paphos on adore,
Peut-être des humains méritoit moins les vœux.

L'artiste, en la formant se rappelloit l'image
Des beautés qui l'avoient charmé;
Ce que son cœur avoit aimé,
Il l'exprimoit dans son ouvrage.
Mon art a, dit-il, rassemblé
Des trésors qu'en cent lieux l'amour voulut répandre.
Que leur accord me plaît! & que j'ai bien sçu rendre
La jambe de Doris, & la gorge d'Eglé!
J'adorois dans Philis cette taille légere:
Que j'exprime avec vérité
Les secrets appats de Glicere!
Jamais fixé, toujours flatté,
Sur les moindres détails il promene sa vue.
L'amour-propre & la volupté
Le ramenent sans cesse aux pieds de la statue.
En vain, pour s'occuper d'un ouvrage nouveau,
Il s'éloigne un instant de l'objet qui l'enchante,
Il s'excite au travail; mais sa main languissante
S'arrête, tombe, & laisse échapper son ciseau.

Il quitte la ſtatue, il revient auprès d'elle;
Il la revoit, elle eſt encor plus belle.
Si ce marbre, dit-il, pouvoit être animé,
Qu'avec plaiſir je lui rendrois hommage!
Je l'inſtruirois à faire uſage
D'un cœur qui n'auroit point aimé.
Il faut aimer, il m'aimeroit peut-être!
Il devroit ſon bonheur à mon art, à mes feux;
Avec l'art d'en jouir, il me devroit ſon être;
Il ignoreroit tout; mais ſon cœur & mes yeux
Lui feroient bientôt tout connoître.
Amour, ſur ce marbre enchanteur
Répands la flamme la plus pure;
D'une beauté nouvelle enrichis la nature;
A tant d'attraits tu dois un cœur.
Il embraſſe à ces mots le marbre qu'il adore,
Il croit avoir ſenti de foibles mouvements;
Il frémit, il obſerve, il voit, il doute encore;
Une timide joie agit ſur tous ſes ſens;
Il a vu palpiter une gorge naiſſante:
De tranſports plus ardents cet objet le remplit;
Il y porte une main tremblante,
Sous ſes doigts étonnés le marbre s'amollit;
Il colle ſur ſa bouche une bouche enflammée:
Elle répond, dit-il, à mon emportement!....
Par le plaiſir la ſtatue animée
Ouvre les yeux, & voit le jour & ſon amant.

Elle éprouve, ſans rien connoître,
Une aveugle félicité;
Son cœur naiſſant eſt agité
Par le bonheur d'aimer & d'être.
Son ame eſt ſans idée, & n'a que des déſirs;
Ses premiers ſentiments ont été des plaiſirs.
Par une careſſe nouvelle
A chaque inſtant elle eſſayoit ſes ſens,
Et ſes plus ſimples mouvemens
Sont des faveurs pour lui, ſont des plaiſirs pour elle.

Ah ! désormais, dit-il, mon cœur content des Dieux,
N'a rien à demander à leur bonté suprême :
Charmes que j'ai formés, qu'anima l'amour même,
Ce jour a comblé tous mes vœux,
Vous vivez, vous aimez & j'aime.

A MADAME DE .....

POURQUOI m'envoyer pour étrennes
Ce vase, où les plus belles fleurs,
Au blanc émaillé de Vincennes
Opposent leurs vives couleurs ?
Donner est un moyen de plaire ;
Mais je vous vois tous les instants,
Et sur mon cœur depuis long-tems
Il ne vous reste rien à faire.

Je m'en applaudis chaque jour ;
Si vos traits sont faits pour l'amour ;
Votre cœur est fait pour le sage :
Il est rempli de fermeté,
De tendresse & de vérité,
Et votre amitié sans nuage,
N'a rien de la légéreté,
Ni des caprices de votre âge.

Votre facile autorité
Ne fait point sentir l'esclavage ;
On vous soumet sa volonté,
Et l'on croit de sa liberté
Ne faire qu'un meilleur usage.

Votre esprit juste & pénétrant
Ne cherche jamais à paroître,
Et plaît toujours en se montrant ;
On vous voit ce qu'on voudroit être.

Décent & jamais concerté,
Votre enjouement plaît sans médire ;
En partageant votre gaieté,
On peut croire qu'on vous l'inspire.

Vous voyez sans chagrin jaloux,
La beauté la plus réguliere ;
Vous aimez S.... la V....
Et vous en parlez comme nous.

Sans décider & sans prétendre,
Votre sentiment est à vous ;
Vous ne condamnez point nos goûts,
Et vous sçavez ne pas les prendre.

Votre goût, sans doute, est très-bon ;
Mais vous protégez trop Tison :
C'est le seul reproche à vous faire.
Vous avez tout, esprit, raison,
Vertu, bon goût, & l'art de plaire.

ÉLÉGIE.

Enfin, je vais revoir ce cabinet tranquille,
Où l'amour & les arts ont choisi leur asyle ;
Je verrai ce Sopha placé sur ce trumeau,
Qui de mille baisers nous répétoit l'image ;
J'habiterai l'alcove où je rendis hommage
A la beauté sans voile, à l'amour sans bandeau.
Là, Philis se livroit au bonheur d'être aimée ;
Là, lorsque de nos sens l'ivresse étoit calmée,
Attendant sans langueur le retour des désirs,
Un amour délicat varioit nos plaisirs.

Nous lisions quelquefois ces vers pleins d'harmonie
Où Tibulle exhala sa flamme & son bonheur ;

Je t'adorai, Philis, ſous le nom de Délie ;
Dans ces vers emportés tu reconnus mon cœur.
Que ce tems dura peu ! de fleurs à peine écloſes,
Le gazon de ces prés étoit entrelacé ;
Le Printems s'annonçoit par le retour des roſes ;
Par le Printems Mars étoit annoncé.
Pour ſuivre mon devoir dans une route obſcure,
Il fallut te quitter : quels moments ! quels adieux !
Je crus me ſéparer de toute la nature.

Mais les pleurs des amants ont appaiſé les Dieux ;
LOUIS calme la terre ; il me rend à moi-même.
Je ne vends plus mon tems aux querelles des Rois,
Je ne ſuis plus qu'à ce que j'aime,
Et n'obéis plus qu'à tes loix.
L'un de l'autre enchantés dans ce vallon ſauvage ;
Réunis par nos goûts, conduis-moi tour à tour
De l'étude aux plaiſirs, & des arts à l'amour :
C'eſt l'ennui qui le rend volage ;
En l'occupant nous ſçaurons le fixer ;
Nous ſçaurons de nos jours faire le même uſage.
Je ne ſçais que t'aimer, viens m'apprendre à penſer ;
Conduis ma jeune Muſe, & reçois-en l'hommage ;
Sois à jamais de mes écrits
Le juge, l'objet & le prix.
Que mon ſort & mes vers n'excitent point l'envie ;
Qu'ils ſoient dignes de l'exciter.
Oublié déſormais d'un monde que j'oublie,
Te bien peindre, te mériter,
Te careſſer & te chanter,
Sera tout l'emploi de ma vie.

SUR LA PAIX DE 1748.

LAS des fatigues de la guerre,
Las du commerce des héros,
Je prends bien ma part du repos
Que LOUIS accorde à la terre.
Dans la foule de nos guerriers,
Soldat obscurément utile,
Je ne partageois les lauriers
Ni de Saxe, ni de Belle-Isle.
J'essuyois les récits mortels
Et les airs tristement capables
De nos Lieutenants-Colonels;
De mille plaisants détestables
J'essuyois les fades bons mots,
De leurs festins la lourde ivresse,
Et leurs plaisirs sans politesse.
Victime des Rois & des sots,
Je m'ennuyois pour la Patrie.
Mais c'en est fait, Mars en furie
Ne tonne plus sur nos remparts;
Nous replions nos étendars,
Et pour les plaines de Hongrie,
LOUIS fait partir ses Houssards.
Aux Dieux des plaisirs & des arts
J'offre les instants de ma vie.
Ne crois pas qu'à nos beaux esprits
Je veuille disputer la gloire;
Je ne veux vaincre que Philis,
Et ne chanter que ma victoire.

ÉPITRE

ÉPITRE A .....

Du ciel, Philis, vous eûtes en partage
Des yeux très-noirs, un très-joli visage,
Des bras, des mains, un teint, & cætera.
Vous chantez bien, votre voix est charmante;
Mais cette voix deviendra plus touchante.
Votre esprit plaît; mais votre esprit plaira
Bien plus un jour. Je vous vois dans la danse
Avec scrupule observer la cadence.
On vous approuve, on ne vous en dit rien.
Sur le clavier, quand votre main brillante
Joue avec art une piece sçavante,
On dit, Philis, que vous jouez très-bien;
Et voilà tout. Moi je dis sans mystere,
Qu'à vos talents vous pouvez ajouter,
Même beaucoup. Ce n'est point-là flatter;
Mais je suis vrai. Si quelqu'un peut vous plaire,
Je le sens bien, Philis, j'en gémirai;
Mais ce quelqu'un vous sera fort utile;
Vous deviendrez tout d'un coup plus habile,
Plus belle encor: je vous en convaincrai.
Premiérement ces yeux dont la prunelle
Dans son repos éclate d'un beau noir,
Ces deux grands yeux qui ne sçavent que voir,
Auront d'abord une beauté nouvelle.
Ils regardoient, Philis, ils parleront.
En s'animant du feu de la pensée,
Vous sentirez, & vos yeux le diront.
Vous ravirez une foule empressée
D'amants nouveaux, au son de l'instrument
Que votre main, plus légere & plus sûre,
Dès cet instant parcourt plus vivement.
Les voyez-vous battre en chœur la mesure,
Ou fredonner l'air tendre & gracieux
Que vous jouez, & qu'expriment vos yeux.

T

Si vous danſez, nous admirons vos graces,
Cet air plus vif, cette tête, ces bras,
La volupté ſemble tracer vos pas,
Et mille amours s'empreſſent ſur vos traces.
Plus d'une belle enrage en ce moment ;
Mais n'en dit mot, & vous fait compliment.

Quand j'entendrai votre bouche vermeille
Chanter le Dieu qui regnera ſur vous,
De votre voix les ſons à mon oreille
Seront alors plus touchants & plus doux.
Vous nous verrez tomber à vos genoux.

Aimez, Philis, & vous ſerez parfaite ;
Si vous n'aimez, ſoyez du moins coquette.

J'ai juſqu'ici parlé pour votre bien,
M'eſt-il permis de parler pour le mien ?
Si vous ſortez de l'état inſipide
Où votre cœur languit dans ſes beaux jours,
Jeune Philis, ſouvenez-vous toujours
Que je m'offris à vous ſervir de guide ;
En profitant de mes ſages avis,
N'oubliez pas qu'ils méritoient un prix.
Je ne viens point demander pour ſalaire
Un cœur tout neuf qui s'effaroucheroit.
Je vous ai dit comment vous pourrez plaire ;
Je vais chercher comment on vous plairoit.

LE SOIR.

LE Soleil finit ſa carriere,
Le tems conduit le globe ardent ;
Et dans des torrents de lumiere
Le précipite à l'occident.
Sur les nuages qu'il colore,

Quelque tems il se reproduit,
Dans leurs flots azurés qu'il dore
Il rallume le jour qui fuit.
La vapeur légere & fluide.
Que rassemble un air tempéré,
Va bientôt de la terre aride
Rafraîchir le sein altéré.
Des roses qu'il a ranimées,
Zéphyr embellit les couleurs;
Il voltige de fleurs en fleurs,
Et de ses ailes parfumées
Répand les plus douces odeurs.

Quittons le frais de cet asyle,
Où loin du tumulte & du jour,
Ma Muse légere & facile
Offroit des chansons à l'Amour.
Sensible aux accords de ma lyre,
Puisse Lisette à son retour,
Applaudir aux vers qu'elle inspire!
Mes yeux errants sur ce côteau,
Dans le lointain ont vu Lisette;
Ah! courons vîte à sa houlette
Attacher un ruban nouveau;
Que d'une guirlande nouvelle
Ma main couronne ses cheveux,
Et qu'elle lise dans mes yeux
Le plaisir de la voir si belle.

Mais les oiseaux par leurs concerts
Cessent de troubler le silence;
L'ombre descend, la nuit s'avance,
En planant sur les champs déserts.
Déja sur ses ailes légeres
Morphée amene le repos;
Dieu puissant, suspends les travaux;
Endors les époux & les meres,
Et ne verse point tes pavots
Sur les yeux des jeunes bergeres.

Mais de l'horiſon nébuleux
S'élance un aſtre qui l'éclaire,
Et ſur l'océan ténébreux
Fait jouer ſa foible lumiere.
Les rayons du globe argenté
Tombent & pénetrent les ombres.
La nuit fait tort à la beauté,
Le grand jour à la liberté.
Ces feux pâles ; ces clartés ſombres,
Sont le jour de la volupté.

J'entends la voix de Philomele,
Je m'arrête pour l'écouter ;
Comme elle je voudrois chanter
Le plaiſir que je ſens comme elle.
Echappée aux regards jaloux,
Liſette arrive au rendez-vous.
D'un feu plus doux ſes yeux s'animent ;
Les miens annoncent mes déſirs ;
Nos regards confondus expriment
L'eſpoir & le goût des plaiſirs.
Aimable fils de Cythérée,
De l'ivreſſe de nos eſprits
Tu ne peux augmenter le prix
Qu'en ajoutant à ſa durée.
De ce délicieux moment
Fixe le paſſage inſenſible ;
Que dans ſa courſe imperceptible
Le tems vole plus lentement.
Dans les fougues du plaiſir même,
Que ſans ceſſe le ſentiment
Ajoute à mon bonheur ſuprême ;
Que dans les bras de ce que j'aime,
Des tranſports, de l'emportement,
Je paſſe à ce calme charmant
Où l'ame, après la jouiſſance,
Sans tumulte, mais ſans langueur,
Dans un voluptueux ſilence ;

Se rend compte de son bonheur.
Mais la molleſſe où tu nous plonges,
Sommeil, ſuſpendra nos déſirs ;
Dans des tableaux vrais que les ſonges
Nous retracent tous nos plaiſirs.
Puiſſé-je encor dans ton empire
Près de Liſette ſoupirer,
La voir dans mes bras, l'adorer,
Et m'éveiller pour le lui dire !

LE TRIOMPHE
D'ALEXANDRE.

LA Grece & l'Orient aux pieds de leur vainqueur ;
Jouiſſoient d'une paix profonde ;
Alexandre content dans ce repos du monde,
A ſes goûts ſans réſerve abandonnoit ſon cœur.
Des feſtins & des jeux dans les murs d'Ecbatane,
Rempliſſoient ſes moments, varioient ſes plaiſirs ;
Statira, Taïs & Roxane,
Partageoient tour-à-tour, & combloient ſes deſirs.
Mais des rivages de l'Hydaſpe,
Un objet plus charmant tranſporté dans ſa cour
Eut bientôt fixé ſon amour ;
Alexandre eſt d'abord tout entier à Campaſpe.
Eh ! quelle autre beauté méritoit ſes regards !
La main de la nature & le travail des arts
N'avoient jamais formé d'auſſi parfait modele.
Un jour, en la quittant, il fait venir Apelle ;
J'exige de ton art un chef-d'œuvre nouveau :
Des mortelles, dit-il, viens peindre la plus belle ;
C'eſt un ſujet digne de ton pinçeau.
Va préparer les couleurs & la toile ;
Je veux que de ſon lit conduite devant nous,
Elle s'offre à tes yeux ſans parure & ſans voile :

Tous ses traits sont charmants, il faut les peindre tous.
Mais je crains pour ton cœur le pouvoir de ses charmes.
Ah, Seigneur ! soyez sans alarmes :
D'une esclave dans l'Inde autrefois amoureux,
Je touchois, dit Apelle, au moment d'être heureux ;
Le Scythe sur ces bords ayant porté ses armes,
Nous sépara, sans doute, pour jamais ;
Mais rien ne pourra désormais
L'effacer de mon cœur, ni suspendre mes larmes.
Il dit, part & revient. Un soleil radieux
Eclaire le sallon où Campaspe est entrée,
Et le jour éclatant de la voûte azurée
Sembloit à ce spectacle inviter tous les yeux :
Contemples, dit le Roi, ce que j'offre à ta vue ;
Admires, peins, tu ne flatteras pas.
Les yeux baissés, Campaspe nue
Rougit, tourne la tête, & n'ose faire un pas.
Elle tient sur son sein une main étendue,
Et l'autre, en descendant, couvre d'autres appas.
Ah ! que vois-je ! s'écrie Apelle,
Je ne me trompe point, c'est elle-même, ô Dieux !
Ses regards languissants errent long-temps sur elle ;
Ils vont de son rival interroger les yeux :
Il y voit du plaisir ; il frissonne, il soupire :
Une injuste fureur, & le plus tendre amour,
La joie & la douleur l'agitent tour à tour ;
Il gémit, il adore, il déteste, il desire.
Elle leve les yeux, reconnoît son amant
Jette un cri, soupire & recule,
Regarde Apelle tendrement,
Voit son danger, & dissimule.
Ces soupirs d'un cœur enflammé,
Ces cris sont entendus. Apelle a vu qu'on l'aime.
Ah ! dit-il, mon rival, au sein du plaisir même,
Est moins heureux que moi, puisqu'il est moins aimé.

Campaspe, vis-à-vis d'Appelle,
Voudroit ne se montrer qu'aux yeux de son amant ;

Mais Alexandre eſt auprès d'elle,
Et veut la voir à tout moment
Dans une attitude nouvelle.
Sur les charmes les plus ſecrets
Il porte quelquefois une vue inquiéte.
Mais la toile eſt placée, & les pinceaux tout prêts;
Et malgré ſa douleur ſecrete
Le peintre a commencé de deſſiner les traits.

A mon malheur, dit-il, j'ajoute encor moi-même;
Je vais à mon rival préparer des plaiſirs,
Je vais multiplier l'objet de ſes deſirs,
Sous ſes yeux, en tout tems, il aura ce que j'aime;
Et moi, toujours contraint par de cruels égards,
Je cacherai loin d'elle & mes pleurs & ma rage.
Plus tendre que prudent, il portoit ſes regards
Chaque inſtant ſur l'objet, rarement ſur l'ouvrage;
Et mille fois le bras vers la toile étendu,
S'arrête & tient en l'air le pinceau ſuſpendu.

Les yeux étincelants, auprès d'elle Alexandre
A peine à commander à ſes ſens irrités;
Il couvre de baiſers un ſein & des beautés
Que Campaſpe en tremblant veut & n'oſe défendre;
Contre les attentats d'un maître impérieux
Campaſpe invoque tous les Dieux,
Jette ſur ſon amant le regard le plus tendre;
Le voit pâlir & détourner les yeux;
Elle s'élance entre les bras d'Apelle.
Tous deux, fondant en pleurs, tombent aux pies du Roi:
C'eſt-là cette eſclave ſi belle
Qui ſur les bords de l'Inde avoit reçu ma fo.
Apelle à ſon rival n'en dit pas davantage.
Campaſpe veut parler; la crainte & les ſanglots
A ſa voix affoiblie ont fermé le paſſage;
Le viſage attaché ſur les pieds du héros,
Ils preſſent ſes genoux de leurs mains défaillantes;
Ils levent juſqu'à lui leurs paupieres tremblantes;

Ils lisent dans ses yeux sa jalouse fureur ;
Peut-être dans leur sang va-t-elle être assouvie.
Ils remplissent d'amour ces moments de terreur,
Et se donnent du moins les restes de leur vie ;
Ils se tendent leurs bras que la crainte a glacés,
Et baignés de leurs pleurs se tiennent embrassés.
Alexandre, long-tems spectateur immobile,
Laisse errer ses regards sur eux ;
Il paroît méditer sur leur état affreux,
Et conserver une fureur tranquille.
Mais son front, tout à coup, devenu plus serein,
Il se penche vers eux, & leur tendant la main :
J'ai tout vaincu, dit-il, je me vaincrai moi-même.
Apelle, en te l'ôtant, je n'en jouirois pas :
L'image de tes pleurs me suivroit dans ses bras ;
Campaspe, dans les miens, plaindroit l'amant qu'elle aime.

ÉPITRE

A M... LE P... DE B...

JE revois donc les bords où le ciel m'a fait naître :
Là, j'ai vu comme un jour passer mes premiers ans ;
Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connoître,
C'est-là que j'essayai ma pensée & mes sens,
Et m'assurai du plaisir d'être.
C'est ici que la voix d'un maître
A troublé mes jeux innocents.
La raison des parents gêne le premier âge ;
La tendresse & l'humeur nous prodiguent leurs soins ;
Tous les goûts à la fois, mille nouveaux besoins
Nous font sentir notre esclavage.
Le cœur, inquiet & volage
Veut s'égarer en liberté,
Et sur les ondes emporté

Craint le pilote & non l'orage.
D'un joug utile on se dégage,
L'Espérance au front gai vient flatter nos desirs :
J'étois embarrassé du choix de mes plaisirs ;
Tout devoit être mon partage.
J'entreprenois mille travaux,
Je me faisois aimer ; j'étois utile au monde,
Je suffisois à tout ; obstacles & rivaux,
Rien n'arrêtoit une ame ardente & vagabonde,
Qui prévoyoit dans tout quelques succès nouveaux.
Il me semble qu'ici le souffle du Zéphyre
M'apporte des Esprits plus purs & plus nombreux ;
Dans ces lieux où je fus heureux,
Avec plaisir encor quelquefois je respire ;
Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans ;
Mon cœur s'épanouit sous un ciel qui s'épure,
Et le printems de la nature
Pour un instant du moins me rend à mon printems.
Je cherche à retenir l'erreur où je me plonge ;
C'est ainsi qu'un amant, chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtoit lui prouve le mensonge,
S'efforce à retomber dans les bras du sommeil,
Pour être encore heureux en songe.
J'espérois autrefois : espérer c'est jouir.
Mais le tems fait évanouir
Ces chimériques jouissances ;
Il m'en fait voir la vanité,
Sans me rendre en réalité
Ce qu'il m'enleve en espérances.
Je perds tous les objets qu'il ôte à mes desirs ;
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaisirs ;
Sous ses voiles obscurs, au printems de mon âge,
Je voyois tous les biens qu'il alloit m'apporter ;
Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage,
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter ;
J'aimois à le prévoir, je perds à le connoître :
J'espérois l'instant où je suis,
Je crains l'instant où je dois être.

Il est d'autres plaisirs que le tems a détruits.
Plus jeune, je pensois que ma jeune maîtresse
Etoit le seul objet qui pourroit m'enflammer;
Je croyois pouvoir seul obtenir sa tendresse;
Je croyois que nos cœurs s'attendoient pour aimer;
Comme un choix éclairé j'adorois son ivresse;
Ses desirs me flattoient, j'estimois ses rigueurs;
Du nom de sentiment j'honorois sa foiblesse;
Je croyois que les cœurs étoient le prix des cœurs.
J'errois dans les jardins d'Armide;
Au miroir de la vérité,
Au lieu d'un séjour enchanté
Je découvre une plage aride.
Je l'ai vu cet amour, cette divinité;
Au vuide de nos cœurs, à notre oisiveté;
J'ai vu qu'il devoit sa puissance;
Il n'est jamais dans sa naissance
Que le goût de la volupté,
Languissant dans la jouissance,
Réveillé par la vanité;
D'une froide fidélité
On conserve l'objet avec inquiétude;
On lui soumet sa volonté;
L'amusement se change en habitude,
L'habitude en nécessité.

J'ai perdu par degrés les erreurs les plus cheres;
Ah! le grand jour qui m'a frappé
M'éclaira trop sur nos miseres,
Et je maudis l'instant où je fus détrompé.

Je voyois les humains comme un peuple de freres;
Sans défense auprès d'eux je ne redoutois rien;
Je voyois tous les cœurs prêts à répondre au mien;
Je croyois aux amis sinceres.
J'ai vu l'exacte probité
Et la scrupuleuse équité
Voiler souvent des cœurs arides;

J'ai vu prendre pour la bonté,
La foiblesse des cœurs timides;
Le vil besoin d'être flatté,
Donner des louanges perfides;
J'ai vu que la sincérité
N'étoit que l'orgueil ou l'envie,
Qui s'exhaloiént en liberté.
Par une fausse piété
J'ai vu la raison poursuivie;
J'ai vu le vice heureux, de graces revêtu,
Déplacer avec art le mérite sublime:
Tout est opprimé s'il n'opprime;
Tout combat sur la terre, ou tout a combattu;
Le plus fort est tyran, le plus foible est victime.
Aurois-je donc perdu le plaisir d'estimer?
Et faut-il rougir de mon être?
Dès qu'on commence à vous connoître,
Faut-il donc, ô mortels! cesser de vous aimer?

Auprés de toi souvent j'oublie
Combien ils sont légers, aveugles ou pervers;
Si je méprise en eux la nature avilie,
J'admire & j'aime en toi la nature ennoblie,
Sans toi j'irois chercher les plus sombres deserts;
Et dans un antre obscur, ou sous un toit de chaume;
Pleurant d'avoir connu le néant des vertus,
Je m'écrierois avec Brutus,
O Vertu! n'est-tu qu'un fantôme?

A MADEMOISELLE ....

Avec les charmes de l'amour,
(Ou si vous l'aimez mieux des anges,)
Vous avez eu jusqu'à ce jour
Plus de bonbons que de louanges.

Quand votre miroir aujourd'hui
Vous dit que vous êtes jolie,
Loin qu'on vous en parle après lui;
On veut que votre cœur l'oublie.
Tout sans cesse occupe vos yeux:
Votre esprit vif est curieux;
C'est le bon esprit à votre âge:
Il cherche un sens au mot nouveau,
Et des objets dans le cerveau,
Il place les noms & l'image:
A votre esprit pourtant B....
Personne encor ne rend hommage.

Quand vous bâillez à quelque trait
D'un certain Livre fort abstrait,
Votre mie aussi-tôt vous gronde;
Elle prétend que par projet
Vous vous ennuyez d'un sujet
Qui doit ennuyer tout le monde.
On vous fait un sermon chrétien
Sur votre ignorance profonde,
Et jamais vous n'entendez bien
Ce bon Livre où l'on n'entend rien.

On est encor plein d'injustices
Sur vos mœurs, sur vos goûts naissants;
De vos vœux les plus innocents
On exige des sacrifices.
On vous apprend l'art d'obéir,
Eh! B.... qu'en pourrez-vous faire?
Tous les cœurs voudront vous servir.
Oui, vous avez le don de plaire,
Du sentiment, de la gaieté,
Des graces, de l'égalité;
Vous ressemblez à votre mere;
Vous aurez avec sa beauté,
Son esprit & son caractere.

VOLEZ, papillon libertin;
Aux fleurs de nos vergers le printems vous rappelle;
Plus pressant qu'amoureux, plus galant que fidele,
De la rose coquette allez baiser le sein;
Qu'un goût vif & léger vous amuse auprès d'elle;
Triomphez, & volez soudain
Auprès d'une rose nouvelle.
D'aimer & de changer faites-vous une loi;
A ces douces erreurs consacrez votre vie.
Ce sont-là des conseils que j'aurois pris pour moi,
Si je n'avois point vu Sylvie.

CHANSON.

SANS dépit, sans légéreté,
Je quitte une amante volage;
Et je reprends ma liberté,
Sans regretter mon esclavage.

CE matin j'ai cueilli des fleurs,
Sans faire un bouquet à Lisette.
J'ai déja quitté ses couleurs,
Je vais lui rendre sa houlette.

SANS rougir, j'ai vu sous l'ormeau
Sylvandre aux pieds de l'infidelle;
J'ai joué sur mon chalumeau
L'air que Sylvandre a fait pour elle.

JE ne fais plus dans nos vallons

Retentir le nom de Lisette ;
Je veux lui dire les chansons
Que je ferai pour Timarette.

Si quelquefois dans le sommeil
Ses faveurs me sont retracées,
Elle n'est plus à mon réveil
La premiere de mes pensées.

Je ne viendrai plus en ces lieux
Respirer l'air qu'elle respire ;
Je ne cherche plus dans ses yeux
Ce que je dois penser ou dire.

Lisette a perdu plus que moi :
J'étois tendre, elle étoit coquette ;
Lisette m'a manqué de foi :
Non, non, je n'aime plus Lisette.

ÉPITRE.

Chloé, ce badinage tendre
Ces légéres faveurs amusent nos desirs ;
Ce sont des fleurs que l'amour sçait répandre
Sur le chemin qui nous mene au plaisir.
Mais puis-je à les cueillir borner mon espérance ?
Ici, loin des témoins, dans l'ombre & le silence,
Donnons au vrai bonheur ce reste d'un beau jour.
De ces riens enchanteurs n'occupons plus l'Amour,
Chloé, tirons ce Dieu des jeux de son enfance.
Les faveurs sont, dis-tu, l'écueil de la constance :
Rappelle-toi ce soir, où sensible à mes vœux,
Tu daignas par un mot dissiper mes alarmes :

Oui, j'aime.... Que ce mot embelliſſoit tes charmes !
Qu'il irritoit mes tranſports amoureux !
Déja tous mes ſoupirs expiroient ſur ta bouche ;
Je voulus tout tenter ; mais ſans être farouche,
Tu repouſſas l'Amour égaré dans tes bras :
Je ravis des faveurs, & je n'en obtins pas.

L'honneur, ce vain fantôme, effrayoit ta tendreſſe ;
Il diſſipoit de ſes ſens l'impétueuſe ivreſſe :
Ennemi de l'amour qu'il ne peut ſurmonter,
Sans ſçavoir l'obtenir diſputant la victoire,
A combattre il borne ſa gloire ;
Il eſt toujours vaincu, mais il veut réſiſter.
Tu m'aimes, je t'adore ; ah ! garde-toi de croire
Que ce foible tyran puiſſe nous arrêter ;
On le craignoit jadis, & les cœurs de nos meres
Ne goûtoient qu'en tremblant le bonheur de ſentir.
De ce ſiecle poli les loix ſont moins ſéveres ;
L'amour à ſes côtés n'a plus le repentir.
Nous rions aujourd'hui de ces prudes ſublimes,
Qu'effarouche un amant, qui gênent leurs déſirs ;
Et ces plaiſirs ſi doux dont tu te fais des crimes,
Dès qu'on les a goûtés ne ſont que des plaiſirs.

Vas, ton honneur eſt d'être belle,
Ton devoir eſt d'être fidelle,
Tes loix ſont dans ton cœur, les amours ſont tes Dieux ;
Jeune Chloé, qu'ils ſoient tes guides.
Ce prélude voluptueux
Va nous conduire à des biens plus ſolides.
L'Amour, en ſe jouant, fatiguoit ta vertu ;
Tu ſens l'ennui de te défendre ;
A l'honneur d'avoir combattu
Hâte-toi d'ajouter le plaiſir de te rendre.

CHANSON.

DANS le ſein des faveurs de la beauté que j'aime,
Je déteſte les traits dont l'Amour m'a frappé.
Mon rival plus heureux goûte un bonheur ſuprême :
On nous trompe tous deux ; mais il eſt mieux trompé.

VERS
A MADAME DE CH....
Sur des Tableaux de Fleurs.

J'EN jouis de ces fleurs ſi belles,
J'admire ce pinceau divin,
Et ces roſes ſi naturelles
Que le papillon incertain
Viendra voltiger autour d'elles,
L'abeille y chercher ſon butin.
Les fleurs ne brillent qu'un matin ;
Les vôtres ſeront immortelles.
Ah ! ſi j'avois votre talent,
Je peindrois un objet charmant,
Paré des graces du jeune âge,
Qui plaît dès le premier inſtant,
Et chaque inſtant plaît davantage ;
Dans l'amitié tendre & conſtant,
Sincere ſans être imprudent,
Naïf & fin, ſenſible & ſage.
Aiſément on devineroit
Quel auroit été mon modele ;
Ch.... ſeule ignoreroit
Que le portrait eſt d'après elle.

A....

A ....

QUELQUES soupçons, un instant de colere;
Méritoient-ils cet excès de rigueur?
Malgré mes torts, tu lisois dans mon cœur;
En t'adorant pouvoit-il te déplaire?
Dans tes regards je vois ton changement;
L'expression d'un tendre sentiment
N'anime plus ces yeux si pleins de charmes;
Si de Doris je feins d'être l'amant,
Tu ne vois rien, ou tu vois sans alarmes;
Si près de toi j'ai moins d'empressement,
De ma froideur tu te plains froidement.
C'en est donc fait, & je vais de mes larmes
Payer toujours la faute d'un moment;
Ton amitié dans cet état funeste,
Soutient mon cœur; ce prix m'étoit bien dû.
Je vais jouir de tout ce qui me reste,
Et regretter tout ce que j'ai perdu.

LE MATIN.

LA Nuit vers l'occident obscur
Replioit lentement ses voiles;
D'un feu moins brillant les étoiles
Eclairoient le céleste azur.
De sa lumiere réfléchie
Le soleil blanchissoit les airs,
Et par degrés à l'univers
Rendoit les couleurs & la vie.

Du sommeil à la volupté
Mes sens éprouvoient le passage;
Des songes me traçoient l'image

Du bonheur que j'avois goûté ;
Je sentois qu'il alloit renaître,
Et par ces songes excité,
Je recevois un nouvel être.

Libres des chaînes du sommeil,
Mes yeux s'ouvrent pour voir Thémire ;
Je vois, j'adore, je désire ;
Dieux ! quel spectacle & quel réveil !
Près de moi Thémire étendue
Ne déroboit rien à ma vue ;
Je détaillois mille beautés,
Je m'applaudissois de ma flamme ;
Le trouble aveugle de mon ame,
En occupoit les facultés.
Tout à l'amour, tout à Thémire,
J'ai joui de mes sentiments
Près de l'objet qui les inspire :
Oui, disois-je, ces traits charmants,
Animés par un cœur fidele,
Sont au plus tendre des amants ;
C'est pour moi que Thémire est belle.

J'avois entr'ouvert les rideaux ;
Du soleil la clarté naissante
Doroit cette onde jaillissante
Qui retombe sous ces berceaux.
Déja du sein des prés humides
S'élevoient des foibles vapeurs,
Que la nuit en perles liquides
Rassemble & fixe sur les fleurs.
Des habitants de ce bocage
La joie inspiroit les concerts ;
Un vent frais épuroit les airs,
Et murmuroit dans le feuillage.

La terre sembloit s'embellir
Pour s'offrir aux yeux de Thémire ;

Elle étend les bras & soupire,
Et je sens mon cœur tressaillir.
Elle entr'ouvre des yeux timides,
Qu'éblouit l'éclat du grand jour;
Dans ses beaux yeux mes yeux avides
Cherchoient, trouvoient, puisoient l'amour.
Sur ses charmes ma main errante
Se porte avec rapidité;
Sur sa bouche mon ame ardente
S'élance avec vivacité;
Et s'imprime avec volupté.

J'ai sçu près du bonheur suprême
Le suspendre pour le goûter;
L'instant de le précipiter
Fut marqué par Thémire même,
Et des plaisirs de ce que j'aime,
J'ai senti les miens s'augmenter.
J'ai joui malgré mon délire,
Et mes transports impétueux,
Du murmure voluptueux
Des fréquents soupirs de Thémire;
Ma bouche à ses cris languissants
Répond à peine : Ah! je t'adore!
Le plaisir fatigua nos sens,
Et nos cœurs jouirent encore.

Mais l'astre du jour dans les cieux
Poursuivoit sa vaste cariere,
Et de son disque radieux
Répandoit des flots de lumiere;
De mille ornements odieux
J'ai vu l'importune barriere
Dérober Thémire à mes yeux;
Plein d'amour & d'impatience,
Je sors sans témoins & sans bruit,
Et vais languir jusqu'à la nuit
Dans les horreurs de son absence.

ÉPITRE A ....

A Vivre au sein du Jansénisme ;
Cher Prince, je suis condamné,
Et des Muses abandonné,
Dans le vieux château de T**
Je répete mon catéchisme.

Des intrigues de Port-Royal
J'apprends à fond tous les mysteres ;
J'entends mettre au rang des saints Peres ;
Nicole, Quesnel & Pascal.
J'en lis un peu par courtoisie.
Ces fous pleins de misanthropie ;
Souvent ne raisonnoient pas mal ;
Ils ont eu l'art de bien connoître
L'homme qu'ils ont imaginé ;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'est l'homme & ce qu'il doit être.
Plus ingénu, moins orgueilleux,
Montagne, sans art, sans systême,
Cherchant l'homme dans l'homme même,
Le connoît & le peint bien mieux.
Par mille traits ingénieux
Le Socrate Anglois nous réveille ;
Il inspire quand il instruit ;
C'est un sage qui nous conduit,
C'est un ami qui nous conseille.

Un vieux Janséniste grondeur
Dit qu'en détruisant la nature,
On fait plaisir à son auteur,
Et qu'on charme le Créateur
En tourmentant la créature.
Du petit nombre des élus

Tous ſes ennemis ſont exclus ;
Et ces ſauvages cénobites,
Qui vantent à Dieu leur ennui,
Ne voudroient plus vivre pour lui,
S'il étoit mort pour les Jéſuites.

Indulgente Société,
O vous, dévots plus raiſonnables,
Apôtres pleins d'urbanité,
Le goût polit vos mœurs aimables.
Vous vous occupez ſagement
De l'art de penſer & de plaire ;
Aux charmes touchants du Bréviaire ;
Vous entre mêlez prudemment
Et du Virgile & du Voltaire.
Vous parlez au nom du Seigneur,
Et vous n'ennuyez point les hommes ;
Vous nous condamnez ſans fureur,
Vous nous voyez tels que nous ſommes.
Je ne prends point pour directeur
Un fou dont la mauvaiſe humeur
Erige en crime une foibleſſe,
Et veut anéantir mon cœur,
Pour le conduire à la ſageſſe.
Je ſens, j'ai des goûts, des déſirs ;
Dieu les inſpire ou les pardonne ;
Le triſte ennemi des plaiſirs
L'eſt auſſi du Dieu qui les donne.



FABLES ORIENTALES.

PRÉFACE



PRÉFACE
DE SAADI.

LOUANGE au Dieu tout-puiſſant, pere de tous les êtres, ſource de l'être, le créateur & le moteur du ciel & des ſpheres, chef économe & ſage de la nature, qui fit ceſſer le déſordre des éléments, & qui de leur combat fit naître l'ordre & le monde. Grand Dieu! tu calmes les tempêtes qui s'élevent ſur les mers & dans les cœurs des êtres intelligents; tu fais ſortir le bonheur du choc des paſſions oppoſées. Chacun des globes céleſtes contribue à éclairer les globes céleſtes; les vents conduiſent les nuages, & balancent les mers. Les empires ſont utiles aux empires, l'homme aux animaux, les animaux à l'homme. Tu ordonnes au zéphyr d'étendre les tapis d'émeraude ſur les champs des Oſmanlins & des diſciples d'Hali; tu as revêtu leurs plantes & leurs arbres de verdure; tu prépares ſur la terre un feſtin magnifique, auquel tu invites les adorateurs du feu, les idolâtres & les ſerviteurs fideles. Quel homme oſera s'opoſer au bonheur des hommes? Quand tous les êtres ſont utiles l'un à l'autre, quel homme oſera reſter inutile à ſa patrie & au monde?

Je faiſois ces réflexions dans l'obſcurité pai-

ſible d'une nuit profonde, & je me retraçai le ſpectacle de ma vie paſſée.

Je vis avec horreur que j'avois conſumé le temps ſans l'employer; je verſois des larmes, mon cœur endurci s'attendriſſoit, & ces mots conformes à ma ſituation s'échaperent de mon ſein.

A chaque moment une portion de l'eſprit de vie s'éteint pour jamais, & ce qui me reſte eſt bien peu de choſe. Tu ſommeilles, toi qui as déja vu s'écouler cinquante ans de ta durée! Oh, ſi tu avois aſſez de lumiere & de ſageſſe pour faire un bon uſage du peu de jours qui te ſont deſtinés! Il rougit de honte, celui qui eſt parti ſans avoir achevé l'ouvrage que lui impoſoit la nature. La trompette a ſonné, & il ne préparoit point ſes bagages: un ſommeil agréable arrêtoit ce voyageur long-temps après le lever de l'aurore. Il naît un homme; il commence un édifice, & meurt: il en naît un autre; il commence un édifice, & meurt. Les races ſe ſuccedent; tout ſe commence, & rien n'eſt fini. Heureux qui a paſſé ſur la terre des jours utiles! ſa récompenſe l'attend dans l'autre vie. Envoyez ſur la route ce qui vous eſt néceſſaire pour le voyage, perſonne ne pourra vous le donner; faites-le partir avant vous; montrez-vous hommes, & partez.

Le ſoleil commençoit à paroître, & le ſommeil n'avoit point fermé ma paupiere; un ami avec lequel j'avois fait autrefois le voyage de la Mecque, & avec lequel je m'étois livré aux délices de la vie, vint me trouver, & ne put m'arracher à mes réflexions; il me fit pluſieurs

questions, auxquelles je ne répondis pas ; il s'en offensa, & me dit :

Il y a des expiations pour les sacrileges ; mais on n'expie pas les offenses faites à l'amitié. Qu'est-ce que la langue dans la bouche de l'homme vertueux ? C'est la clef qui ouvre un trésor.

J'embrassai mon ami, je lui parlai, & nous sortîmes pour nous égayer par le spectacle de la nature. Le printemps venoit de renaître ; la terre étoit parée comme une belle femme un jour de fête ; le rossignol chantoit sur les branches des grands arbres, les gouttes de rosée brilloient comme des diamants sur le pourpre des roses, ou comme les larmes sur les joues d'une jeune fille honnête qui a reçu un léger affront. Mon ami me conduisit dans un de ses jardins, qui renfermoit plusieurs belles prairies & des plants d'arbres chargés de fruits & de fleurs ; dans ces bocages l'ame se trouvoit plus sensible, & tomboit dans un doux ravissement : en d'autres endroits, on voyoit les fleurs sortir du gazon, comme des pierres précieuses étendues sur un tapis verd. Un ruisseau couloit dans ce jardin ; l'eau en étoit agréable comme le nectar. Le verger étoit rempli d'oiseaux, dont le ramage étoit touchant comme une belle musique sur des vers tendres. Quand nous quittâmes ces lieux de délices, mon ami, qui me vit emplir mon sein de toutes les sortes de fleurs, me dit :

Tu sais que la vie de ces fleurs passe dans un jour : pourquoi faire provision de trésors si peu durables ? Cueillons de ces fruits, ils seront

un aliment sain pour la table où tu admets tes amis.

Je me dérobai dès ce moment aux plaisirs qui avoient enivré ma jeunesse, dans l'enceinte de Schiras.

Je me promenai dans le Jardin des Sages ; je discourois avec eux des vues de la nature, des devoirs de tous les hommages, de leurs intérêts communs, de leurs passions, des loix, des erreurs funestes, des dangers de l'ignorance, du bonheur, des âges de la vie, du plaisir qu'on n'use jamais, des beautés de la vertu ; leurs entretiens ont éclairé mon ame du jour de la vérité.

Es-tu de l'ambre, disois-je, à un morceau de terre que j'avois ramassé dans un bain ; tu me charmes par ton parfum. Il me répondit : Je ne suis qu'une terre vile, mais j'ai habité quelque-temps avec la rose.

J'avois observé avant de penser, & j'ai pensé avant d'écrire. Mes amis m'ont pressé quelquefois de donner mes réflexions. Les Sages de l'Inde reprochoient un jour au grand Busurchumbur, de faire trop attendre ses paroles ; & il leur répondit : Le temps que j'emploie à méditer ce que je dois dire, est pris sur le temps où je me repentirai d'avoir parlé.

Je donne enfin cet ouvrage, auquel je veux consacrer encore une partie précieuse de ma vie, afin que ma mémoire soit honorée, & que je ne meure point sans avoir été utile aux hommes & aux progrès de la vertu.

L'HOMME VRAI.

UN Roi avoit condamné à mort un de ses Esclaves : celui-ci étant sans espérance, ne ménageoit plus rien, & accabloit le Roi d'injures. Que dit-il ? demanda le Prince à son Favori. Seigneur, il dit que les récompenses de l'autre vie sont pour les Princes qui pardonnent, & il vous demande grace. Je l'accorde, dit le Roi. Un Courtisan, depuis long-temps ennemi du Favori, avoit entendu le discours de l'Esclave. On vous trompe, dit-il à son Maître, ce malheureux vous accabloit d'injures. Le Roi répondit : Le mensonge qu'on m'a fait est humain, & ta vérité est cruelle. Et puis se tournant vers son Favori : Oh ! mon ami, lui dit-il, c'est toi qui me diras toujours la vérité.

MAHMOUD.

UN des Rois du Chorazan vit en songe Mahmoud, qui régnoit cent ans avant lui. Il vit le corps de ce Prince se consumer entiérement, & se dissiper en poussiere. Il n'en resta que les yeux qui jettoient continuellement des regards sur le Palais & sur le Trône. Le Roi demanda aux Devins ce que pouvoit signifier ce songe : l'un d'eux lui dit : Mahmoud voit à présent que tu occupes le Palais & le Trône

qu'il a occupés, qu'il ne lui reste rien de sa grandeur, & qu'on n'emporte avec soi que le bien qu'on a fait. O Roi! fais le bien, avant que dans ton Palais en deuil on entende une voix lugubre prononcer ces mots, *Il n'est plus*.

MAXIMES.

LE Tigre se cache sous le feuillage paisible; craignez à la Cour le silence de l'envie.

Vous demandez, si la Fourmi qui est sous vos pieds a le droit de se plaindre? Oui; ou vous n'avez pas le droit de vous plaindre, lorsque vous êtes écrasé par l'Eléphant.

Le Feu étoit adoré dans Persépolis, & Persépolis a été dévorée par le Feu: image des Despotes & de leurs Favoris.

Les Sages ont dit: Les agréments sont les vertus des Cours, & presque des vices dans les Sages: attachez-vous à faire le bien; que vos mœurs soient pures, & laissez les facéties aux Courtisans.

LE SOMMEIL DU MÉCHANT.

JE me promenois avec mon ami, pendant la plus grande chaleur du jour, sous un berceau d'arbres élevés qui formoient une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil; un ruisseau serpentoit entre ces arbres, & entrete-

noit là fraîcheur d'un gazon épais qui invitoit à se reposer. Je vis le Visir Karoun couché sur ce gazon ; il dormoit. Grand Dieu ! disois-je, le souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc pas le sommeil de Karoun ? Mon ami m'entendoit, & me dit : Dieu accorde quelquefois le sommeil aux méchants, afin que les bons soient tranquilles.

LA RETRAITE.

LE Ministre d'un Roi fut disgracié, & se retira dans une vallée fertile, qu'il fit cultiver avec soin : comme il n'avoit pas mérité sa disgrace, il s'en consola aisément, & il prit du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé. Le Roi, qui estimoit ses talents, sentit la perte qu'il avoit faite, & l'alla trouver pour le prier de revenir à la Cour ; mais le Ministre refusa le Roi, & lui dit : Tu m'avois élevé aux premieres dignités ; j'ai soutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs : tu m'as forcé à la retraite, je goûte le repos, laisse-m'en jouir. Se retirer du monde, c'est arracher les dents aux animaux dévorants ; c'est ôter au méchant l'usage de son poignard, à la calomnie ses poisons, & ses serpents à l'envie. Le Roi insista, & dit : J'aurois besoin d'un esprit éclairé, & d'un cœur droit & bon qui voulût supporter avec moi le fardeau de ma puissance ; je ne puis trouver qu'en toi l'homme qui m'est nécessare Tu le trouveras, répondit le Mi-

niſtre, ſi tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas.



L'ERREUR.

Un Aveugle avoit une Femme qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle étoit fort laide. Un Médecin offrit de lui rendre la vue ; il ne voulut pas y conſentir. Je perdrois, dit-il, l'amour que j'ai pour ma Femme, & cet amour me rend heureux.

Les Troupes de Coſroës furent vaincues le jour d'une éclipſe du Soleil : les Perſes, adorateurs du Feu, penſoient que ce phénomene annonçoit de grands malheurs à l'Empire, & cette idée leur ôta le courage. L'erreur peut faire le bonheur d'un ſeul homme ; mais elle fait néceſſairement le malheur des Nations.



LE SONGE.

Un jour je me retirois chez moi, l'eſprit rempli d'obſervations chagrines ; & après avoir fait la ſatyre de tous les états, de toutes les conditions & de moi-même, je tombai dans un ſommeil profond ; j'eus un ſonge. Je me crus tranſporté dans ma ſolitude, & loin des défauts qui m'avoient bleſſé ; je me promenois avec une joie tranquille dans la forêt qui protege ma cabane contre les vents d'Arabie ; je me

dérobois ſous ſes ombrages aux folies des hommes.

Le Soleil venoit de s'élever ſur l'oriſon ; ſes rayons doroient la verdure interpoſée entre lui & moi, & donnoient de la tranſparence au feuillage. J'entendois les chants d'une multitude d'oiſeaux ; j'étois attentif à tous leurs accents ; j'en obſervois la diverſité, ainſi que celle de leurs formes, de leurs vols & de leurs plumages. Le Roſſignol, le Merle, le Corbeau, la Fauvette, le Geai, l'Alouette, l'Aigle, la Tourterelle, chantoient, ſiffloient, croaſſoient, crioient, roucouloient, ſautoient, voltigeoient, voloient ou planoient.

Le ciel me donna tout-à-coup l'intelligence de leur différents langages : j'entendis l'Aigle qui railloit le Hibou ſur ſa vue ; la Tourterelle parloit fort mal des mœurs de l'Epervier qui n'avoit que du mépris pour ſa foibleſſe ; le Merle faiſoit des plaiſanteries ſur le cri de l'Aigle : le Geai & la Pie diſoient des injures ; ils reprochoient au Corbeau ſa mine triſte, & trouvoient au Moineau l'air commun.

Je vis deſcendre du ciel une figure fort extraordinaire ; c'étoit un jeune homme dont le corps avoit la couleur de la neige, ſur laquelle on auroit jetté des feulles de roſes ; il avoit de grandes ailes bleues, dont les extrêmités étoient dorées ; ſes cheveux étoient noirs comme l'ébene ; ſes yeux étoient de la couleur de ſes cheveux, & ſi perçants que l'hypocrite n'auroit pu ſoutenir ſes regards. Il ſe poſa ſur un platane qui s'élevoit au deſſus des cedres de la forêt ; il appella par leurs noms les différen-

tes especes d'oiseaux, que je vis s'abattre autour de lui sur les rameaux des cedres; il leur ordonna le silence, & il leur dit :

Ecoutez ce que j'ai à vous révéler de la part du grand Etre. Vous êtes tous égaux en mérite; vous êtes différents en qualités, parce que vous êtes destinés à des fonctions différentes.

L'Aigle est né pour la guerre; son cri, expression de la force, ne peut avoir d'harmonie : le Hibou n'auroit point surpris dans les ténebres les insectes & les reptiles, dont il doit purger la terre, si ses yeux avoient pu soutenir l'éclat du soleil : pour donner au Rossignol & à la Fauvette leur voix douce & légere, il a fallu leur donner des organes délicats : la Tourterelle, née pour l'amour, se tient sous les ombrages, ou rien n'interrompt en elle le plaisir d'aimer; qu'ajouteroient à ce plaisir le bec & les griffes de l'Epervier ? Restez ce que vous êtes, sans regret & sans orgueil; cédez différemment aux impulsions de la nature, & voyez dans vos especes des différences & non des défauts.

A ces mots, je vis les oiseaux se disperser dans la forêt, & le Génie s'élever aux Cieux, en jettant sur moi un regard plein d'expression. Je m'éveillai, & je me dis : M'arrivera-t-il encore d'exiger dans le Cadi la douceur du Courtisan, dans l'Iman la franchise du Guerrier, dans le Marchand le désintéressement du Sage, dans le Sage l'activité de l'Ambitieux ? c'est moi que tu es venu instruire, ô céleste Génie ! tes leçons seront à jamais gravées dans mon cœur, & mes levres les répéteront aux hommes.

O ! mes freres, nous partons ensemble pour voyager, les uns au Nord, les autres au Midi ; il ne nous faut ni les mêmes vêtements, ni les mêmes provisions. Nous vivons dans une famille, dont le chef nous a donné des biens de différente nature. A quoi servent à celui qui taille les arbres du verger, les instruments du labourage ?

LE CRIME.

TROIS habitans de Balck voyageoient ensemble ; ils rencontrerent un trésor, & ils le partagerent : ils continuerent leur route, en s'entretenant de l'usage qu'ils feroient de leurs richesses. Les vivres qu'ils avoient portés étoient consommés ; ils convinrent qu'un d'eux iroit en acheter à la ville, & que le plus jeune se chargeroit de cette commission ; il partit.

Il se disoit en chemin : Me voilà riche ; mais je le serois bien davantage si j'avois été seul quand le trésor s'est présenté..... Ces deux hommes m'ont enlevé mes richesses.... Ne pourrois-je pas les reprendre ?.... Cela me seroit facile. Je n'aurois qu'à empoisonner les vivres que je vais acheter ; à mon retour, je dirois que j'ai dîné à la ville ; mes compagnons mangeroient sans défiance, & ils mourroient. Je n'ai que le tiers du trésor, & j'aurois le tout.

Cependant les deux autres voyageurs se disoient : Nous avions bien à faire que ce jeune

homme vînt s'associer à nous : nous avons été obligés de partager le trésor avec lui ; sa part auroit augmenté les nôtres, & nous serions véritablement riches.... Il va revenir, nous avons de bons poignards.....

Le jeune homme revint avec des vivres empoisonnés ; ses compagnons l'assassinerent : ils mangerent ; ils moururent ; & le trésor n'appartint à personne.

L'AVARICE

DES DIFFÉRENTS AGES.

JE rencontrai un jour dans l'allée de Platanes qui borde l'Euphrate près de Bagdag, un jeune homme que j'avois connu dans le voisinage d'Alep ; il étoit enséveli dans une rêverie si profonde, que j'eus de la peine à l'en tirer ; ses regards étoient tristes & farouches, & il s'écrioit : Oh ! pourquoi, pourquoi me montrer de l'amitié, puisqu'ils n'en avoient pas ! Il donna encore quelques signes de colere & d'indignation, & il me dit : Vous avez vu le vieux Benassar, le frere de ma mere, m'avertir que je pourrois peut-être obtenir un emploi, que ses amis s'offroient de demander pour lui : vous avez vu le jeune Obide me donner de l'argent pour faire mon voyage. Eh bien ! peu de temps après mon arrivée ici, Obide, malgré notre amitié, sollicite pour lui l'emploi que je viens demander : je l'obtiendrois peut-être,

si je pouvois rester plus long-temps à Bagdad; mais je n'ai plus d'argent, & le vieux Benassar ne veut pas m'en donner. Oh! pourquoi, pourquoi me montrer de l'amitié puisqu'ils n'en avoient pas!

Ils ne t'ont pas trompé, lui dis-je, & ils ont fait pour toi moins que tu ne l'as pensé. Obide est jeune, il ne t'avoit donné que son argent; Benassar est vieux, il ne t'avoit sacrifié que ses espérances: à l'âge d'Obide, on est avare de ses espérances; à l'âge de Benassar, on est avare de son argent: le vieillard est riche de ce qu'il possede; & le jeune homme, de ce qu'il espere.



LE BON MINISTRE.

LE puissant Aaron Raschild commençoit à soupçonner que son Visir Giafar ne méritoit pas la confiance qu'il lui avoit donnée: les Femmes d'Aaron, les Habitants de Bagdad, les Courtisans, les Derviches, censuroient le visir avec amertume. Le Calife aimoit Giafar; il ne voulut point le condamner sur les clameurs de la Ville & de la Cour: il visita son Empire; il vit par-tout la Terre bien cultivée, la Campagne riante, les Hameaux opulents, les Arts utiles en honneur, & la Jeunesse dans la joie. Il visita ses places de Guerre & ses Ports de Mer; il vit de nombreux Vaisseaux qui menaçoient les côtes de l'Afrique & de l'Asie; il vit des Guerriers disciplinés & contents; ces Guerriers, les Matelots & les Peuples des

Campagne s'écrioient : O Dieu ! béniſſez les Fideles, en prolongeant les jours d'Aaron Raſchild & de ſon Viſir Giafar, ils maintiennent dans l'Empire la paix, la juſtice & l'abondance : tu manifeſtes, Grand Dieu ! ton amour pour les Fideles, en leur donnant un Calife comme Aaron, & un Viſir comme Giafar. Le Calife, touché de ces clameurs, entre dans une Moſquée, s'y précipite à genoux, & s'écrie : Grand Dieu ! je te rends graces, tu m'as donné un Viſir dont mes Courtiſans me diſent du mal, & dont mes Peuples me diſent du bien.

L'EXEMPLE.

Un Roi du Chorazan diſoit à ſon Viſir ; les Peuples de la Bactriane ſon commandés par un Prince foible & ſans expérience ; ils n'ont pas d'Alliés, & je pourrois aiſément en faire la conquête : raſſemble mes Troupes, & marche contre eux. J'obéirai, dit le Viſir ; mais de quel droit veux-tu ravir la liberté à des Peuples qui ne ſont pas tes ennemis ? Cette conquête, dit le Prince, augmentera ma puiſſance ; eſt-ce donc un crime de ſignaler ſon courage, & d'étendre ſon Empire ? Eſt-il donc innocent, dit le Viſir de donner à tes ſujets & au monde l'exemple de l'injuſtice ?

LE TOURMENT DES ROIS.

UN Roi mourut sans laisser d'héritier; & par son Testament il donna la Couronne à celui qui après sa mort entreroit le premier dans la ville. Un pauvre Laboureur parut aux portes lorsque le Roi venoit d'expirer, & il fut couronné. Il eut à soutenir des guerres intestines & étrangeres, à ranimer le commerce, à diminuer les impôts, à faire fleurir les arts, & à pourvoir à la subsistance de son peuple. Il s'instruisit en peu de temps, parce qu'il avoit le sens commun; il réussit à tout, parce qu'il vouloit le bien : mais il étoit rempli de soins & dévoré d'inquiétude. Un Habitant de son village vint le voir, & lui dit : Graces soient rendues au Dieu incomparable & tout-puissant, qui vous a élevé à un si haut degré de gloire & de puissance! Ah! mon ami, dit le Roi, au lieu de rendre graces à Dieu, demande-lui pour moi le courage & la patience; plains-moi, au lieu de me féliciter : dans mon premier état, je ne souffrois que de mes besoins, & je souffre aujourd'hui des besoins de chacun de mes sujets.



L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

COSROES avoit un Ministre dont il étoit content, & dont il se croyoit aimé. Un jour ce Ministre vint lui demander à se retirer. Cosroës lui dit : Pourquoi veux-tu me quitter ? j'ai fait tomber sur toi la rosée de l'abondance ; mes esclaves ne distinguent point entre tes ordres & les miens ; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en éloigne jamais. Mitrâne, c'étoit le nom du Ministre, répondit : O Roi ! je t'ai servi avec zele, & tu m'en as trop récompensé ; mais la nature m'impose aujourd'hui des devoirs sacrés, laisse-les moi remplir : j'ai un fils ; il n'a que moi pour lui apprendre à te servir un jour comme je t'ai servi.

Je te permets de te retirer, dit Cosroës, mais à une condition.

Parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître, il n'en est aucun qui soit aussi digne que toi d'élever un jeune Prince : finis ta carriere par le plus grand service qu'un homme puisse rendre aux hommes : qu'ils te doivent un bon maître. Je connois la corruption de la Cour ; il ne faut pas qu'un jeune Prince la respire : prends mon fils, & vas l'instruire avec le tien, dans la retraite, au sein de l'innocence & de la vertu.

Mitrâne partit avec les deux enfants, & après cinq ou six années, il revint avec eux auprès de Cosroës, qui fut charmé de revoir son fils ;

mais

mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de son ancien Ministre. Il s'en plaignit à Mitrâne, qui lui répondit : O Roi, mon fils a fait un meilleur usage que le tien des leçons que j'ai données à l'un & à l'autre. Mes soins ont été partagés également entr'eux ; mais mon fils savoit qu'il auroit besoin des hommes, & je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient besoin de lui.

L'INSCRIPTION.

COSROES avoit fait graver cette inscription sur son diadême : *Plusieurs l'on possédé, plusieurs le posséderont. O postérité ! tu imprimeras les vestiges de tes pas sur la poussiere de mon tombeau.*

Qu'est-ce que les trônes, la fortune & la victoire, qui passent avec la rapidité de l'éclair ? Arbitres des hommes, faites le bien, si vous voulez vivre contents ; faites le bien, si vous voulez que votre mémoire soit honorée ; faites le bien, si vous voulez que le ciel ouvre pour vous ses portes éternelles.

LA BIENFAISANCE.

A MESURE que le temps a fait passer devant mes yeux une plus longue suite d'événements, & depuis que la couleur de mes che-

veux est comme celle des Cignes qui se jouent dans les Jardins du Roi des Rois, j'ai pensé que le Souverain Arbitre de nos destinées, qui fit l'homme & la vertu, ne laissa jamais sans plaisir le cœur de l'homme de bien, ni une bonne action sans récompense. Ecoutez, ô fils d'Adam, écoutez ce récit fidele.

Dans une de ces vallées fertiles qui coupent la chaîne des montagnes d'Arabie, habitoit depuis long-temps un riche Pasteur; je l'ai connu, on le disoit heureux, & il étoit content. Un jour qu'il se promenoit au bord d'un torrent, dans une allée de palmiers qui portoient leur feuillage brun jusqu'au pied des cedres verds, dont le sommet de la montagne étoit couronné, il entendit une voix qui remplissoit quelquefois la vallée de ses cris perçants, & dont quelquefois les plaintes étouffées se distinguoient à peine du bruit du torrent.

Le vieux Pasteur courut aux lieux d'où partoit la voix; il vit aux pieds d'un rocher, un jeune homme à demi-couché sur le sable; ses habits étoient déchirés, ses cheveux tomboient en désordres sur son visage, où les charmes de la jeunesse étoient flétris par la douleur; on voyoit sur ses joues les traces des larmes, sa tête étoit penchée sur son sein, il étoit semblable à la rose abattue & inondée par l'orage. Le riche Pasteur fut touché; il aborda le jeune homme, & lui dit: O enfant de la douleur! viens dans mes bras, laisse-moi presser contre mon sein l'homme qui gémit; ses peines me font soupirer.

Le jeune homme leva la tête, en gardant un morne silence; il fixa quelque-temps le vieillard

avec des yeux étonnés de trouver la bienveillance & la pitié. La ſeule vue du bon Paſteur devoit donner de la confiance ; ſes yeux étoient humides & remplis de douceur & de feu ; ils avoient ces regards vifs & tendres, qui ſont toujours parler les malheureux.

Le jeune homme ſe leva tout couvert de pouſſiere, & s'élança dans les bras du Paſteur, en pouſſant un cri que répeterent les montagnes: O mon Pere ! diſoit-il, ô mon Pere ! Quand il fut un peu calmé par les diſcours & par les careſſes du vieillard, celui-ci lui fit pluſieurs queſtions, auxquelles le jeune homme répondit ainſi.

C'eſt derriere ces grands cedres que vous voyez ſur la plus élevée des montagnes, qu'eſt le hameau de Shel-Adar, pere de Fatmé. La cabane de mon pere n'eſt pas éloignée d'ici. Fatmé eſt la plus belle entre les filles des montagnes ; je m'étois propoſé pour conduire les troupeaux de ſon pere, & il y avoit conſenti. Il eſt riche, le pere de Fatmé, & mon pere eſt pauvre. J'aimois Fatmé, Fatmé m'aimoit. Son pere s'en eſt apperçu ; nous lui avons avoué notre amour, & il veut me contraindre à m'éloigner du pays de ſa fille. Je me ſuis jetté à ſes pieds, & je lui ai dit : O pere de Fatmé, laiſſe-moi du moins habiter la vallée que tu habites ; je conſens de ne plus parler à Fatmé ; je ne ſaurai pas ſi elle m'aime encore ; je te le promets, je ne le ſaurai pas : donne-moi à conduire un de tes troupeaux éloignés ; permets que je ſerve toujours le pere de Fatmé. Eh bien ! Shel-Adar m'a refuſé tout ; il m'a traité dure-

ment, & je n'avois pas la force de faire un pas pour m'éloigner de sa maison : il a menacé Fatmé, & vous me voyez ici loin de la vallée qu'elle habite. Fatmé est malheureuse, mon pere est infirme, j'ai perdu ma mere, j'ai d'eux freres si jeunes qu'ils peuvent à peine atteindre aux branches les moins élevées des palmiers. Mon pere & mes freres recevoient leur subsistance de moi, qui recevois tout de Shel-Adar, & je meurs.

Mon fils, dit le vieillard, allons ensemble au vallon de Shel-Adar; je t'aiderai à marcher viens. Le jeune homme y consentit; il se traînoit à peine : en approchant ils virent Fatmé, elle étoit pâle & abattue. Le jeune homme dit au vieillard, je vois Fatmé. Le vieillard entra dans la maison de Shel-Adar, & lui dit.

Une Colombe d'Alep avoit été transportée à Damas; elle y vivoit avec une Colombe du pays; leur maître craignit que la Colombe d'Alep n'emmenât quelque jour sa compagne, & il les sépara : elles cesserent de manger le grain qu'il leur donnoit dans sa main; elles devinrent languissantes, & moururent.

O Shel-Adar ! ne sépare pas ceux qui ne vivent que parce qu'ils vivent ensemble. Ce jeune homme que tu as éloigné de ta maison a-t-il de la vertu ? Shel-Adar répondit : Le Prophete me soit témoin de ce que je vais dire : ce qu'un lys est parmi les narcisses, ce jeune homme l'est parmi les fideles ; il surpasse tous les jeunes pasteurs par sa piété, sa bonté & sa vigilance ; mais il est pauvre. Ah ! dit le vieux Pasteur, mes enfants & moi, nous avons des

troupeaux ſans nombre; je poſſede toute la riche vallée d'Horofa, & je puis enrichir ce jeune homme: une partie de mes troupeaux ſera demain à ta porte, ſi tu veux lui donner Fatmé. Shel-Adar promit de donner ſa fille, & le vieillard ſe retira.

Le lendemain il fit partir pour le hameau de Shel-Adar des troupeaux de brebis plus blanches que le ſommet des hautes montagnes pendant l'hiver, & des troupeaux de cavalles plus belles & plus légeres que celle que montoit le Prophete.

Quelques jours après cette action, le riche & bon Paſteur ſe mit en chemin vers les grands cedres au deſſous deſquels eſt ſitué le hameau de Shel-Adar. Ecoutez, ô fils des hommes, écoutez:

Le bon Paſteur alloit ſortir d'un bois pour entrer dans une prairie où couloit un ruiſſeau bordé de figuiers; il vit ſur un tertre à l'ombre des figuiers, Shel-Adar qui tenoit la main d'un vieillard, dont la phyſionomie avoit un caractere de ſageſſe & de gaieté. Ce vieillard regardoit ſouvent Shel-Adar avec des yeux pleins de joie; Shel-Adar avoit la même expreſſion dans les ſiens. Le bon Paſteur les vit, & il s'arrêta pour jouir de tout ce que le ſpectacle doux & majeſtueux de la vieilleſſe contente peut donner de conſolation. Les deux vieillards ſe montroient l'un à l'autre pluſieurs jeunes gens, parmi leſquels étoient deux enfants qui tantôt ſe jouoient ſur l'herbe & tantôt venoient careſſer les vieillards: ils étoient bien vêtus; ils avoient la ſanté, la vivacité, l'enjouement de

leur âge. Le bon Pasteur entendit que ces deux enfants étoient les freres du jeune époux de Fatmé, & que le vieillard qui tenoit par la main Shel-Adar étoit leur pere.

Plus près du bon Pasteur, à la lisiere du bois, Fatmé & son époux étoient assis sur le gazon; souvent ils restoient immobiles, & se regardoieut fixement; ils sourioient si doucement, qu'il sembloit que la seule habitude du plaisir eût rendu leurs visages riants. Souvent ces jeunes époux interrompoient leur silence délicieux par des caresses vives & modestes: on voyoit qu'ils étoient retenus par la présence de leurs peres, & sur-tout par leur respect pour les enfants. Souvent ils se regardoient tous, & chacun paroissoit enivré du bonheur de ce qui lui étoit cher & du sien. La joie qui les animoit se manifestoit de la même maniere sur tous leurs visages, comme la même seve couvre de fleurs semblables toutes les branches d'un oranger.

Le bon Pasteur les regardoit tour à tour, & il porta ses yeux dans la prairie, où il vit les troupeaux qu'il avoit donnés; ils effaçoient en beauté ceux de Shel-Adar, parmi lesquels ils étoient confondus: il voyoit ces troupeaux, le bon Pasteur, & il entendoit chacun de leurs conducteurs célébrer par ses chants le bonheur de ses maîtres & le sien.

O fils d'Adam, je n'ai rien ajouté, je n'ai rien retranché, & je vous ai fait le recit fidele que je vous avois promis.



LES MOLLACKS.

DEs Mollacks retirés dans les déserts de l'Arabie, avoient volé une Caravane; les Marchands les conjuroient, les larmes aux yeux, de leur laisser du moins de quoi continuer le voyage: les Mollacks furent inexorables. Le sage Locman étoit alors parmi eux, & un des Marchands lui dit: Est-ce ainsi que vous instruisez ces hommes pervers? Je ne les instruis pas, dit Locman; que feroient-ils de la sagesse? Et que faites-vous donc avec les méchants? Je cherche, dit Locman, à découvrir comment ils le sont devenus.



LE CONVERTI.

LA miséricorde divine avoit conduit un homme vicieux dans une société de Sages, dont les mœurs étoient saintes & pures; il fut touché de leurs vertus; il ne tarda pas à les imiter, & à perdre ses anciennes habitudes: il devint juste, sobre, patient, laborieux & bienfaisant. On ne pouvoit nier ses œuvres, mais on leur donnoit des motifs odieux; on vantoit ses bonnes actions, sans aimer sa personne; on vouloit toujours le juger par ce qu'il avoit été, & non par ce qu'il étoit devenu. Cette injustice le pénétroit de douleur; il répandit ses larmes dans

le sein d'un vieux Sage, plus juste & plus humain que les autres. O mon fils, lui dit le vieillard, tu vaux mieux que ta réputation ; rends-en graces à Dieu. Heureux celui qui peut dire, mes ennemis & mes rivaux censurent en moi des vices que je n'ai pas ! Que t'importe, si tu es bon, que les hommes te poursuivent comme méchant ? N'as-tu pas pour te consoler deux témoins éclairés de tes actions, Dieu & ta conscience ?

LE COURTISAN.

NOURSHIVAN le Juste étant un jour à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avoit tué ; mais il n'avoit point de sel. Il en envoya chercher au village le plus voisin, en défendant de le prendre sans le payer. Quel mal arriveroit-il, dit un des Courtisans, si le Roi ne payoit pas un peu de sel ? Nourshivan répondit : Si un Roi cueille une pomme dans le jardin d'un de ses sujets, le lendemain les Courtisans coupent les arbres.

L'EXACTITUDE.

UN Roi d'Arabie fit récompenser un de ses Officiers avec magnificence, non pas que cet Officier eût de grands talents, non pas qu'il eût rendu de grands services ; mais il remplissoit ses devoirs.

devoirs avec exactitude. L'exactitude dans les Officiers du Prince est la marque la plus ordinaire d'un Empire bien gouverné.



LE DESPOTE.

UN Roi vertueux, dans un moment de colere, alloit faire périr un innocent. O Roi! lui dit-il, mon ſupplice va finir avec ma vie; mais le tien va commencer. Le Roi fit grace.

AARON RASCHILD.

LE fils d'Aaron Raſchild vint ſe plaindre d'un homme qui avoit calomnié ſa mere, & en demander vengeance. O mon fils! dit Aaron Raſchild, tu vas faire plus de tort à ta mere que le calomniateur; tu vas faire penſer qu'elle ne t'a point appris à pardonner.

LES DEUX FRERES.

UN homme ſans fortune avoit deux fils: il mourut. L'aîné ſe rendit à la Cour; il ſut plaire, & il eut une charge auprès du Prince. Le plus jeune cultiva un champ que ſon pere leur avoit laiſſé, & vécut du travail de ſes mains. Un jour l'aîné diſoit au cadet: Pourquoi n'ap-

prends-tu pas à faire ta cour & à plaire ? tu ne ferois pas obligé de travailler ainsi pour vivre. Le cadet lui répondit : Pourquoi n'apprends-tu pas à travailler comme moi ! tu ne ferois pas obligé d'être esclave.



LES SAGES ET LES DERVICHES.

UN homme avoit quitté la société des Derviches, & s'étoit retiré dans celle des Sages. Quelle différence, lui disois-je, trouvez-vous entre un Sage & un Derviche ? Il me répondit : Tous deux traversent un grand fleuve à la nage avec plusieurs de leurs freres : le Derviche s'écarte de la troupe, pour nager plus commodément, & arriver seul au rivage ; le Sage, au contraire, nage avec la troupe, & tend quelquefois la main à ses freres.

L'INDULGENCE.

UNn jeune homme s'étoit enivré, & un Mollack lui reprocha publiquement sa faute avec amertume. Il falloit ne pas t'appercevoir de ma faute, lui dit le jeune homme ; il falloit du moins la taire. O ! toi qui prétends à la perfection, apprends d'abord à être indulgent, & ensuite à cacher que tu as de l'indulgence.

L'ÉCONOMIE DES ROIS.

NOURSHIVAN le Juste n'étant encore que Prince dans le Chorazan, & sujet du Roi des Rois, aimoit les plaisirs, & vivoit avec splendeur : il répandoit ses richesses autour de lui & au loin. Les Chanteurs les plus excellents, les Joueurs d'instruments les plus habiles, venoient le prier de les entendre ; & ils étoient riches lorsque Nourshivan les avoit entendus. A peine fut-il Roi, qu'ils accoururent de toutes les parties de la terre. il prit baucoup de plaisir à leurs concerts ; mais il les récompensa moins qu'il ne les récompensoit, lorsqu'il n'étoit que Prince dans Chorazan & sujet du Roi des Rois. Un des Musiciens osa s'en plaindre à lui-même. Que le Ciel soit propice à Nourshivan ! Voici ce qu'il répondit : Autrefois je donnois mon argent ; je donne aujourd'hui celui de mon peuple.

LES TÉMOINS.

UN des Solitaires du Mont-Liban étoit célebre par sa piété ; on ne parloit dans le pays que de ses miracles ; les Anges étoient à ses ordres, & les éléments obéissoient à sa voix.

Un jour, il traversoit la ville de Damas pour se rendre au temple, suivi d'une foule de

peuple : les uns lui demandoient la guérison d'un frere ou d'un ami, les autres d'abondantes moissons, ceux-ci la faveur du Prince. Il accordoit, il promettoit, il refusoit ; & cependant il continuoit sa marche, tantôt en élevant les yeux au ciel, & tantôt en parlant au peuple.

Comme il ne faisoit pas beaucoup d'attention à son chemin, il tomba dans le ruisseau qui arrose la grande rue de Damas auprès du Temple. Il en fut retiré promptement, après avoir été cependant en danger de se noyer.

Quelques Solitaires accoururent à lui, & l'un d'eux lui dit : O mon Pere, comment avez-vous pu tomber au fond de ce ruisseau, vous que nous avons vu marcher sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de vos pieds ?

Il est vrai, répondit-il, que j'ai marché sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de mes pieds ; les Anges alors me soutenoient sur les eaux : ici, comme ils ne me voyoient point en danger, il m'ont abandonné. Dieu soit propice à Mahomet son Prophete ! il y a eu des moments dans sa vie où les Anges n'étoient point à ses côtés : lorsqu'il étoit enivré d'amour sur le sein d'Hasapha, lorsqu'il savouroit les délices d'un baiser sur la bouche de Sinéba, pensez-vous que Dieu forçât Gabriël ou Michel à se tenir auprès de son Prophete ? le pensez-vous ?

Gabriël & Michel étoient avec moi lorsque je marchai sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de mes pieds.... Les Solitaires l'interrompirent en s'écriant : O saint homme ! nous l'avons vu, oui, nous vous avons vu marcher

sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de vos pieds.

On apporta des habits au Prophete, & tandis qu'il changeoit d'habits, le peuple répétoit dans toutes les rues de Damas: il a marché sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de ses pieds.

LE MOMENT PRÉSENT.

UN jour, en passant dans un vallon écarté, je vis un jeune homme dont un belle fille s'éloignoit; elle étoit en désordre, & fuyoit fort vîte; je m'approchai du jeune homme, & il disoit: Je me vois à la fleur de mon âge, le jardin de l'amour me promet les fruits les plus doux, je suis riche, & je puis acheter les plus belles filles de la Circassie; mais je renoncerois aux plus belles filles de la Circassie, aux fruits les plus doux du jardin de l'amour, à mes richesses, à ma jeunesse même, si je pouvois posséder pendant une nuit tous les charmes de Darissa qui s'est échappée de mes bras, & qui m'a refusé un baiser. Je plaignis la folie de ce jeune homme, & je continuai mon chemin.

Un jour, en me promenant dans les jardins du Roi de Damas, j'entendis fort près de moi un homme qui poussoit de profonds soupirs: je n'étois séparé de lui que par un lambris de verdure; je l'apperçus: les mains les plus habiles des ouvriers de Damas avoient tissu ses ha-

bits des plus belles soies de la Syrie; son visage étoit aussi triste que ses habits étoient riches, ses sourcils foncés s'abaissoient sur ses yeux, ses regards étoient sombres, tous les muscles de son visage étoient en mouvement & en contraction; il disoit: Que me sert-il d'être bien traité du Roi, de posséder de belles maisons, de belles femmes? puis-je jouir de mes richesses & de ma faveur, tant qu'Ali-Nasrou sera le seul dépositaire de l'autorité. J'ai les caresses du Prince, Ali-Nasrou a sa confiance; je suis honoré, & il est puissant. Ah! pour jouir de sa puissance pendant l'espace d'une seule Lune, je donnerois mes richesses, mon rang, & même ma vie, oui, ma vie. Ne serois-je pas trop heureux de la perdre, si je pouvois auparavant me mettre à la place d'Ali-Nasrou!

Je partis de Damas pour me rendre en Perse: j'arrivai près d'une riviere dont le pont venoit d'être rompu; un homme étoit au bord: les rides commençoient à silloner ses joues, & le temps avoit déja blanchi sa barbe; il couroit sur le rivage, il l'embrassoit, il se rouloit dans le sable, il se relevoit, & disoit: Quel malheur pour moi de ne pouvoir traverser cette riviere, & me rendre à la ville! j'allois y conclure un marché qui pouvoit doubler mes riches trésors; & à quoi me servent mes trésors, si je ne puis les augmenter? Je renoncerois volontiers à mes femmes, à mes enfants, à la ville où je suis né, à la plus grande partie de ce qui me reste de jours à vivre pour traverser cette maudite riviere. Je laissai cet homme, & je continuai mon chemin vers la Perse.

Je traversai les deserts de la Mésopotamie, & je rencontrai un Voyageur dont la provision d'eau étoit épuisée depuis deux jours; il disoit: Je donnerois mes biens, mes plaisirs, & la plus grande partie de ma vie, pour un seul plaisir. Je voudrois me trouver au bord d'un grand fleuve, & d'abord y entrer; je verrois l'eau battre mes jambes, je descendrois encore, & je sentirois tous mes membres embrassés par les flots: ma tête seule resteroit élevée sur les eaux; je l'y plongerois souvent, non-seulement pour m'abreuver à longs traits, pour me rassasier du plaisir de boire, mais pour qu'il n'y eût pas une seule partie de mon corps qui ne fût pénétrée par le fluide. Je fis donner de l'eau à ce pauvre homme, & je poursuivis mon chemin.

Je repassai dans mon esprit ce que je venois d'entendre, & ce qu'avoit dit le jeune homme désespéré des rigueurs de Darissa, & le Vieillard qui ne pouvoit traverser la riviere, & le Courtisan de Damas. Je marchois enséveli dans mes pensées, & je me disois:

Il est donc possible que je m'arrête dans le petit vallon d'Abila, lorsque je suis le maître de me rendre dans la belle plaine de Sennaar? Une pêche de ce vallon peut donc me tenter assez pour me faire arriver trop tard à la place de Bagdad, où se vendent les plus beaux fruits de l'Asie? J'oublierois donc au bord d'un lac le spectacle imposant des vastes mers? Quoi! le desir que je sens peut effacer en moi l'impression de tout autre desir, & anéantir pour moi toute partie du temps, excepté celle du moment où je suis!

O foible mortel ! tu peux donc ſacrifier les plaiſirs d'une ſaiſon à ceux d'une Lune, ceux d'une Lune à celui d'un jour, & la vie à un moment !

Quelle puiſſance les objets empruntent de leur proximité ! ils nous font compter pour rien tout ce qui eſt éloigné de nous par les temps ou par les lieux : ce qui agit préſentement ſur mes ſens & ſur mon cœur, fait diſparoître pour moi l'avenir & les fantômes agréables ou terribles de la crainte & de l'eſpérance.

Ces réflexions m'affligeoient. Oh ! diſois-je, combien de fois l'homme eſt tenté fortement de perdre ſon bonheur ! Je cherchois à me raſſurer, en rappellant à ma penſée quelle étoit la puiſſance de la raiſon, & les ſecours que j'en pouvois attendre. C'eſt un ami, diſois-je, qui me montrera le précipice où je pourrois tomber en deſcendant de la montagne ; il me criera de me détourner .... mais la deſcente eſt rapide, & ſi elle m'entraîne !

La raiſon n'eſt en moi qu'une ſuite de ſentiments que l'expérience m'a donnés, & qui ſont conſervés par ma mémoire ; ils ſont affoiblis par le temps, & que peuvent-ils contre le ſentiment qu'un objet préſent m'inſpire dans le moment préſent ? La voix de la raiſon eſt la voix d'un ami qui m'appelle dans l'éloignement, & que j'ai de la peine à entendre.

O Saadi, donne de la force à ta raiſon ; retraces-toi ſouvent ces faits, ces événements ſur leſquels ſont fondées les maximes des Sages. Fais-toi des images vives du bonheur qui doit être la récompenſe du Sage, & des malheurs

où tombe l'inſenſé, tu intéreſſeras ton cœur à être vertueux. Ne ſépare point dans ta mémoire le précepte de l'exemple, que la vertu ſoit ſans ceſſe préſente à tes yeux ; qu'elle te paroiſſe ſi belle qu'il te ſoit impoſſible de ne pas l'aimer ; donnes-lui un corps, ſaiſis-la par tes ſens. O mes amis ! ſi malgré ce ſecours, vous me voyez quelquefois chanceler dans le chemin de la vie, ſoutenez-moi ; ſi je tombe, ne riez point de ma chûte ; ſi je veux me relever, tendez la main au compagnon de votre voyage.



ALEXANDRE.

On demandoit au grand Alexandre comment il avoit pu ſe faire aimer des Peuples qu'il avoit ſoumis. Je n'ai jamais opprimé les vaincus, dit-il, & j'ai toujours reſpecté les opinions établies. O Rois, impoſez des ſervices à vos ſujets, demandez-leur une partie de leurs richeſſes ; mais ne gênez pas leurs opinions. Les Conquérants peuvent diſpoſer des biens & des emplois chez les Nations vaincues ; mais leur puiſſance ne peut s'étendre juſqu'à la penſée.

LE TYRAN.

Un Roi de Perſe avoit étendu la main de l'iniquité ſur ſon Peuple ; il lui marquoit du mépris, & il le tenoit dans un cruel eſclavage. Im-

patient d'un joug humiliant & rude, la plûpart des citoyens abandonnerent leur patrie, & chercherent un asyle chez l'Etranger. Les revenus du Prince diminuerent avec le nombre de ses sujets ; ses voisins profiterent de sa foiblesse ; ses Etats furent attaqués, & ses Milices mécontentes le défendirent foiblement : il fut détrôné. Un Roi doit nourrir son Peuple de sa propre substance, parce qu'il tient son Royaume de son Peuple. Tout citoyen est soldat sous un Roi juste.

LE JEUNE ROI.

UN Roi à son avénement au trône avoit trouvé des trésors immenses dans les coffres de son pere : la main de la magnificence s'ouvrit, & les richesses du Prince se répandirent sur son Peuple. Un Visir en fit des reproches au Prince : Si l'ennemi venoit sur vos frontieres, quels moyens auriez-vous de lui résister, après avoir distribué votre argent à vos sujets ? Alors, dit le Roi, je le redemanderois à mes amis.

HOSCHAS JOSEPH.

UN Religieux étoit respecté dans Bagdad pour sa véritable vertu, & le Peuple & les Grands avoient confiance en ses prieres. Hoschas Joseph, Tyran de Bagdad, vint le trouver,

& lui dit : Prie Dieu pour moi. O Dieu ! dit le Religieux en levant les mains au Ciel, ôte de la terre Hoschas Joseph. Malheureux, tu me maudis, lui dit le Tyran. Je demande au Ciel, répondit le Religieux, la plus grande grace qu'il puisse accorder à toi & à ton peuple.

LA PHILOSOPHIE

ABUNECKER & moi nous nous étions aimés avec toute la force & le feu que donnent à l'amitié la jeunesse & la pauvreté : l'Ange qui veille sur les bons, conduisit mon ami par la main. Abunecker trompa l'œil du méchant, & parvint à plaire au souverain Seigneur des Seigneurs, qui le combla de ses graces; mais il ne se crut riche que le jour où je cessai d'être pauvre.

Dès que nous eûmes une fortune assurée, mon ami s'établit dans la province de Cachemire, & moi dans les campagnes de Schiras. Aussi-tôt que j'en eus le loisir, j'allai voir Abunecker, je l'embrassai, j'entendis ses paroles, il entendit les miennes, & je crus revenir aux beaux jours de ma jeunesse.

La maison d'Abunecker étoit située sur le penchant d'un côteau, qui dominoit un des plus riches cantons de l'opulente Cachemire, le Paradis de l'Asie. Cette contrée, défendue par les montagnes de l'Immaüs de tous les vents froids & mal-faisants, présente son sein aux rayons du midi : deux grands fleuves y font

de longs circuits, & forment des isles sans nombre; elle est coupée de mille ruisseaux dont les bords sont ombragés d'arbres de toute espece.

Abunecker possédoit une campagne étendue qu'il cultivoit avec soin, & qui lui rendoit d'immenses richesses; il alloit sans cesse d'une de ses Fermes à l'autre présider aux différentes cultures, en fixer le temps & celui des récoltes. Ses Femmes, il en avoit deux, & elles s'aimoient; ses Femmes prenoient soin de sa maison & de ses jardins.

Dès le lever de l'Aurore, l'Iman appelloit tous les serviteurs d'Abunecker à la priere. Après avoir levé leurs mains vers l'Eternel, ils alloient à leurs travaux qu'ils suspendoient quelques moments, pendant la plus grande chaleur, & qu'ils reprenoient bientôt pour les continuer jusqu'à la fin du jour.

J'accompagnois souvent Abunecker, je parcourois ses campagnes avec ravissement. Je les voyois couvertes d'hommes attachés à l'ouvrage, qui bénissoient Dieu & mon ami. Il y avoit trois Lunes que j'étois chez lui, & je n'avois vu dans aucun des serviteurs, ni mécontentement, ni relâchement, ni paresse; je rendois grace au Ciel, & des larmes de joie couloient de mes yeux, lorsque je pensois à la douce situation de l'ami de mon cœur.

Abunecker avoit chez lui un homme qu'il aimoit beaucoup, & que ses femmes & ses serviteurs, excepté l'Iman, traitoient avec considération. Cet homme ne me plaisoit point du tout, je ne lui connoissois aucune fonction dans

cette maison si bien ordonnée ; il se levoit tard, & ne se trouvoit jamais à la priere de la premiere heure ; je le voyois dans les jardins cueillir des fleurs avec les femmes d'Abunecker, & quelquefois dans la campagne parler à des ouvriers qu'il détournoit de leur travail. Quand il se promenoit seul, il jettoit des regards contents sur la nature, il sembloit croire que les campagnes s'embellissoient pour le plaisir de ses yeux, & que le zéphyr se levoit pour le rafraîchir, & lui porter le parfum des fleurs. J'étois indigné de le voir oisif, au milieu d'une famille active & laborieuse.

Je fis part de mes pensées à mon ami. Que faites-vous, lui dis-je, de Zuleïman ? il est encore dans sa force, & il n'en fait aucun usage. Pourquoi l'homme oisif est-il bien traité dans la maison du travail ? Comment a-t-il mérité de partager avec moi le cœur d'Abunecker.

Mon ami me répondit : O Saadi, respectez le sage Zuleïman ; ses mains ne cultivent point la terre, mais sa raison éclaire les hommes. Avant son arrivée, je ne connoissois ni les bornes de la fermeté, ni celle de l'indulgence ; je n'avois la paix ni dans ma famille, ni dans mon cœur ; je sentois trop le plaisir de me faire obéir ; j'avois quitté la Perse où j'étois révolté de la tyrannie, & j'etois devenu un tyran. Je tempérai mon autorité dès que Zuleïman m'eut instruit dans la science des Sages ; j'avois eu des serviteurs, & le jour que je devins juste, je me trouvai environné de freres ; ils me devinrent chers, quand ils eurent à se louer de moi, & je sentis le plaisir d'aimer étendre

mon cœur. Mes femmes n'étoient occupées qu'à se disputer mon amour, & à se haïr : grace à Zuleïman, elles ont connu des devoirs, & en cessant de s'ennuyer, elles ont cessé de haïr. La brune Niaré est altiere & capricieuse, mais elle n'a jamais d'entretiens avec Zuleïman, sans en rapporter de la douceur, de la raison & de l'égalité. La blonde Felma est timide, son esprit est foible, elle a de mauvais rêves qui l'épouvantent, & Zuleïman la rassure. Avec quelqu'amitié que mes femmes & moi nous traitions nos serviteurs, ils ont des moments où leur état les humilie ; Zuleïman leur apprend à s'estimer de posséder les vertus de leur état. S'il leur arrive quelque bien, il va partager leur joie, & il leur rappelle quelques circonstances qui doivent l'augmenter, & qui leur échappoient. S'ils ont des peines, il les en console en leur présentant le tableau de leurs vertus, & en ouvrant leur ame à l'espérance. J'avois un Iman acariâtre qui contrarioit Zuléïman en tout ; il vaut mieux perdre un Iman qu'un ami, & je renvoyai l'Iman. J'en ai un plus traitable ; il s'est laissé persuader par Zuleïman que mes gens pouvoient plaire à Dieu, en vivant en freres, & en me servant bien. Nous ne lui permettons pas de nous parler de la vertu des Talismans, des Amulettes, des passages du Coran : seulement nous le laissons prêcher tant qu'il veut les ablutions à nos femmes.

Zuleïman connoît le ciel, la terre, les causes des phénomenes, & nous préserve de mille erreurs. Il connoît les animaux ; il sait quels plants, quels grains, quelles herbes & quels engrais

conviennent aux différents ſols; il a perfectionné notre agriculture & les inſtruments dont ſe ſervent nos ouvriers ; il nous apprend à faire des échanges avantageux de nos denrées; il nous fait ſentir tous les jours, combien l'homme qui travaille, & celui qui conduit les hommes, ont beſoin de l'homme qui penſe. Nous lui devons une partie de nos richeſſes; nous lui devons même l'art d'en jouir : enfin, nous lui devons d'être contents les uns des autres, de la nature & de nous-mêmes.

LE PLATANE.

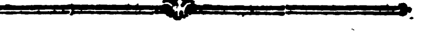
LE ſage Zirvan, après avoir eu la confiance du grand Dachelim, Roi des Indes, & l'eſtime du peuple, fut perſécuté par le Viſir Sourac. Zirvan ſe vit dépouiller de ſes biens & de ſes emplois : ſon épouſe, la moitié de lui-même, mourut dans la douleur : un fils vertueux auroit conſolé le Sage, & ce fils étoit dans les fers.

Zirvan, les yeux remplis de larmes, ſe rendoit tous les jours dans le jardin du grand Dachelim, Roi des Indes. Là, il s'arrêtoit au pied d'un Platane, auquel il contoit ſon innocence & ſes malheurs.

Un jeune homme de la Cour le vit & l'entendit. Quoi, lui dit-il, tu te plains à ce Platane? eh, le crois-tu ſenſible? Comme les hommes, dit Zirvan, & il ne m'interrompt pas.

LE CONSEIL.

QUELQUES Miniſtres de Coſroës avoient déliberé d'une affaire importante en préſence de Buſurchumbur, & ils avoient décidé ſans que le Sage eût ouvert la bouche. L'un des Miniſtres lui demanda pourquoi il avoit gardé le ſilence ? C'eſt, dit-il, parce que vous avez toujours vu le vrai, & pris le bon parti. Je n'aurois pu parler que pour moi, & il ne faut parler dans le Conſeil que pour le bien des affaires.



LE PAUVRE.

UN jeune Roi ſe livroit à la diſſipation & à tous les plaiſirs que lui préparoient ces infâmes Courtiſans qui fondent leurs eſpérances ſur les foibleſſes de leurs Maîtres. Un jour, il chantoit dans un feſtin ces paroles : J'ai joui des moments paſſés, je jouis des moments qui paſſent, & je vois l'avenir ſans inquiétude. Un Pauvre aſſis ſous la fenêtre de la ſalle du feſtin, entendit le Roi, & lui cria : Si tu es ſans inquiétude ſur ton ſort, n'en as-tu jamais ſur le nôtre ? Le Roi fut frappé de ce diſcours ; il s'approcha de la fenêtre, regarda quelque-temps le Pauvre avec attention & ſans lui parler, lui fit donner une ſomme conſidérable, & ſortit

de

de la salle du festin. Il fit des réflexions sur sa vie passée; elle avoit été opposée à tous ses devoirs; il eut honte de lui-même; il prit en main les rênes du gouvernement, qu'il avoit jusques alors abandonnées à ses Favoris: on le vit travailler assiduement, & dans peu il rétablit l'ordre & le bonheur dans l'Empire. On lui faisoit souvent des plaintes de la licence & du désordre dans lesquels vivoit le Pauvre qu'il avoit enrichi. Enfin, il le vit un jour à la porte du Palais; il étoit couvert de lambeaux, & il revenoit demander l'aumône. Le Roi le montrant à un des Sages de la Cour, car il aimoit les Sages depuis qu'il avoit de la vertu, vois, lui dit-il, les effets de la bonté; tu m'as vu combler cet homme de richesses, voilà le fruit de mes bienfaits; il ont corrompu le Pauvre, ils ont été pour lui une source de nouveaux vices & d'une nouvelle misere. Cela est vrai, lui répondit le Sage, parce que tu as donné à la pauvreté ce que tu ne devois donner qu'au travail.

L'INNOCENCE.

JE rencontrai un jour au bord de la mer un vertueux Laboureur qu'un Tigre avoit à demi dévoré; il étoit prêt d'expirer, & souffroit beaucoup. Grand Dieu! disoit-il, je te rends graces, j'ai des douleurs, & non des remords.

LE ZELE.

Je me souviens que dans ma jeunesse, après avoir passé quelque-temps chez les Mollacks, j'en avois pris le caractere. Je vins revoir mon pere, homme sage & vertueux. Pendant une nuit que j'étois couché dans sa chambre au milieu de ma famille qui dormoit profondément, je ne fermois pas l'œil; je lisois le Coran, & souvent j'en récitois à haute voix quelques passages; ma lecture éveilla mon pere; je m'apperçus de son réveil, & je lui dis: Voyez-vous comme vos enfants sont plongés dans le sommeil, sans songer à Dieu? Mon fils, me dit-il, il vaudroit mieux dormir que de veiller pour remarquer les fautes de tes freres.

LA VISION.

Aaron Raschild, dans un de ses songes, fut transporté aux Enfers. Il y vit d'abord un Derviche & un Roi. Pourquoi es-tu ici, dit-il au Derviche? Pour avoir eu l'ambition d'un Roi. Et toi, dit-il au Roi? Pour avoir eu la religion d'un Derviche.



LA FORTUNE.

UN de mes amis vint un jour se plaindre à moi de sa situation. Je n'ai pas de fortune, me dit-il, & j'ai une famille nombreuse; je ne puis supporter plus long-temps le poids de sa misere & de la mienne. J'ai le dessein de m'éloigner de ma patrie où j'ai honte de ma pauvreté. Dans les pays éloignés, je serai pauvre sans en rougir, puisque j'y serai inconnu : plusieurs malheureux se sont endormis du sommeil éternel dans le sein de l'Etranger, & ils ont trouvé quelque douceur à n'être ni méprisés, ni regrettés. Un seul motif me retient encore, je ne veux pas faire triompher mes ennemis, ils diront si je pars : Le voilà donc qui s'exile, ce misérable à qui le plaisir n'a jamais souri dans sa patrie.

Si je puis me mettre au dessus de ces discours, & partir, je sens que je ne suis pas sans talents & sans connoissances, & que j'en pourrois faire usage dans les pays étrangers; j'écris passablement, je sais l'arithmétique, & si vous vouliez me recommander à votre ami le Gouverneur du Ghulistan, & qu'il voulût m'employer dans les affaires du Roi, la fortune se lasseroit de me persécuter; peut-être que je parviendrois aux dignités. Mon ami, lui dis-je, prends garde à toi, il y a deux sortes de place chez les Rois; celles qui donnent le nécessaire, & celles qui donnent la puissance. Dans

les premieres, on est assez tranquille; dans les autres, on est environné de dangers : il faut te résoudre à te contenter de peu, ou à craindre beaucoup.

Mon ami me répondit que dans l'état où il étoit, il ne vouloit pas faire ces réflexions, que l'espérance étoit sa seule consolation, & qu'il vouloit s'y livrer; qu'au reste, sa probité feroit toujours sa sûreté. Hélas ! lui dis-je, vous me rappellez l'histoire d'un certain Renard un peu plus prudent que vous ne l'êtes. Quelqu'un le vit un jour courir de toutes ses forces, & s'enfuir vers son terrier; il lui demanda : Pourquoi cette fuite précipitée ? as-tu commis quelque crime dont tu craignes le châtiment ? Aucun, dit le Renard, Dieu merci, & ma conscience ne me reproche rien ; mais je viens d'entendre les Officiers du Roi, dire qu'ils avoient besoin d'un Dromadaire. Eh ! qu'as-tu de commun avec un Dromadaire ? Mon Dieu, dit le Renard, les gens d'esprit ont toujours des ennemis : si quelqu'un s'avisoit de me montrer aux Officiers du Roi, en disant, voilà un Dromadaire, je serois pris & enchaîné sans qu'on se donnât la peine de m'examiner. Mon ami, je reviens à vous : je connois votre intégrité; mais les hommes faux vous cacheront les pieges qu'ils semeront sous vos pas ; le méchant fera entendre sa voix flétrissante; le Prince sera prévenu, & qui trouverez-vous qui prenne votre défense ? Soyez modéré : la mer est le chemin des richesses ; mais si vous aimez la sécurité, restez au rivage. Comme votre ami, je vous dois mes conseils, mais je vous dois

aussi mes services, & je vais vous donner une Lettre pour le Gouverneur du Ghulistan.

Le lendemain mon ami partit avec ma Lettre, le Gouverneur lui donna d'abord un petit emploi ; on lui trouva du jugement, de la dextérité, de la politesse ; on ne tarda pas à l'avancer : on fut également content de lui dans des postes plus élevés ; & enfin, il fut mandé à la Cour. Le Roi prit pour lui de l'estime & du goût ; il en fit son favori ; on le montroit au doigt. Voilà, disoit-on, l'ami de notre Maître. Il ne tarda pas à me faire part de ses succès, & je partageois sa joie ; Dieu soit loué, disois-je, je vois qu'il ne faut jamais renoncer au bonheur ; les sources du bien & du mal son cachées, & nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie.

Peu de temps après j'allai faire le pelerinage de la Mecque ; à mon retour, je rencontrai dans un vallon sauvage, mais fort agréable, un homme en habit de paysan qui sortoit d'une cabane, & venoit à moi en riant & en chantant ; il m'aborda dans un chemin couvert de grands arbres, & il me dit : Les Courtisans que vous m'aviez peints, ont été mes ennemis du jour que le Roi m'approcha de sa personne ; ils m'ont accusé de complots contre l'Etat, & d'innovations dangereuses : le Roi a négligé de connoître la vérité. Mes amis, ceux que j'avois obligés, ont gardé le silence ; & quelques-uns même se sont joints à mes accusateurs. On m'a jetté dans une affreuse prison où j'ai gémi longtemps ; j'en suis sorti, & on m'a exilé après m'avoir ôté mes richesses. Vous me revoyez

pauvre, mais content; je connois les hommes & la fortune; j'ai une cabane, & le petit champ que je cultive, suffit aux besoins de ma famille & aux miens.

LA PRIERE.

UN Mollack, au milieu d'une Mosquée, baisoit fréquemment la terre, & crioit de temps en temps à haute voix: Grand Dieu, ne te souviendras-tu pas de ton serviteur qui ne t'a jamais oublié?

Un Laboureur caché dans un coin du Temple, disoit à demi-voix: Grand Dieu, pardonne-moi mes fautes, & pour récompenser le peu de bien que j'ai pu faire, donne-moi la force de faire le bien.

LE SANTON.

QU'EST-CE qu'un Santon? C'est un homme qui obéit à des regles opposées à l'instinct de la nature, qui renonce aux plaisirs, au travail, aux soins, aux richesses, qui a de la pauvreté & de la patience. O Saadi! est-ce-là l'homme vertueux? pardonne cependant à cet homme inutile; remplis ton cœur du délicieux sentiment de la bienveillance, étends ta bonté sur l'homme trompé, & même sur l'homme trompeur. Pardonne à l'injuste & à l'insensé; ne leur dois-tu

pas l'exercice de quelque vertu ?

Le fils de Nourshivan vit un jour un Sage qui avoit les yeux & les bras levés vers le Ciel, & le visage tourné du côté de l'Orient; il faisoit à Dieu cette priere : O grand Dieu ! ayez pitié des méchants ; car vous avez tout fait pour les bons, lorsque vous les avez faits bons.

LE FAVORI.

TANT que la main cruelle de la pauvreté s'est appesantie sur moi, j'ai songé à ne point m'avilir en manifestant aux hommes le besoin que j'avois de leur pitié. Je n'ai point réveillé dans le cœur des Grands le sentiment de bienveillance que m'inspiroit la pauvreté. Je ne leur parlois alors que de l'ordre & de la justice ; mais depuis que le souverain Seigneur des Seigneurs a fait descendre ses graces sur son serviteur, & l'a délivré des horreurs du besoin, il ose parler aux Grands de la bonté.

Onar, le Favori du Prince, m'avoit mené dans une de ses maisons de campagne, aux bords de l'Euphrate ; & là je recevois souvent les prieres du malheureux pour les porter aux pieds d'Onar. Il m'écoutoit, & me refusoit. L'un, disoit-il, ne méritoit pas les graces du Prince, parce qu'il étoit accusé d'un certain défaut : cet autre, parce qu'il étoit soupçonné d'une certaine faute. Celui-là étoit jeune encore ; celui-ci ne l'étoit plus assez. Vous voyez, ajou-

toit Onar en me refusant, que je suis fidele aux principes de justice que vous m'avez donnés autrefois. Je lui répondis: Puissant Onar, montre-moi que tu n'es pas dur, & je te saurai gré d'être juste.



L'ENVIE.

J'AVOIS vu dans le palais d'Uglumish, le fils d'un Gouverneur de Province, qui, dans un âge encore tendre avoit de l'esprit, de la prudence & du jugement; sa physionomie avoit dès-lors un caractere de force & de grandeur; le Roi, qui étoit fort jeune, en fit son ami, & les jeunes gens de la cour le prirent en aversion; ils lui tendirent des pieges; ils chercherent à le perdre ou à le faire périr; mais ils ne retarderent pas même son avancement. Un jour, le Prince lui disoit: Quelle peut-être la cause de la haine que tu inspires à mes Courtisans? elle est violente, ne pourrois-tu pas la faire cesser? O Roi, répondit le Favori, j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes sujets; & pour ta gloire; à mesure que je me conciliois le cœur du peuple & ton cœur, j'éloignois de moi mes anciens amis: je ne me connois qu'un moyen de les ramener, c'est de remplir mes devoirs avec moins d'exactitude, & de perdre tes bonnes graces. Poursuis, & ne crains rien, dit le Roi; le Soleil ne doit pas cesser d'éclairer, parce que la lumiere blesse les yeux des oiseaux de nuit.

LE

LE VOYAGE DE LA MECQUE.

JE faisois le voyage de la Mecque avec une troupe de jeunes gens aimables, j'admirois leur gaieté, leur sensibilité, leur penchant au plaisir & à la vertu ; ce caractere me charmoit, & cette société me rappelloit aux sentiments agréables, & aux pensées de ma jeunesse. Ils chantoient tantôt leur maîtresse, tantôt les charmes de l'amitié, quelquefois ceux de la bienfaisance & l'auteur de la nature ; ils se trouvoient comblés de ces bienfaits, & ils étoient heureux avec reconnoissance.

Il se joignit en nous un Santon de la montagne de Pétra ; il cherchoit à placer quelque éloge du jeûne, de la continence, des macérations, & quelque satyre de la nature humaine & du plaisir. Les cris de joie le révoltoient, notre bienveillance pour lui l'effarouchoit. La seule marque d'intérêt qu'il nous donna, fut de prier à haute voix l'Etre suprême de nous tirer promptement de notre ivresse.

Un jour que nous approchions du hameau qu'habite la famille de Jakias fils d'Hélal, nous vîmes accourir à nous des enfants & de jeunes filles qui nous apportoient, en chantant & en dansant, des fruits, du laitage & du pain : on voyoit le plaisir dans leurs yeux, & leur joie ajoutoit à la nôtre.

On étoit dans la saison où le Soleil entre dans le signe du Bélier ; les feuilles des Roses

avoient écarté les filets verds qui les envelop-poient, & les ramaux des Grenadiers en fleurs éclatoient comme le feu; le Soleil alloit se coucher, & ses rayons étoient déja interceptés par les montagnes de l'Occident; nous vîmes des troupeaux qui revenoient à l'étable en bondissant, de jeunes gens les conduisoient; les uns jouoient de la cornemuse, d'autres chantoient; les oiseaux de la campagne n'avoient point encore cessé leurs chants, & le Rossignol avoit commencé les siens.

Je jettai mes regards sur le Santon farouche; il étoit morne au milieu de cette alégresse universelle; il arrachoit pour son souper quelques racines insipides, & se disposoit à passer la nuit sur le sable. Je lui dis: Malheureux ennemi de l'homme, ennemi de toi-même, es-tu sourd à la voix du plaisir qui retentit dans toute la nature? Peux-tu entendre sans émotion les chants de ces jeunes gens satisfaits, & l'Alouete qui descend des cieux en répétant ses airs gais, & le Rossignol qui a commencé sa chanson voluptueuse & tendre? Ne sens-tu pas que leur chant te dit qu'ils sont heureux? Ne vois-tu pas les bonds légers des Béliers, & les mouvements de ces Chameaux qui s'égaient sous le fardeau qui les couvre? De quelle espece es-tu donc, si tu ne partages pas le sentiment de tout ce qui respire? Regarde ces arbres utiles, vois le Zéphyr agiter leurs branches fleuries; il n'imprime aucun mouvement au rocher, auquel ressemble ton cœur aride & dur. O! si tu n'aimes pas le plaisir, quel motif as-tu donc de faire le bien? Porte tes yeux autour de toi,

vois ces campagnes fertiles, ces cieux & ces mers : qu'eſt-ce que le monde ? L'ouvrage d'un Dieu bon. Quel hommage exige de toi ſa bonté ? Ton plaiſir & une action de grace. Quel devoir t'impoſe ſa bonté ? Le plaiſir des autres. Jouis, voilà la ſageſſe. Fais jouir, voilà la vertu.

O ! mes freres, élus de Mahomet, diſciples fideles, diſciples d'Hali, de Brama ou de Zerduſt, écoutez les paroles de Saadi, écoutez-les des oreilles de l'ame :

Quand Dieu commanda au Soleil de porter le jour dans l'immenſité des cieux, & de répandre la fécondité ſur le globe de la terre, il diſperſa les hommes & leurs compagnes au Nord, au Midi, à l'Orient, à l'Occident, & il leur dit : Jouiſſez des éléments & des délices de l'ame ; par-tout où vous porterez vos pas, vous rencontrérez vos freres ; ſoyez-vous utiles les uns aux autres, & la terre fleurira ſous vos mains, & les Lions, les Panteres & les Tigres reſpecteront votre union.

L'homme oublia les paroles du Très-Haut ; le frere voulut commander au frere, & ils furent ennemis ; les armes de l'injuſte furent employées contre l'innocent, & le ſoumirent ; l'injuſte fit des loix, & ſes eſclaves dociles lui firent de nouveaux eſclaves.

Dieu daigna ſortir encore du nuage lumineux qu'il a placé autour de ſon trône ; il deſcendit entre la terre & les ſpheres, & le tonnerre de ſa voix ſe fit entendre.

Il dit aux hommes : Vous voilà raſſemblés en grands peuples : ô peuples, ſoyez vous utiles les uns aux autres, & que les productions du

Midi passent au Nord ; que les lumieres de l'Orient éclairent l'Occident : restez unis, c'est votre intérêt & celui de vos chefs.

L'homme oublia les paroles du Très-Haut ; des esprits pervers semerent la défiance d'un bout du monde à l'autre, & la crainte arma les nations contre les nations : bientôt les peuples ne virent plus dans leurs chefs que des ennemis, & les chefs ne virent dans les peuples que des animaux indociles & dangereux.

Rois, Califes, Sultans, Princes de la terre, fermez l'oreille aux discours de vos flatteurs ; écoutez la nature, elle vous crie que nous sommes tous les membres d'un même corps. O arbitres des hommes ! descendez en vous-mêmes, lisez dans vos cœurs, & vous y retrouverez les paroles du Très-Haut, elles y sont gravées.

Faites graces au foible ; soulagez le pauvre ; honorez l'homme utile ; récompensez l'homme laborieux ; consultez le Sage ; éloignez l'insensé ; rendez justice à tous, & vous n'aurez pas d'ennemis.

O arbitres des hommes ! craignez les plaintes des malheureux ; elles parcourent la terre ; elles traversent les mers ; elles pénetrent les cieux ; elles changent la face des Empires. Il ne faut qu'un soupir de l'innocent opprimé, pour remuer le monde.

FIN.

